

Volume publié avec le concours de la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Ile-de-France et du Conseil Général du Val-de-Marne.



# SOMMAIRE

PRÉFACE
LES COURS DE MANDRES
MANDRES VUE PAR SES ÉCRIVAINS
ALFORTVILLE EN TOILE DE FOND (1870-1944)
Mairie, école et pauvreté, L'exemple du sud-est parisien, 1880-1900
PAUVRETÉ ET MARGINALITÉ DANS LE SUD-EST PARISIEN (Actes du colloque de Clio 94 du 2 novembre 2008)
INTRODUCTION
Tourisme et villégiature à Arcueil et en vallée inférieure de la Bièvre en amont de Paris du XVI <sup>e</sup> siecle au début du XXI <sup>e</sup> siecle
MAISONS-ALFORT, À TRAVERS L'ÉCRITURE,  LA PEINTURE ET LA PHOTOGRAPHIE
LA ZONE, DE L'UNIVERS LITTÉRAIRE À LA RÉALITÉ HISTORIQUE
Ludovic Halévy à Sucy-en-Brie

MARGUERITE BAUDOUIN,
PARCOURS ET TÉMOIGNAGE SOCIAL D'UNE FEMME DE LETTRES
RAYMOND RADIGUET, L'ÉTERNEL JEUNE HOMME
François Cavanna, une représentation dissidente de Nogent-sur-Marne
VALLOU DE VILLENEUVE, LITHOGRAPHE ET PHOTOGRAPHE BOISSÉEN P.139 (ROGER GUILLEMARD)
LES BORDS DE MARNE VUS PAR LES PEINTRES
LE VAL-DE-MARNE DANS LA LITTÉRATURE POPULAIRE
PIERRE-ANTOINE CLUZEAU ET LE JARDIN COLONIAL DE NOGENT-SUR-MARNE
Louise Bourgeois,  DES RACINES CHOISYENNES POUR UNE ŒUVRE INTERNATIONALE
Conclusion
Erratum
BIBLIOGRAPHIE VAL-DE-MARNAISE
Sociétés adhérentes et bureau de CLIO 94

## PRÉFACE

Comme chaque année, notre bulletin de liaison, CLIO 94, présente les actes du colloque que nous avons organisé à la Salle des Fêtes de l'Hôtel du Département à Créteil le 22 novembre 2008.

Le thème choisi était particulièrement intéressant : comment écrivains et artistes ont-ils représenté notre région dans leurs œuvres ? Beaucoup en effet, au cours des siècles, avaient choisi le calme de nos villes et villages pour échapper à la vie trépidante de la capitale. Ludovic Halévy, librettiste de Carmen et des opéras-bouffe d'Offenbach, le dit expressément dans sa correspondance : il appréciait le plaisir des champs, les longues promenades dans la campagne. Avant lui, Diderot et les Encyclopédistes étaient accueillis au château de Grand-Val (Sucyen-Brie) par Madame d'Aine et aimaient prolonger les conversations de salon par d'agréables marches autour de leur demeure d'accueil.

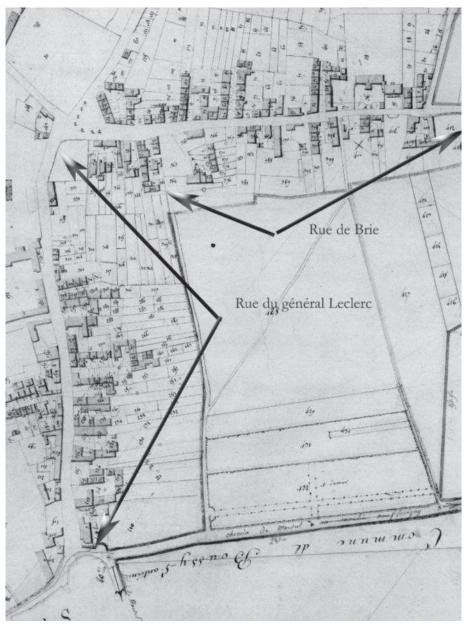
Plus près de nous, des poètes, des romanciers, des écrivains populaires ont décrit dans leurs œuvres tel ou tel aspect de nos communes. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur le cinéma, dont Joinville et Bry-sur-Marne ont été et sont encore des centres actifs. Combien de films ont été tournés dans nos régions, ont fait découvrir les bords de Marne ou la vallée de la Bièvre ! Il y a là un champ de recherches inépuisable.

De nos jours, bien des peintres du dimanche et des artistes confirmés plantent leur chevalet sur les bords de nos rivières. Une association les regroupe et il appartenait à son président, Michel Riousset, de nous présenter leurs toiles, riches de couleurs et des reflets de l'eau.

L'ensemble de ces articles prolonge les recherches que dans une très belle exposition les Archives départementales du Val-de-Marne avaient présentées au public. Il me plaît de souligner la nécessaire et efficace complémentarité entre colloque et exposition.

Les images du sud-est parisien sont multiples. Deux articles sur Alfortville et Mandres complètent ce numéro de CLIO 94, qu'il appartient à nos lecteurs d'enrichir par de nouvelles recherches.

MICHEL BALARD PRÉSIDENT DE CLIO 94.



Cadastre 1811

### LES COURS DE MANDRES

Faut-il faire la cour ou la balayer ? Comment en parler ? Avant d'accueillir la récréation des enfants des écoles, avant de rassembler les bénéficiaires des faveurs du souverain, ou avant de désigner les tribunaux, la cour a été une exploitation rurale. Le mot porte sa charge de siècles, il se lit dans de nombreux noms de villages ou de lieudits — Courbon près des sources de l'Yerres, Ballancourt près de Corbeil — Notons rapidement que ce mot peut s'écrire avec ou sans T final. Sous la forme *courtil*, il nomme un jardin ou plus exactement un potager. Nombreux sont les villages de la Brie où se trouvent des cours. Par exemple, à La-Queue-en-Brie, près de l'église, il est indiqué une Grand' Cour. À Chevry, à Crécy-en-Brie, à Villiers-Saint-Georges et même dans une ville comme Provins, au moins une cour est mentionnée.

Tous les villages briards de quelque importance possèdent une ou plusieurs "cours". Très rares sont ceux qui comptent plus de dix cours. Le village de Mandres présente une structure originale rue de Brie et du Général Leclerc : 30 cours sont disposées le long de ces deux rues. Le nombre exceptionnel de cours tient autant des origines du village qu'à son activité rurale maintenue jusqu'au dernier quart du XX° siècle, et à l'image que le village s'est donnée.

Espaces collectifs, espaces communs, les cours ont une histoire dont le détail nous échappe, mais dont les grandes lignes nous apparaissent avec le recul du temps. Longtemps, elles ont formé l'ossature du village, la chair de sa population et l'âme de son existence. Depuis la mise en valeur des terres jusqu'à la culture de la rose, elles ont fourni les éléments d'une vie rurale solide. Le projet initial de fixer les populations qui vivaient chichement de l'exploitation des bois, des osiers et des roseaux de la plaine boisée, bien plus humide que de nos jours, a été accompli et réussi. La notion même de village a été édifiée par ces cours et leurs habitants ont transmis cet héritage jusqu'à nous.

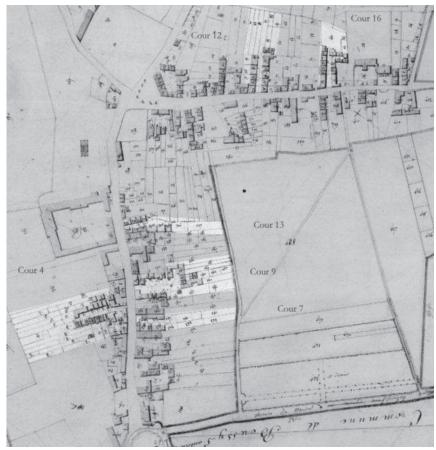
C'est cette histoire que je tenterai de rapporter. Cette organisation systématique de l'habitat a été fondée lors du mouvement de conquête d'espaces agricoles, au début du précédent millénaire, elle a évolué. Néanmoins, et malgré les vicissitudes de l'histoire, les cours se sont maintenues et même développées quand bien même le terme avait tendance à perdre son usage initial. De cette histoire, peut-être, pourrons-nous y trouver quelques indications pour le futur. C'est bien le rôle de l'histoire que de transmettre les images du passé pour éclairer l'avenir.

#### HISTOIRE DES COURS

Toute l'histoire médiévale de Mandres devrait s'écrire au conditionnel, tant les documents sont rarissimes pour la période médiévale<sup>1</sup>. Mais il est possible d'en retrouver les grandes lignes. Le nom de Mandres apparaît en 1117 dans un document du chapitre de Notre-Dame de Paris, propriétaire d'une grande partie du rebord occidental du plateau de Brie (Bois Notre-Dame, vallée du Réveillon notamment) concurremment avec l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, le comte de Corbeil et le seigneur de Brie2. L'acte fait état d'une cession de terres à l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs de Paris. Il semble bien que le terroir appartenait alors à quatre fiefs : Saint-Thibault (comte de Corbeil), les Tours Grises (Ferme dite de Monsieur, actuel Hôtel de Ville, seigneur de Brie), les Grès (cour 8, Notre-Dame) Saint-Martin (cour Saint-Martin, angle de la rue Cazeaux et de la rue de Brie). Les seigneurs y ont fait appel à des "hôtes" pour défricher les terres à gagner sur les zones humides qui alors prédominaient. La colonisation agricole – dont le mouvement est visible dans tout l'Occident dès la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle et se prolonge jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> – a permis de fixer la population et de mettre en valeur les clairières qui, probablement, dessinaient le paysage du plateau (en ce temps-là, la Brie passait pour une immense forêt, ce qui est largement inexact).

À ma connaissance, nous ne possédons pas d'actes d'établissement. Seules les marques laissées sur le paysage permettent de reconstituer partiellement ce qui a pu être le Mandres primitif. La colonisation agricole est sûrement à l'origine de la création des cours de Mandres. Mais ce qui suit doit plus à l'observation du site qu'à la lecture de pièces d'archives. Initialement, les cours sont liées aux fiefs. Par la suite, elles seront installées par imitation.

Il semble bien que le village de Mandres a été formé à la fin du XI° siècle sur un lieudit dont la signification serait *cabanes* ou *huttes*. Deux sites agricoles ont été implantés sur le plateau de Brie entre vallée de l'Yerres, vallée du Réveillon et terres humides de la plaine vers Santeny et Brie. Selon toute vraisemblance, ces deux colonies rurales, dites le Bout d'en-Bas et le Bout d'en-Haut (cette distinction s'est maintenue jusque dans les années 1960), ont coexisté. L'altitude ne diffère pas de plus d'un mètre! Le Bout d'en-Bas – rue du général Leclerc de la cour 4 à la place du général de Gaulle et le début de la rue Paul Doumer – fut fixé par les ermites de Saint-Thibault, sans doute venus de Yerres. Sur les terres de l'église, dans le ressort du comté de Corbeil, furent édifiées une chapelle et une exploitation agricole: c'est la future **cour 1** ou cour des Thibault. Les hôtes sont logés autour des terres réservées à l'usage des ermites, le long de la vallée sèche qui conduit au coteau sur la rivière. Le Bout d'en-Haut – la rue de Brie et



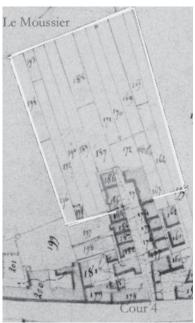
Les cours de colonisation agricole (zones claires)

la rue du général Leclerc jusqu'à la cour 4 – fut aligné sur le chemin de Villecresnes à Périgny et Varennes, sur la ligne de crête du coteau. Il fut établi par le seigneur de Brie-Comte-Robert. Les deux Bouts se sont rejoints vers le carrefour Fourcherin, sur le chemin Guillory [Cour 4 et Cour 7] et la place de l'Orme des Grès [Place Aristide Briand].

Ils sont donc construits sur environ 1/2 arpent (2 500 mètres carrés). La cour constituait un espace collectif entre deux travées avec un puits commun pour qui y logeait. De là, les habitants pouvaient gagner les jardins et les chènevières qu'ils cultivaient pour leur propre compte. La cour forme un espace commun à des habitations groupées sur au moins deux côtés, ouvert sur la rue. Les habitations sont jointes et alignées face à la cour. Elles sont généralement limitées à un rez-de-chaussée, surmonté parfois d'un étage. Ces cours sont évidemment liées



Cour 4 (Photo club de Mandres)



Le Moussier, cour 4 - Cadastre 1811

aux activités rurales et, dans trois cas sur quatre, résultent du démembrement d'une exploitation plus importante. Dans les autres cas, s'il ne s'agit pas de création postérieure au XIXe siècle, la colonisation agricole des XIe et XIIe siècles justifie cette disposition.4

## Cours de colonisation agricole

La colonisation agricole paraît avoir suscité la création de **dix cours**, mais ce chiffre recouvre en fait une extension du village pendant deux siècles et demi. À

bien considérer les implantations et l'importance des cours, quatre semblent avoir constitué le noyau initial : la cour 4, la cour 9, la cour 13 et la cour 12. Les autres cours prolongent ou complètent le dispositif d'exploitation des terres.

La Cour 4, la Cour de la Croisée de Mandres, offre une structure originale. Elle est précédée le long du Chemin Guillory (du petit Guillot ou Guillaume) d'une avant-cour. Jusqu'à la fin du XIVe siècle, cette avant-cour et la Cour 6 formaient le fief de la Cave. Les travées sont régulièrement disposées de part et d'autre de la ruelle. Au fond de la cour, le bâti laisse ouvert un accès aux jardins. Ceux-ci sont plantés sur de minuscules parcelles allongées dont la disposition initiale met en évidence l'origine. Il s'agit vraisemblablement des jardins attachés aux habitations des travées. Sur les plans du XVIIIe siècle, l'endroit est dit "Le Moussier". Le nom évoque la mousse caractéristique des lieux humides. Sur le cadastre de 1811, cet espace est encore caractérisé : le plan est presque carré, les parcelles sont étroites et longues, et la terre est noire; il y a fort à parier sur la présence d'une ancienne mare que les colons ont damée après l'avoir asséchée. Ces parcelles forment les jardins attachés à chaque habitation. Cette structure est à peu près maintenue à l'heure actuelle sauf 3 parcelles. Signalons que cette disposition se remarque en deux autres endroits dans la plaine : aux limites de la paroisse, l'une vers la Mollière près de Villecresnes, l'autre vers la Paillarderie près Périgny.



Cour 13 (Photo club de Mandres)

La Cour 7 est alignée sur la cour 4 qu'elle prolonge de l'autre côté de la grande rue, dite alors de Monsieur Saint-Thibault. Au fond de cette cour très allongée se trouvaient les jardins qui donnaient sur le chemin de la Messe – c'est à dire des Vignes –, rebaptisé du Saint-Sacrement au XVII<sup>e</sup> siècle. La structure des jardins avait en partie disparu au XVIII<sup>e</sup> siècle, suite à diverses mutations. En effet, le fermier des Tours Grises (Vobis) avait divisé la cour par une travée supplémentaire, ce qui a fait apparaître la cour 7bis à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

La Cour 9 appartient au bout d'en-Haut. c'est le chemin Guillory, aujourd'hui effacé qui séparait les deux Mandres. Elle est appelée Grand' Cour dès le XVI<sup>e</sup> siècle, vraisemblablement en raison de son statut de dépendance directe de la seigneurie des Tours Grises. Elle est moins étroite que les cours rurales, sans doute parce que chariots ou matériels agricoles y manœuvraient. Dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, un auberge y est ouverte. L'entrée de cette cour a été "étranglée" par la construction d'un charcuterie en 1875.

Les Cours 11 et 13 ouvertes sur la rue du général Leclerc et les cours 15 et 17, ouvertes sur la rue de Brie, étaient incluses dans le fief de l'Ormois, dépendant lui aussi du fief des Tours Grises. Seule la cour 13 présente la structure complète de ce type d'aménagement

Les Cours 12 16 et 18 ont sans doute été établies pour mettre en valeur la plaine de Mandres-Périgny, à partir de la ferme des Grès. L'assèchement complet de cet espace délimité par des marchais ne sera complètement achevé qu'au début du XVI° siècle. C'est sans doute ainsi qu'a été créé le fief de la Paillarderie. Comprenez ce mot comme terrains de pâture, où la paille abonde. Le lieudit Le Carreau, le long du chemin Minois ou de Saint-Leu, en limite du terroir de Périgny correspond au damage d'un ancien marchais, comme le fond de la cour 4 précédemment évoqué.

# Les cours après le XV<sup>e</sup> siècle

En 1476, Mandres est érigée en paroisse de plein exercice par l'évêque de Paris, archidiaconé de Brie. Cette reconnaissance, source de quelques difficultés avec les paroisses voisines de Boussy-Saint-Antoine et de Villecresnes dans les décennies suivantes, marque une nouvelle étape dans la croissance du village. Apparemment, les dommages de la guerre de Cent Ans ont été effacés, comme un peu partout. De nouvelles terres de culture vont être gagnées sur la plaine humide au nord (vers Santeny et Cerçay). La reprise économique s'accompagne d'un accroissement démographique certain.

Aussi de nouveaux bâtiments vont être édifiés dans de nouvelles cours. Celles-ci, cependant, ne ressemblent pas aux précédentes, même si elles en reprennent le nom. Elles sont plus "trapues", moins développées en longueur et plus larges d'ouverture. Facteur nouveau, la présence d'artisans : charpentier, boucher, forgeron, charron, tisserand... Il existe donc une activité commerciale

regroupée pour l'essentiel dans la Grand' Rue. Cette activité s'est maintenue jusqu'à nos jours. Nous pouvons supposer que neuf cours ont été ainsi bâties à cette époque.

La cour 2 et la cour 6 (rue du général Leclerc) offrent une structure particulière. Elles ne sont pas développées en profondeur; car elles se sont heurtées aux Murs qui entouraient le Parc et le Bois des Chartreux (le fief St Thibault). Les travées de la cour 2 sont parallèles à la Grande Rue alignées sur un chemin disparu qui contournait les dits murs pour rejoindre le chemin de la Procession (rue Fougasse). Elles encadrent la cour 4, exemple même de la cour de colonisation : ceci indique une création plus récente à l'initiative des Chartreux qui ont délaissé une partie de leurs terres au profit de familles qu'ils employaient.

La cour 3 et la cour 5, de l'autre côté de la Grand' Rue, accueillent les artisans nouvellement établis : un boulanger (mais il n'y en a pas d'attestation sûre avant la fin du XVII<sup>e</sup> siècle) dans la cour 3 et un boucher dans la cour 5. Aujourd'hui ces deux commerces poursuivent la même activité. Des tisserands y ont exercé leur métier jusqu'en 1842.

La Cour 7 bis a été formée à partir des jardins situés à gauche de la cour 7, à la fin du XV° siècle quand le fermier des Tours Grises a ouvert cet espace. De même la Cour 11 s'est développée à côté de la cour 13 sur une ancienne dépendance de la Ferme des Tours Grises.

La Cour 10, comme la cour 2 s'est allongée parallèlement à la rue de Brie et le long du chemin de l'Ormois. La Cour 14 a été installée à proximité immédiate de la cour 16, au détriment de jardins.

La Cour 17 ou Impasse Richer est installée dans la mouvance du fief des Tours Grises et la Cour 19 sa voisine est dit Cour du Pressoir Saint-Martin car elle dépendait de ce fief. La Cour 21 fermée depuis 1891, était dans la même mouvance.

Les Cours 23, 25, 27 et 29 dépendaient du fief Saint-Martin. Leur vocation vigneronne ne s'est pas démentie jusqu'au début du XIXe siècle. Cependant les vignes étaient plantées à près d'une demi lieue, au sommet du coteau qui domine l'Yerres: bien exposé, plus caillouteux donc plus chaud et moins humide, ce coteau permettait d'obtenir des rendements suffisants à une époque où le vin se conservait mal. Les vignerons accédaient à leurs parcelles par le chemin de la Messe (comprenez "de la récolte", *messis* en latin), devenu du Saint-Sacrement, actuelle rue Cazeaux. Passer par la rue de Brie allongeait le trajet, aussi, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Guitard établira un chemin diagonal entre la cour 23 et le chemin de la Messe.

À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, les exploitations rurales se sont concentrées sur des espaces plus larges et plus compacts, laissant des espaces libres pour l'extension du village autour d'elles. Et la culture de la vigne demandait une main d'œuvre plus abondante.



La cour 1 dite des Thibault

## Les anciennes fermes

Les Cours de forme carrée (**cour 1**, **cour 8**, **cour Saint-Martin**) proviennent du morcellement de fermes seigneuriales pourvues d'un manoir, logis des maîtres de céans. Seule, la Ferme des Tours Grises a conservé jusqu'à nos jours (ou presque) son aspect et sa fonction de centre d'une exploitation agricole de taille notable. Les autres ont disparu. Les Gaillonnel, hommes de confiance du duc d'Orléans à Brie-Comte-Robert, ont vendu la Ferme des Grès (Cour 8) en 1399. Les bâtiments sont cédés à deux familles, Guérin et Thomas, et les terres sont reprises en partie par la Ferme des Tours Grises (dite aujourd'hui de Monsieur). La Ferme des Chartreux (Cour 1 ou de Saint-Thibault, face à l'église) disparaît en 1791-1793. La Ferme Saint-Martin est démembrée à la même époque : il faut dire que les religieux étaient âpres au gain et étaient peu appréciés.

La Cour n° 1 fut longtemps appelée cour des Chartreux qui avaient échangé, le 24 février 1488, avec les Budé les biens qu'ils possédaient à Yerres contre le fief St Thibault de Mandres. La Cour 1 est relativement récente. Elle est restée ferme agricole jusqu'à la Révolution de 1789. Elle a été vendue par lots en 1791. Les bâtiments de cette Ferme furent transformés en 1793 en travées achetées par des bourgeois de Paris ou par des vignerons de Mandres. La façade sud (sur la cour) du Manoir des Chartreux a conservé avec ses hautes fenêtres et ses chaî-



La cour Saint-Martin (Photo club de Mandres)

nages de pierres taillées un peu de l'aspect des gentilhommières du XVi<sup>e</sup> siècle. Le colombier en face de la grange (ancien atelier de cycles) fut détruit. Les maisons en hauteur (avec caves) situées au fond de la cour ont été construites entre 1795 et 1801 par les descendants des vieilles familles de vignerons de Mandres (Motteau, Delaroche, Guérin, Thomas). Il existait une mare, "empoisonnée" vidée périodiquement dans les fossés St Thibault de la ruelle de Rochopt : elle fut comblée en 1820.

**La Cour 8** ou Ferme des Grès est devenue cour commune au début du XV<sup>c</sup> siècle, avant même la destruction du village par la troupe anglo-bourguignonne en 1419-1420. Le plan initial a été conservé mais la plupart des bâtiments ont été réaménagés ou construits au XIX<sup>c</sup> siècle.

La Cour St Martin (20, rue de Brie) n'a acquis le statut de cour qu'en 1890 quand elle fut ouverte sur la rue Cazeaux. Elle avait cependant déjà beaucoup perdu de son importance sous l'Ancien Régime. Elle a été démembrée pendant la Révolution. Elle n'a été ouverte qu'en 1891, à l'occasion du percement de la rue Cazeaux (ancien chemin de la Messe ou du Saint-Sacrement).

### Les Cours "modernes"

Les cours ont été numérotées en 1875, suite à une délibération du Conseil municipal. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, aucune nouvelle cour n'avait été créée. Les

constructions neuves n'étaient pas inscrites dans ce système. Cependant deux espaces ont été "reconnus" comme cours à la fin du XXº siècle : la **cour Marcel Lecoq** entre la cour 9 et la cour 11, ancienne petite ferme restée "fermée" jusqu'en 1926, et la **cour Jean Pellé** entre l'ancienne menuiserie Poullier et un petit immeuble de la rue du général Leclerc : c'est l'ancienne exploitation Portier, transformée en habitations selon un plan qui rappelle celui des cours traditionnelles.

#### **DESTIN DES COURS**

Le destin des cours est mêlé de permanences et de transformations. En dix siècles, les conditions économiques et sociales ont été chamboulées. La vocation agricole du village s'est effacée, ne subsistant que dans le surnom de la commune (depuis 1954) et dans deux lotissements horticoles créés dans les années 1970. Si 3 Mandrions sur 4 travaillaient sur place encore en 1960, la proportion est plus qu'inversée à notre époque. Mais les cours subsistent et elles occupent une place certaine dans la symbolique du village.

Plusieurs dates jalonnent l'évolution de ces ensembles communautaires. Nous avons déjà mentionné l'origine : le nom de Mandres est signalé dans un docu-



La cour 12 (Photo Club de Mandres)

ment de 1117, contemporain ou de peu postérieur à l'établissement des hôtes. Après 1460, une deuxième vague de création ponctue la reprise économique et démographique. La date de 1652 marque le premier règlement d'urbanisme applicable aux cours : c'était après l'incendie du village par les troupes lorraines alliées aux Frondeurs, révoltés contre le roi. La Révolution de 1789-1793 a fortement modifié le paysage social de Mandres. Les vignerons et petits cultivateurs ont pesé sur le destin de la commune, bien qu'ils aient vu leur rôle réduit par les transformations qui affectaient la région de Paris. En 1875, la municipalité numérote les cours. La guerre de 1914-1918 a également influé sur le destin des cours. Enfin, après 1960, Mandres a subi la pression urbaine avec plus d'intensité, laquelle a provoqué bien des changements dans le paysage bâti comme dans l'aspect du territoire.

#### **Permanences**

La permanence des habitants et des fonctions a longtemps préservé les cours de la disparition. Les cours étaient souvent occupées par les descendants de la même famille pendant des siècles; la Cour 25 par les Grimault, la Cour 23 par les Martin Motteau de 1635 à 1914. Vignerons et artisans s'y succédaient au fil des héritages et des réaménagements. La structure communautaire demeurait forte en raison des liens familiaux qui unissaient les habitants d'une cour.

La Cour 25 a été celle des Grimault de la fin de la Guerre de Cent Ans à 1926, et celle du laboureur Anthoine Boudin au service de Jean Budé à la fin du XVe siècle, passe aux gendres de son petit-fils. Leurs petits-enfants la partagent au XVIIIe siècle. S'y installe la famille de François Grimault le charron, métier exercé par ses descendants jusqu'en 1921. À cette date, Henri Ardhuin crée une entreprise spécialisée dans la collecte des paniers de roses de Grisy, Mandres, Périgny, Santeny et Cerçay-Villecresnes jusqu'alors emmenés par le train des roses. La Cour 23 dite des "Vignerons des Cours Grises" est occupée par la famille de Martin Motteau du début du XVIIe siècle (1635) jusqu'à la guerre de 1914. La Cour 21, la Cour des Garnier, charrons de 1640 à 1718 est devenue une exploitation agricole (28, rue de Brie) en 1891. La Cour 13, véritable rue, très étroite et allongée était partagée au XVIIIe et au XVIIIIe entre les familles Guérin et Delaroche.

Les Cours 10 et 12, cours de rosiéristes. ont gardé leur vocation agricole jusqu'au milieu du XX° siècle. Habitées par des vignerons elles ont été agrandies au XVIII° siècle parce que les familles de Claude et de Louis Delaroche, de Thibault, de Jacques et de Michel Deville, comptaient de 6 à 7 enfants. Quand la vigne a régressé au début du XIX° siècle, plusieurs d'entre eux ont émigré (certains jusqu'en Russie ou aux États-unis), mais d'autres se sont reconvertis en jardiniers puis en rosiéristes. Les rosiéristes étaient petits-fils de vignerons. La Cour 14 contenait (avec la Cour 4) la seule cave de Mandres; aussi était-elle habitée, en 1789, par le plus gros vigneron de Mandres (Germain Guérin).

La Cour 4 était partagée jusqu'à la Révolution entre les descendants de Jean Motteau et de Jean Grimault qui habitaient ces travées vers 1450. L'avant cour était occupée – sans doute depuis le XVI<sup>e</sup> siècle – par l'auberge de la Cave, de Jean Motteau (le Café de la Poste à partir de 1865). La cour 5 est bordée depuis 1480 par une boucherie. La cour 2 a maintenu une forge jusqu'au départ de Michel Grandin à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

## Transformations sous l'Ancien Régime

Mais les facteurs conduisant à transformer les cours étaient plus nombreux. La population mandrionne a augmenté dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Au siècle suivant, les cours se sont allongées : le fils construisait dans le jardin du grandpère ; les commerçants ont ouvert directement leur boutique sur la rue (cours 2, 3, 4, 6 et 9) et des artisans se sont installés au fond des cours.

Le premier boulanger connu de Mandres (Toussenard) construit ou reconstruit en 1770 sa boutique cour 3, en prolongement de la travée du maréchal ferrant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, sur la Grand' Rue. A la fin du XVII<sup>e</sup>, cette Cour a peut-être abrité une magnanerie alimentée par 6 mûriers des Charmilles plantés en 1606 par le Sieur de Meurdracq (et dont un individu subsiste encore aujourd'hui "à l'ombre de l'église saint Thibault").

Cour 2 : une "dynastie" de forgerons s'est installée dès le XVII° siècle. Le premier maçon de Mandres, un Limousin originaire de Saint-Pardoux s'y installa au XVIII° siècle. La vieille auberge du fond de la cour logeait les maçons du 1er mai au 11 novembre (date d'échéance traditionnelle des contrats de louage des ouvriers et des domestiques). Les vieux Mandrions ont connu la Rose Blanche avant qu'elle soit transformée en pharmacie.

Cour 4 : une taverne a été ouverte. À l'entrée de la cour 6 s'installe, en 1752, le tailleur Ravelet qui annexe à son commerce une épicerie à la veille de la Révolution de 1789. Au XVI<sup>e</sup> siècle s'installent dans la Cour 5 des tisserands. À l'entrée de la Cour, face à la boucherie, s'ouvre en 1772 une épicerie-mercerie. Le commerce a pris une place d'autant plus importante que les villages à l'entour n'ont pas connu un tel développement. Boussillons, Cercillons, Santenois et Pérignons venaient s'approvisionner à Mandres. Ce courant a été renforcé au XIX<sup>e</sup> siècle par le soin que les maires ont apporté à l'entretien des voies et chemins.

## Après la Révolution

Sous la Révolution, s'effectue un transfert massif de propriétés, les vignerons possèdent désormais leurs terres, mais la cour demeure bien collectif; elle continue à porter le nom de la famille la plus imposée (les "contributions" remplacent la taille). La Cour 7 bis s'appelle jusqu'en 1873 la Cour de Motteau le Treillageur. Après 1850, par suite de la disparition progressive de la petite propriété vigneronne, les travées des Cours sont transformées en logements; aussi le

Conseil Municipal décide-t-i1 le 2 novembre 1875, de numéroter les Cours. Les numéros pairs (de 2 à 18) furent placés à l'entrée des cours qui s'échelonnent de l'église à la place d'Armes et au chemin de Servon. Il distribue 23 plaques. Depuis 1875, deux Cours ont disparu : la cour 18 intégrée en 1928 dans la propriété du Parc (25, rue de Brie, ancien manoir de la Paillarderie). La Cour 21 est fermée en 1891 par Octave Guérin, seul propriétaire de cette Cour qui avait appartenu en partie à Jean-Baptiste Deville, dit le Marquis, maire de Mandres de 1841 à 1848. La Cour 16, dernière cour du fief de la Paillarderie acheté en 1782 par un noble, Maupassant de Valmont, fut fermée par une grille en 1928.

Sous l'Ancien Régime, les vignerons (Motteau, Guérin et Thomas) des cours de la rue de Brie adhérèrent avec enthousiasme aux idées révolutionnaires les plus avancées. Le menuisier Gonfrier dirigeait avec François Thomas et Guitard, son beau-frère, le parti montagnard en 1793. Ils avaient en effet souffert de la réaction nobiliaire de la fin du règne de Louis XVI. En 7 ans, Maupassant de Valmont avait doublé le montant des droits féodaux; il avait de plus engagé des procès pour reprendre les terres concédées aux hôtes de son fief. Les Chartreux avaient, eux aussi, fortement augmenté les redevances.

Les transformations du XIX° siècle ont fait muter les activités commerciales et artisanales mandrionnes. Cour 1, par exemple, le charpentier Barthélémy, qui avait perdu une jambe à la bataille de Wagram, s'installa dans la grange des Chartreux. Henri Dieudonné Guerrier, petit-fils de Jean Grimault, (charron sous le Premier Empire dans la Cour 4) acheta en 1843 le fond du charpentier. Son fils Henri monte dans cet atelier des voitures avant la guerre de 1914, et son petit-fils Henri Motteau des bicyclettes. Cette activité a duré jusqu'à la fin du XX° siècle. Par la ruelle de Rochopt ou le Chemin du Paradis, les laveuses employées par les fils ou les gendres de Jacques Motteau le blanchisseur descendaient aux fontaines. Les eaux pures chaudes et froides des sources St Thibault blanchissaient à merveille le linge (sans produit chimique). Mais l'activité de blanchisserie a totalement disparu dans les années d'après la seconde guerre mondiale.

Cour 19, la Cour du pressoir St Martin, profondément remaniée par la réalisation de la rue Neuve ou rue Cazeaux (1866-1891) a perdu toute vocation agricole. Une boucherie est construite par François Pézé et ses héritiers (Noël et Jacquin) sous la monarchie de juillet. Un maçon en 1885, ouvre un débit de boisson, dans la Maison Deville où il logeait ses ouvriers - des Limousins. Ce garni fermé en 1903 retrouve sa vocation commerciale après la Libération.

Cour 15 la travée occupée par la famille de Martin Grimault, charpentier au début du XVI<sup>e</sup> siècle, est transformée en commerces : dès 1790 un café (qui ne s'appelait pas encore Café des Sports) une cordonnerie installée en 1887 dans l'atelier du charron du début du XIX<sup>e</sup> siècle (Pierre Touzé dit le Nantais) et enfin une sellerie.

Entre les cours 7bis et 7, Pierre-Théodore Motteau loue, sur intervention du

maire, la maison de ses neveux à l'Administration des Postes. La Poste est transférée, en 1928, dans l'ancienne mairie. L'ancienne poste devenue une épicerie fut achetée par l'Union Commerciale après la Libération.

La Cour 27, de Louis Vandard, président de l'importante Confrérie Saint Vincent au XVIII<sup>e</sup> siècle, où s'arrêtait la Poste au XVIII<sup>e</sup> siècle fut fermée par Pierre-Xavier Droit en 1850. De même, l'ancienne ferme de la Paillarderie (34 et 34 bis Rue de Brie) fut transformée en maison bourgeoise par François Pézé et ses héritiers sous la monarchie de juillet. En 1885, les ailes de cette demeure du XIX<sup>e</sup> siècle et les bâtiments de la cour voisine sont divisés en 10 logements. Autre exemple : la Cour 11, Cour de Pierre Grimault au XVIII<sup>e</sup> siècle, a suivi l'évolution normale des cours de Mandres. Les travées de Grimault, des Guérin, des Delaroche sont devenues des maisons d'habitation à partir du Second Empire.

Cette transformation perdure. Le morcellement des cours s'est poursuivi pendant tout le XX° siècle. Les mutations commerciales ont peu affecté la physionomie de la Grand' Rue devenue rue du général Leclerc, ni celle de la rue de Brie jusque vers 1975. Mais après 1974, l'activité des rosiéristes est atteinte de plein fouet par la première crise pétrolière. Le rapport actifs sur place / actifs migrants se modifie. Les "migrations alternantes" ont modifié la structure du village. Les cours ont reçu une tout autre population.



Cour 9 ou Grand' Cour (Photo Club de Mandres)

## Aujourd'hui

Les Cours de Mandres jusqu'en 1880 renfermaient pratiquement la totalité de la population du village (les 3/4 encore en 1921); en 1984 elles n'abritent que 12 à 15 % des 2500 habitants de Mandres. En 2008, la proportion est inférieure à 10%. Les cultures intensives ont perdu toute importance. Depuis 1974, les rosiéristes se sont retirés ou ont cessé toute exploitation. La majeure partie des habitants en âge de travailler, exercent leur activité hors du village. La proportion de gens ayant un emploi résident est tombée de plus de 75% dans les années 1960 à moins de 20% aujourd'hui. L'intégration de la commune dans la grande conurbation parisienne s'est effectuée bon gré, mal gré. Le rattachement des communes du plateau briard au Val-de-Marne en 1964 a impulsé le mouvement. Par chance, un préfet de ce département – Lucien Lanier – a soutenu les efforts initiés par l'association "Les Amis de Mandres" pour protéger et valoriser le fleuron du patrimoine rural : la ferme des Tours Grises, dite ferme de Monsieur.

Les cours témoignent aussi de ce passé rural. Mais les logements dégagés dans les travées ne sont pas toujours adaptés aux nécessités de la vie actuelle. Ni aux normes d'habitabilité. D'autre part, la contrainte collective ne pèse plus sur les habitants des cours. Au point que les espaces communs ont été parfois appropriés comme extensions naturelles du logement. Il est vrai que le statut juridique de ces cours est plus défini par la coutume que par le droit écrit. Déjà dans les années 1960, lors de la construction des égouts, le problème s'était posé de savoir où s'arrêtait le domaine public et où commençait le domaine privé; était-il en indivision ou en quantièmes de copropriété. Le système de répartition qui avait prévalu sous l'Ancien Régime, ne fonctionnait plus pour les finances communales du XX° siècle.

L'utilisation de la voiture et l'individualisation des commodités ont également perturbé le caractère communautaire des cours. Où garer les véhicules ? Où disposer les poubelles ? Comment stabiliser le sol des cours ? Et autres aménagements... Les cours ont sûrement un avenir. Mais je ne suis ni devin, ni magicien, ni élu, ni habitant d'une cour.

#### CONCLUSION

Le temps n'a donc guère altéré le paysage urbain du centre de Mandres. Avec ses *cours*, quelques grandes propriétés (les manoirs seigneuriaux) Mandres présente encore des marques visibles du plan type du village aux XII° – XIII° siècles. L'appellation "cour" a traversé les siècles. Il s'en est créé encore assez récemment, il y a moins de 15 ans, deux blocs d'habitations sur la rue du général Leclerc ont été baptisées *cours*. De fait, les cours fondent l'originalité et la per-

manence du village. Si elles ont évolué, elles ont gardé un caractère affirmé. Une partie du charme du village y est attaché. Il serait souhaitable que ces espaces collectifs, héritages du passé et mémoires de l'Histoire, même si elles ne répondent plus aux impératifs de l'urbanisme moderne, ne disparaissent pas du paysage de Mandres.

#### JEAN-PIERRE NICOL

#### BIBLIOGRAPHIE

*Atlas général du marquisat de Brunoy* – 1723-1730 Archives Nationales

Cadastre de la commune de Mandres - 1811 Archives

Cartulaire de l'Église Notre-Dame de Paris – 1850 édition Guérard

- R. Fossier, "La naissance du village", dans *Hommes et villages d'Occident au Moyen-Age* Paris 1992, Publications de la Sorbonne.
- Ch. Higounet, Défrichements et villeneuves du Bassin parisien (XI\* XIV\* siècles), Paris 1990 Éditions du CNRS
- Ch. Mottheau, Histoire des fiefs de Mandres, 1909, manuscrit Musée de Brunoy.
- P. Nicol, À l'ombre des Thibault, 1991 Les Amis de Mandres.
- J-P. Nicol, Chemins des champs, rues de village, 1993 Les Amis de Mandres.
- M. Roblin, Le terroir de Paris aux époques gallo-romaine et franque, peuplement et défrichement dans la Civitas des Parisii (Seine, Seine-et-Oise), Paris 1971 éd. Picard

### NOTES

- 1) L'essentiel des textes a été utilisé par Pierre Nicol et Charles Mottheau. Voir la bibliographie en fin d'article.
- 2) Brie-Comte-Robert au XIII<sup>e</sup> siècle. Robert comte de Dreux, frère de Louis VI le Gros, reçoit le titre en 1136.
- 3) Robert Fossier, Charles Higounet. Voir la bibliographie.
- 4) Pierre Nicol pages 56-57
- 5) Atlas général du Marquisat de Brunoy 1723-1730

## MANDRES VUE PAR SES ÉCRIVAINS

Le village de Mandres-en-Brie est resté à l'écart des grandes voies et des voix fortes. Peu de mentions dans la "grande" histoire, une existence cachée, des activités rurales jusqu'au troisième quart du XX<sup>e</sup> siècle, aucune maison remarquable à l'exception de la Ferme des Tours Grises, dite de Monsieur, pas de "grand homme", pas de peintre attaché à sa gloire, tout juste un musicien de passage, voilà qui forge un destin littéraire de peu d'importance. À ma connaissance, cinq publications ont évoqué Mandres au fil des siècles. Madame de la Guette en ses mémoires, Giuseppe Verdi en parle (très peu) dans sa correspondance, lorsqu'il écrit depuis chez son ami Scipion Fougasse aux Charmilles. Un on-dit, dont je n'ai pu éclaircir l'origine, dit que Jean Richepin séjourna à Mandres. Peut-être at-il visité l'atelier du photographe Charles Aubry, installé dans une cour du haut du pays (rue de Brie), avant 1870. Mais les œuvres du poète n'en portent aucune trace et les photos du second sont composées comme des natures mortes. François Coppée tint maison à Mandres, à la Fraizière entre 1892 et 1897. Il écrivit quelques chroniques évocatrices du village. Un écrivain, venu le visiter, et qui publia, décrit la commune en trois lignes. Enfin, Raymond Radiguet l'évoque en une page de son roman Le Diable au corps. Sauf à considérer les guides touristiques comme œuvres littéraires, c'est tout ce que l'on peut extraire de livres publiés.

Madame de la Guette, a publié ses Mémoires en 1681. J'ai déjà eu l'occasion de parler d'elle lors d'un colloque de CLIO 94 en 1997. Catherine de Meurdracq née à Mandres vers 1613, fut élevée à Mandres. Instruite et cultivée, elle savait aussi monter à cheval et tirer au pistolet comme elle l'affirme dans ses Mémoires<sup>1</sup>. Son père, notaire royal, avait travaillé dans l'entourage de Philippe de Coulanges, oncle de madame de Sévigné, lui-même installé à Sucy-en-Brie. Il avait acheté la belle gentilhommière (rasée en 1949) qui faisait face à l'église de Mandres. Elle fit preuve de beaucoup de caractère en épousant, secrètement et nuitamment, dans cette église, Monsieur de la Guette, capitaine à Grosbois. Elle avait 21 ans à peine. Elle dut longtemps affronter le courroux de son père qui n'avait jamais admis qu'elle se mariât avec un aventurier. Elle aurait commis quelques hauts faits pendant les troubles de la Fronde des Princes en 1652 – du moins, s'est-elle attribuée ces mérites. Installée à Sucy-en-Brie, elle aurait protégé les habitants de ce village contre les Lorrains. Mais surtout, elle s'est vantée d'avoir infléchi le cours de l'Histoire : elle aurait donné au duc de Lorraine de fallacieuses indications sur l'état des troupes royales qui manœuvraient entre la Seine et la Marne. Sur la foi de ces renseignements, le duc aurait tergiversé, laissant ainsi les troupes de Turenne franchir la Seine à Ablon. Elle mourut à

Amsterdam après 1672. Mais elle ne parle du village qu'incidemment. Un nom, un décor, des souvenirs de jeunesse, le tout mentionné au début des Mémoires, mais point de description.

Verdi séjourna à Mandres chez l'éditeur Scipion Fougasse, lequel avait acheté la propriété où fut élevée madame de la Guette. Fils d'un fonctionnaire italien partisan de la Révolution française et qui, ayant suivi Lucien Bonaparte, fut contraint à l'exil. Mais la famille avait conservé des liens avec l'Italie. Son métier et ses ouvrages² l'avaient mis en contact avec Giuseppe Verdi, tenu pour porte-drapeau des patriotes italiens, partisans de l'unification de ce pays contre l'empire autrichien et le pape. Le légendaire mandrion veut que l'illustre compositeur ait touché l'orgue de l'église. C'est peu probable, mais tellement gratifiant pour ma grand' tante qui tint l'instrument tant qu'il fonctionna. Pour revenir à Verdi, celui-ci ne parle du village que comme adresse dans sa *Correspondance*, publiée il y a quelques années. Il existe donc un probabilité infime pour voir ne fut-ce qu'un détail du lieu dans les deux opéras qu'il est censé avoir écrit à Mandres: *Luisa Miller* (1849) et *La Force du Destin*. Il est vrai que Mandres ne ressemble guère à un village tyrolien et que la passion espagnole n'a pas vraiment prise sur les Mandrions.

Raymond Radiguet évoque un peu plus précisément le village dans une page de son plus fameux roman *Le diable au corps* (1923). Surtout, il s'y attarde pour une sensation bien précise : l'odeur des roses. À cette époque – l'intrigue du roman est censée se dérouler pendant la première guerre mondiale de 1914-1918 – les roses sont cultivées en plein champ. La culture sous serre ne se développera qu'après 1920. J'ai cité en partie ce passage dans un article sur "Le train des roses" publié par *CLIO 94* et par *Le Courrier de l'Environnement*<sup>3</sup>. Le regard porté s'arrête à ces champs. Le charme se dissipe une fois passée l'entrée du village. Il n'est pas sûr que Radiguet ait connu autre chose de ce lieu qu'une plaque indicatrice. Toutefois, quelques décennies avant que les Roses complètent le toponyme, le remuement des mannes chargées de bottes de fleurs, destinées aux Halles, avait retenu suffisamment l'attention pour emblématiser le caractère de Mandres.

"Étendu contre elle, sur la pelouse, caressant sa figure avec un brin d'herbe, j'expliquais lentement, posément, à Marthe, quelle serait notre vie. Marthe, depuis son retour, cherchait un appartement pour nous à Paris. Ses yeux se mouillèrent, quand je lui déclarai que je voulais vivre à la campagne: "Je n'aurais jamais osé te l'offrir, me dit-elle. Je croyais que tu t'ennuierais, seul avec moi, que tu avais besoin de la ville.- Comme tu me connais mal", répondais-je. J'aurais voulu habiter près de Mandres, où nous étions allés nous promener un jour, et où on cultive les roses. Depuis, quand par hasard, ayant dîné à Paris avec Marthe, nous reprenions le dernier train, j'avais respiré ces roses.

Dans la cour de la gare, les manœuvres déchargent d'immenses caisses qui embaument. J'avais, toute mon enfance, entendu parler de ce mystérieux train des roses qui passe à une heure où les enfants dorment. Marthe disait : "Les roses n'ont qu'une saison. Après, ne crains-tu pas de trouver Mandres laide? N'est-il pas sage de choisir un lieu moins beau, mais de charme plus égal ?" Je me reconnaissais bien là. L'envie de jouir pendant deux mois des roses me faisait oublier les dix autres mois, et le fait de choisir Mandres m'apportait encore une preuve de la nature éphémère de notre amour."

**François Coppée** a acquis le statut de héros local à Mandres-en-Brie, bien qu'il ne lui ait accordé d'autre bienfait que d'y habiter pendant cinq ans et d'y avoir prononcé deux discours pour la distribution des prix. Une rue a été baptisée de son nom en 1934, une association sportive et culturelle a été fondée sous son invocation en 1942 et son souvenir est fidèlement conservé par une plaque apposée au portail de la Fraizière, sa propriété de 1892 à 1897. Il est honoré parce que, jusqu'à maintenant, il est le seul académicien français à y avoir résidé plus d'un journée.

Bien oublié aujourd'hui, il connut pourtant une certaine célébrité en son temps. Son recueil Les Humbles (1869) avait été accueilli avec un certain enthousiasme et fondé la réputation du personnage. Né à Meudon en 1842, "...d'une mère très pieuse et d'un père monarchiste, dans une maison où le voisin de palier dessinait passionnément du matin au soir ses types de vieux grognards de l'empire." comme le rappelait Jean Aicard dans son discours de réception à l'Académie française en 1908. Présenté comme l'un des poètes du Parnasse, en tout petits caractères, parce qu'il a été publié par le même éditeur, il se situe loin des flamboiements d'un Leconte de Lisle (qui annonce Saint John Perse) ou des élégances d'un José-Maria de Heredia. C'est qu'il cède à un sentimentalisme doucereux et pleurnichard. Ce défaut, joint à un ton moralisateur, produit un style plus proche de la comtesse de Ségur que de Lamartine, une versification plate, aussi étrangère à la mélodie que l'écriture de Verlaine porte à la musique, et une inspiration fade, balisée de poncifs. Si les portes de l'Académie française s'ouvrent à lui en 1884, il le doit à cette touche attentive avec laquelle il décrit l'ordinaire de gens que la "littérature" avait plus ou moins ignorés jusqu'alors. À sa façon, il exprime le goût réaliste de l'époque, tendance qui réunit des artistes aussi différents de lui que Courbet et Zola. L'œil observe les mêmes objets ... et le style n'y est pas. Versifier ne suffit pas pour faire œuvre d'art; encore faut-il ouvrir son regard, élargir sa pensée. Coppée y échoue sentencieusement.

À peine académicien, Coppée s'est découvert une vocation de chroniqueur. Le nombre de titres de la presse quotidienne à cette période permettait de diffu-

ser les talents de plume de nombre d'académiciens et d'hommes de lettre. La fréquentation de salons mondains et littéraires lui a ouvert bien des collaborations. Il envoie des articles au *Figaro*, au *Journal* et à quelques autres titres. Il se spécialise dans la description intimiste, plutôt mièvre ou bucolique ou banale ou anodine ou plate. Il s'en dégage une attitude moralisante et gourmée, à la fois pompeuse et terne. Il abonde en postures politiques contre les riches, les élites intellectuelles, les républicains, les syndicats ; parsemée de considérations désabusées sur les mœurs du temps, qui sentent la rancœur, sa prose politique s'accorde à l'exécrable vulgate de l'extrême-droite.

Bien sûr, tout Mandrion peut lire avec quelque bonheur les chroniques écrites à La Fraizière : "J'avais cru pouvoir m'accorder – en récompense de beaucoup de travail – ce petit parc qui semble un coin de Trianon, ces grands arbres où, pendant mai et juin, l'orchestre ailé me donnait de délicieux concerts ... ces alignements de rosiers de haute tige où, dans la saison, c'était comme un concours entre toutes ces reines de beauté." Il avait acheté cette propriété, alors en lisière de village, sur la route de Villecresnes, en 1892, construite vers 1820-1821, sur les terrains de l'ancienne ferme de l'Enfer. Un premier violon à l'Opéra, Frézier l'avait acquise. Elle fut donc baptisée Fraizière, ainsi que le rapporte la tradition locale, marquant le Z pour ne pas la confondre avec les fraises des bois. "Quand je passai, pour la première fois, le mois de mai à la Fraizière, je ressentis une grande joie en reconnaissant que mon jardin était plein de rossignols et qu'ils chantaient divinement. Or, de vieilles gens du pays m'avaient conté qu'autrefois, avant 1830, quand il n'y avait là qu'une petite maisonnette et un bouquet d'arbres, ils appartenaient à un excellent violoniste, ancien chef de pupitre à l'orchestre de l'Opéra. [...] Alors cette idée folle me passa par la tête que les rossignols, piqués dans leur amour-propre et poussés par l'esprit d'émulation, avaient voulu prouver au vieil artiste qu'ils étaient aussi forts que lui; que leur chant valait bien celui de son violon et qu'ils étaient capables de renouveler avec leur gosier les prodiges accomplis autrefois sur la quatrième corde par l'illustre Paganini; – et que dans cette lutte musicale, ils avaient lancé leurs fusées de son avec plus de hardiesse et d'agilité, suspendu plus légèrement leurs "silences", redoublé leurs tendres modulations, prolongé leurs amoureux soupirs."5

Ailleurs, il s'émerveille du vol des hirondelles autour du pigeonnier de la Ferme (actuel Hôtel de Ville, dite ferme de Monsieur<sup>6</sup>). Là, il parcourt la plaine "Je n'ai qu'à ouvrir une petite porte, au fond du potager, et me voici en pleins champs sur le vaste plateau que le vent d'ouest balaie de son souffle héroïque. [...] Mais en fait de chasseurs, je n'en ai vu qu'un, celui qui orne la girouette d'une grange au bout du pays." Cette girouette a aujourd'hui disparu, pas la grange qui a été transformée en maison d'habitation, sur la route de Brie, en haut du pays. Mais ce n'est plus la dernière construction, la plaine a été rétrécie par d'autres maisons. Notre littérateur aurait quelque mal à se repérer.

Les moissons lui inspirent une chronique dans le genre qui fit sa réputation : les gens de petite condition. La chronique s'intitule Les Belges "J'ai maintenant sous les yeux, dans ce coin de la Brie où je passe l'été, un spectacle qui se reproduit tous les ans et qui m'inspire de sérieuses réflexions. C'est celui de ces Belges qui viennent passer ici deux mois environ pour faire les moissons et sans qui – on peut le dire hardiment – les moissons ne seraient pas faites." Même si l'observation lui fournit le prétexte de se lamenter sur la disparition des valeurs traditionnelles, elle est assez juste : pendant tout le XIXe siècle, les travaux des champs ont fait appel à la main d'œuvre venue de Belgique. D'ailleurs, plusieurs Belges se sont établis en Brie, certains y ont acquis de vastes terres de culture. Après la première guerre mondiale, les Polonais les ont remplacés. Puis dans les années 1960, les Portugais ont pris leur place. Brie-Comte-Robert est devenu l'un des plus gros marchés portugais de l'Île-de-France. Maintenant, des maires ont des patronymes flamands, brabançons, polonais ou portugais.

François Coppée fut un personnage connu et apprécié dans le pays (terme briard désignant le village, que même Coppée utilisait). Il accomplissait de longues promenades dans la plaine de Mandres vers Santeny ou Servon, dans les Vallées (le coteau de l'Yerres), vers le Mont-Ézard, au-delà de la Croix-Rouge vers le Bois d'Auteuil, Cerçay et Villecresnes. Quand il décrit sa dernière promenade en Brie, il accomplit un périple de plus de 15 kilomètres. "... j'ai voulu faire une orgie d'espace et de grand air. J'ai sifflé mon chien, pris mon feutre et mon bâton...J'ai fait le grand tour par Cercey [sic] où sur la longue terrasse du château les tilleuls, déjà touchés par l'automne, ont le ton fauve d'une vieille tapisserie de Flandre; puis par les bois de la Grange [...] j'ai descendu jusqu'à Brunoy [...] et je suis revenu par le plus long, par l'ombreux et humide chemin de l'Yères. Là, devant des villas déjà closes, me guettait une mélancolie, celle des canots amarrés sous l'enchevêtrement des saules, des canots immobiles pleins de feuilles pourries..." 10

Le château de Cerçay, dont le dernier propriétaire fut Rouher ministre de Napoléon III, a été rasé. N'en demeure qu'un curieux pigeonnier à plan carré, les écuries, et une allée d'arbres et un vieil érable. Rappelons que Rouher, sollicité par le maire de Villecresnes, débloqua le dossier du prolongement de la ligne de la Bastille au-delà de La Varenne – Chennevières 12. La lisière des bois de la Grange, du nom du château qui s'y trouvait enclos, à Yerres (ancienne Grange du Milieu au Moyen-âge), bordait le village de Villecresnes. Le massif boisé était prolongé par le bois des Camaldules, du nom des religieux qu y avaient été installés au XVII<sup>e</sup> siècle, en redescendant vers la confluence de l'Yerres et du Réveillon, près de l'ancienne abbaye royale bâtie là. Elle a failli disparaître plusieurs fois. Le bois des Camaldules est mité profondément. Quant aux canots sur la rivière, ils ont pratiquement disparu. Ce qu'avait pu peindre l'impresionniste

Caillebotte lorsqu'il séjournait à Yerres – on appelait la vallée de l'Yerres la Suisse briarde – s'est fondu dans la banlieue pavillonnaire qui a gagné ses rives. Les cabanes sur pilotis qui abritaient les embarcations pour des Cythères nommés Le Robinson des Vallées ou Le Lapin qui fume, sont définitivement pourries.

François Coppée fut un personnage familier de Mandres. Il fréquentait assez peu le village, mais suffisamment pour y entretenir une réputation de bonhommie et de familiarité. Il entretenait de bonnes relations avec la municipalité : à preuve les deux discours de distribution des prix. Il était connu des artisans de Mandres qu'il faisait travailler dans sa propriété. Il avait pour voisin (maison Les Sophoras) un ancien inspecteur de l'Enseignement primaire de la Seine, Pierre Regimbeau, qui a laissé une méthode de lecture. Ces deux voisins, animés d'un zèle patriotique, encouragèrent la création d'une société de gymnastique : l'Espérance de Mandres. Cette association (on disait alors société) se donnait pour but de développer la santé morale et physique de la jeunesse, il s'agissait en fait d'une préparation militaire qui ne disait pas son nom, afin de "préparer la Revanche" [de la guerre de 1870]. Le rosiériste Ledeschaux, au Bois d'Auteuil, avait créé une rose qui porte son nom. "Il est encore question du vieux violoniste, je n'en doute pas, dans les nids, à la Fraizière. Quant à moi, j'y ai marqué mon séjour en multipliant, autant que je l'ai pu, la très belle rose – de pourpre sombre, si veloutée et répandant une odeur si délicate – qu'un horticulteur du voisinage a eu la bonne grâce de baptiser de mon nom."13

L'éprouvante maladie qui l'attint en 1897, et qui le conduisit à quitter Mandres, lui inspira un livre *La Bonne souffrance*, dégoulinant de phrases creuses, de clichés, faisant l'apologie de la soumission et l'éloge du formalisme pudibond. Ces restrictions mentales et ces maximes de café du commerce dénotent une vision sociale et politique ultra conservatrice. De l'attention aux humbles François Coppée est passé au prône et aux imprécations contre tout ce qui aurait pu les sortir de leur condition. Mais c'est par ses prises de position politiques que François Coppée se révèle le plus détestable. L'année 1897 marque pour lui un véritable tournant. Non seulement, il quitte Mandres, mais en outre, il s'engage dans l'arène politique. Selon P.V. Stock<sup>14</sup>, il faillit publier une chronique dans *Le Journal*, en faveur de l'innocence de Dreyfus, mais il se ravisa et adopta le point de vue des menteurs antidreyfusards. Liberté d'opinion que je respecte, sans quoi il n'y a pas d'expression qui vaille. Toutefois, ce revirement lui fut inspiré par son antisémitisme plus que par toute autre considération.

Pire, François Coppée avec Jules Lemaître, son voisin villecresnois, fonda en décembre 1898, la Ligue de la Patrie française, une des organisations ancêtres du fascisme "à la française". Cette organisation, proche de la Ligue des Patriotes (Déroulède) et de la Ligue antisémite (Drumont, Guérin), connut un réel succès à son début. Bonapartiste de cœur, conservateur de tempérament, antisémite décla-

ré, il en devint le président d'honneur. Il ne se contenta pas du titre, mais s'efforça d'y jouer un rôle. L'orientation initiale se voulait modérée, elle évolua vite vers des attitudes factieuses, éloignant de ses rangs des hommes tels que Georges Sorel, Ferdinand Brunetière, Maurice Barrès. En 1902, notre homme réclamait qu'on marchât sur l'Élysée. Et cette prise de position le força à la démission de la présidence d'honneur.

Mandres fut un décor agreste, support des regrets d'un mélancolique qui appréciait peu son temps. La description est pur objet littéraire, conventionnelle, teintée de couleurs pastel et mignardises – dans le style du petit Trianon comme il l'avoue – de peu de rapport avec le paysage. Quand Guillemot vient lui rendre visite, pour nourrir son opuscule sur les hommes de lettres et artistes qui possèdent des villégiatures à l'est de Paris, il expédie le village en deux lignes "Le village de Mandres, lui-même, est un endroit paisible avec ses trois rues qui s'intersectent devant la mairie, à une petite place plantée d'arbres, quinconce de banlieue." Description, écrite dans un français déplorable, qui, en outre, reste sommaire et inexacte. Il manque la Grand' Rue qui permet de se rendre chez l'écrivain. Mais qui s'en soucie ?

### JEAN-PIERRE NICOL

#### NOTES

- Mémoires de Madame de La Guette. Escrits par elle-même La Haye, Adrien Moentjens, 1681. Rééditées par C. MOREAU en 1856, puis par P. VIGUIE en 1929. Le meilleur commentaire est donné par la savante étude de F. R. FREUD-MANN The Memoirs of Madame de La Guette. A study, Genève et Paris, Librairie E. Droz et Librairie Minard. 1957.
- 2) Scipion Fougasse a écrit des souvenirs sur la femme de Lucien Bonaparte *Chez une femme illustre* (Paris, 1866) et une *Histoire de la question italienne, jusqu'à la reddition de Gaète* (Paris, 1861).
- 3) Le train des roses Courrier de l'Environnement (Paris- INRA août 1996) www.inra.fr/dpenv/nicolc28.htm.
- 4) Raymond Radiguet Le diable au corps, Paris Grasset 1923.
- François Coppée La bonne souffrance, Paris Lemerre 1904 Chronique du 19 septembre 1897. Adieux à une maison.
- 6) François Coppée *Mon franc parler*, Paris Lemerre 1897 Chronique du 3 octobre 1895. Les hirondelles.
- 7) Ibidem Chronique du 5 octobre 1893. En plaine.

- 8) Ibidem Chronique du 17 octobre 1895 Les Belges.
- 9) Abel Chatelain "La Brie terre de passage", dans Annales Économies Société Civilisations. Avril/juin 1949.
- François Coppée La bonne souffrance Chronique du 10 octobre 1897. Le fer à cheval.
- 11) Jean-Pierre Nicol article cité.
- 12) François Coppée La bonne souffrance Chronique du 19 septembre 1897.
- 13) Pierre-Victor Stock Mémorandum d'un éditeur. 3e série L'affaire Dreyfus anecdotique Paris Stock 1938. Ouvrage réédité en 1994.
- 14) Maurice Guillemot Villégiatures d'artistes Paris Flammarion 1897.

# ALFORTVILLE EN TOILE DE FOND (1870-1944)

Partie constitutive de Maisons-Alfort pendant deux millénaires, les terres du Confluent Seine-Marne ont acquis leur indépendance le 1er avril 1885, il y a tout juste 124 ans. Les journalistes, les notables locaux, les artistes, les écrivains qui se sont tournés vers l'histoire alfortvillaise sont nos contemporains immédiats. Pourtant leur recensement n'a pas vraiment commencé. Rien ne nous interdit donc de poser quelques jalons, jalons qui n'excluent en aucune manière certains natifs de la cité, auteurs de quelques rimes républicaines.

## L'ARCEAU D'UNE VILLE ÉGALITAIRE

Le 14 juillet 1870 l'imprudente déclaration de guerre à la Prusse de Bismarck entraîne la mobilisation rapide de quatre-vingt-quatre jeunes gens âgés de 20 à 38 ans, domiciliés dans la commune aux trois sections : Maisons, Alfort, Alfort-Ville. Ces combattants n'ont donc pas vu la scène surréaliste dépeinte par Amédée Chenal. Maire de Maisons, conseiller général de la Seine, député radical-socialiste, membre de l'atelier écossais *Travail et Lumière* à l'Orient d'Alfort, A. Chenal évoque "l'insurrection communaliste", c'est-à-dire la Commune de Paris, avec cette précision : "Un factionnaire allemand montait la garde sur le pont d'Ivry jusqu'au milieu ; Ivry était au pouvoir des Fédérés, et un des leurs gardait l'autre moitié du pont. Plusieurs, abandonnant leurs armes vinrent se réfugier à Alfortville".

Le nombre et l'identité de ces Communards restent inconnus. Il serait donc téméraire d'affirmer qu'Eugène Châtelain fut l'un d'eux. Né à Paris en 1829, E. Châtelain est d'abord ouvrier ciseleur avant de s'intéresser au journalisme <sup>2</sup>. Juin et décembre 1851 le trouvent sur les barricades parisiennes. Membre de la Première Internationale forgée en 1864 il dénonce la défaite et la capitulation du 28 janvier 1871. Entré au Comité central républicain il refuse de briguer un siège à la Commune de Paris et fonde la *Ligue de défense à outrance*. Actif lors des derniers combats de la semaine sanglante il réussit à disparaître et se réfugie à Jersey.

Revenu à Paris après l'amnistie des Communards il s'engage dans une activité littéraire soutenue, fondant en 1885 une revue mensuelle *Le Coup de feu*, publiant l'année suivante *Les Exilées de 1871, poésies, fables, chansons.* Ses engagements militants le retiennent alors à Alfortville où quelques petits groupes ouvriers attendent la République sociale. Pèlerinages annuels au Mur des Fédérés, soirées familiales où flambe le rhum; bals, tombolas, accompagnent des causeries vivifiantes: celles de J.B. Clément, Jules Joffrin, J.B. Dumay,

Jules Guesde...Le 15 décembre 1888 les adeptes du Parti ouvrier socialiste-révolutionnaire se retrouvent salle Walter, rue Véron. Trois orateurs mobilisent l'attention de l'auditoire : Simon Soëns conseiller municipal et conseiller général de la Seine, Galiment, Eugène Châtelain enfin.

Domicilié 38, rue Véron, Châtelain est ce soir-là présenté comme rédacteur en chef du *Coup de feu*<sup>3</sup>. Les Alfortvillais sont alors divisés profondément. Faut-il ou ne faut-il pas construire une église dans la toute jeune cité ? *Des écoles ! pas d'église* disent les révolutionnaires. *Non à la superstition !* renchérissent les libres-penseurs. Cependant que les catholiques bénéficient du soutien du cardinal-archevêque de Paris et lancent une grande pétition en direction de Monsieur le ministre des cultes.

"Citoyennes ne signez rien! s'exclame Châtelain, Ne vous laissez pas "escobarder" par les jésuites en robe courte qui voudraient vous faire voir qu'il n'y a que ce seul moyen de salut pour vous et pour les vôtres!".

Trois mois plus tard, au début du printemps 1889, le café de la veuve Michalet et Chaumont, 133, rue de Villeneuve, accueille les membres du Parti ouvrier. A dix heures du soir, autour d'un punch amical, ils boivent à la Commune, au 18 mars 1871, début de l'insurrection communaliste, à la Révolution sociale. On chante *La Carmagnole* et *Le Père la Commune*. Des poésies sont déclamées, peut-être quelques vers ciselés par E. Châtelain en l'honneur de sa commune adoptive et rapportés par *La Voix des communes* en son numéro 285, 8 juin 1889 :

Alfortville sera la ville humanitaire D'une société loyale, égalitaire Et sera son berceau. Les enfants grandiront aimant la République Ils s'estimeront tous Et les Alfortvillais d'une voix sympathique Crieront: Venez chez nous!

Rêver d'une société égalitaire est une chose, la bâtir en est une autre. Le poète mise en fait sur les enfants, leur instruction à l'ombre des valeurs républicaines. Même optique en 1893 avec l'ouvrier Léon Eudes, poète anonyme à ses heures. Il transmet au journal *La Voix des communes* le fruit de ses efforts : *La Soupe aux écoles* cinq strophes qui derrière leur naïveté apparente, font confiance aux enfants d'Alfortville pour défendre la mère patrie si les circonstances l'exigeaient.

## LA SOUPE AUX ÉCOLES

Dans ce siècle où la politique Fait les frais de bien des discours Notre vaillante République Dont rien n'arrête le parcours Faisant trêve aux discours frivoles Pour vos enfants et pour les miens Elle institua, citoyens, L'œuvre de la soupe aux écoles

Honneur aux braves conseillers De la commune d'Alfortville Qui surent pour les ouvriers Créer cette œuvre fort utile Les actes primant les paroles Quand il s'agit d'humanité Ils ont à l'unanimité Voté pour la soupe aux écoles

Notre municipalité Qui a pris l'initiative De la fête de charité Qui nous séduit et nous captive Malgré quelques cervelles folles Dont les efforts sont impuissants Saura faire vivre longtemps L'œuvre de la soupe aux écoles

Le maire de notre commune
Le brave citoyen Laurent
Soutient quand l'heure est opportune
Le droit de nos jeunes enfants
Il n'aime pas les paraboles
Et dédaigne les longs discours
Mais il sait prêter son concours
A la soupe de nos écoles

Des bienfaits de la République Enfants sachez vous souvenir C'est une mère pacifique Que plus tard vous devrez servir

Si contre trois Puissances folles Elle avait besoin de vos bras Elle aura de braves soldats Dans les enfants de nos écoles



Les écoliers que L. Eudes met en scène fréquentent alors le seul groupe scolaire existant, celui du "Centre", inauguré en octobre 1878 dans une rue vite dédiée à Victor Hugo. N'en déplaise au poète, leurs droits, les droits de l'enfant, restent bien minimes. Les enseignants et les parents valorisent ensemble des valeurs indiscutables : ordre, discipline, travail, respect. Il y a cependant un droit que la République, *mère pacifique*, reconnaît aux écoliers les plus démunis : manger quelque chose de chaud à midi.

Le maire Ferdinand Laurent et son conseil municipal unanime reprennent à leur compte la proposition émise en 1884 par Charles Jaclard candidat ouvrier d'Alfort-Ville élu sur la liste Busteau. Devant ses collègues de Maisons et d'Alfort, Jaclard,

ajusteur dans une usine d'Ivry, plaide pour un système simple et peu onéreux : un fourneau dans chaque école, du combustible, deux femmes de service et une centaine d'assiettes et de cuillers en fer. De la sorte les écoliers indigents et ceux qui ne peuvent rentrer dans un logis trop éloigné trouveront un réconfort certain.

Face aux interrogations dubitatives des autres conseillers municipaux, Jaclard s'était voulu convaincant : Nos petits enfants se rappelleront un jour qu'ils se sont réchauffés avec le bouillon municipal et, des leçons de morale civique qu'ils auront reçues, celle-ci toute pratique leur restera en mémoire et leur sera un exemple de la solidarité qui doit nous unir <sup>5</sup>.

Devenue commune indépendante en 1885, Alfortville mettra rapidement sur pied cette œuvre de première nécessité. Tout comme Charenton-le-Pont où chaque soupe revient à quelques centimes ; deux fois par semaine on distribue de la *soupe grasse* et la viande qui a servi à préparer le bouillon est donnée aux enfants nécessiteux. Ce qui explique la disparité des tarifs : soupes à 0,08F et soupes à 0,15F. Billets de tombola, quêtes, pourcentages sur les droits d'entrée aux bals et aux concerts, larges subventions communales, assurent le financement à partir d'une caisse centrale de plus en plus sollicitée : 1500 rations distribuées en 1886, 16880 en 1895-1896.

Initié en 1866 à la loge maçonnique *Le Parfait silence*, à l'Orient de Paris, le brave citoyen Laurent a pour premier adjoint le docteur Capdeville membre de la loge *Travail et Lumière* à l'Orient d'Alfort. Tous deux encouragent les mariages civils et prônent les avantages d'une incinération encore très peu pratiquée. Plus que les écoliers de "Victor-Hugo" ils prêtent attention aux agissements des *trois puissances folles* qu'évoque la dernière strophe du poème. Les instituteurs ont toutefois inscrit au tableau noir les membres de cette alliance nouée en 1882 : Italie, Autriche-Hongrie, Allemagne. Cette dernière demeure le pays le plus détesté. Car l'année 1870 reste encore dans toutes les mémoires avec l'arrivée des Prussiens et des Bayarois sur les terres de Maisons-Alfort-Ville.

À l'heure de la soupe aux écoles le patriotisme est donc à fleur de rue. En novembre 1893 par exemple un détachement de 370 hommes a cantonné à Alfortville du 4 au 6 novembre. Officiers et soldats ont été logés chez l'habitant. L'accueil a été ultra-sympathique. Littéralement on s'arrachait les soldats, tout le monde voulait en avoir et il n'y en eut pas pour tout le monde<sup>6</sup>.

Un "tout le monde" français, uniquement français, comme le confirment les chiffres du recensement effectué le 29 mars 1896. La commune abrite alors 11.449 individus ; 97,56% sont des Français, 2,44% des étrangers. Les étrangers sont tous blancs et européens (sauf 5 américains) : 47 Allemands, 7 Anglais, Ecossais et Irlandais, 8 Autrichiens, 101 Belges, 1 Espagnol, 3 Hollandais, 53 Italiens, 17 Luxembourgeois, 6 Russes, 31 Suisses.

Les ressortissants des trois puissances folles ne pèsent rien : 0,94% de la population alfortvillaise.

Dans cette ambiance patriotique la seule question que peuvent se poser les jeunes convives de la "cantine" scolaire est donc très simple : Au moment du conseil de

révision serai-je reconnu "bon pour le service" ? Confectionné à partir des Cas de réforme des inscrits alfortvillais<sup>7</sup> le tableau suivant montre qu'une large majorité d'individus sains de corps et d'esprit défilait devant le jury militaire.

Classe	1885	1889	1894	1900	1905
Conscrits	32	45	92	105	143
Ajournés pour un an `	7	1	12	17	14
Exemptés	1	2	6	9	11
Service auxiliaire	5	3	6	3	9
Dispensés	1	5	10	12	-
Bons pour le service	18	34	58	64	109
Pourcentage	56,25%	75,55%	63,04%	60,85%	76,22%

La faiblesse ou le défaut de taille explique les ajournements. La déformation d'un membre conduit à l'exemption ; rajoutons-y l'idiotie quasiment inexistante avec 2 cas sur 417 conscrits. Le service auxiliaire accueille les jeunes atteints d'obésité, de myopie, de hernie ou de varicocèle (une tumeur formée par la dilatation des veines du cordon spermatique pouvant entraîner une stérilité). La dispense est accordée aux frères de militaire, aux soutiens ou aux aînés de famille nombreuse, ainsi qu'aux fils uniques des veuves.

Dans l'ensemble l'état physique des jeunes alfortvillais n'est pas mauvais. Au fil des ans le service auxiliaire connaît une décrue sensible. D'ailleurs la marche à la guerre qui se dessine dès 1900 incite les conseils de révision à se montrer moins sourcilleux quant au choix des recrues. Les soupes scolaires de la République financées par l'argent communal ont ainsi contribué à fortifier une solidarité citoyenne tout en consolidant la robustesse des futurs combattants de Verdun.

# DANS LE JARDIN DE MON GRAND-PÈRE

Il n'est pas sûr du tout que les instituteurs et institutrices de "Victor Hugo" aient conseillé à leurs élèves la lecture d'un best-seller diffusé en 1884-1885 (année de l'indépendance de la commune) : La Porteuse de pain. Son auteur Xavier Henri Aymon, comte de Montepin, était né à Apremont en Haute-Saône le 18 mars 1823. Un nombre considérable de drames populaires et de romans feuilletons sortis de son imagination vont rendre son nom célèbre. Parmi ses romans retenons Brelan de dames paru en 1850, Les Drames de l'adultère 1873, La Sorcière blonde 1876, Les Drames du mariage 1878, Les Amours de province 1884, La Porteuse de pain 1884, La Voleuse d'amour 1894.

Classique du roman-feuilleton populiste, *La Porteuse de pain* déroule ses premiers épisodes dans un des très rares établissements industriels alfortvillais : Les Forges et Laminoirs d'Alfortville, sis en bordure de Seine entre la rue Micolon et la rue Emilie (actuelle rue J. Guesde) sur le plan de 1886. Misère sordide, crime, incendie, erreur judiciaire, innocence persécutée jalonnent une histoire fort bien résumée par un des maîtres de la critique cinématographique<sup>8</sup>.

En 1861, une jeune veuve, mère de deux petits enfants, Jeanne Fortier, gardienne d'une usine d'Alfortville, est accusée d'avoir mis le feu aux bâtiments et d'avoir tué son patron, Jules Labroue, pour se venger d'avoir été renvoyée. Le vrai coupable est le contremaître Jacques Garaud. Epris de Jeanne, il voulait partir avec elle. Elle l'a repoussé. On le croit mort héroïquement dans les flammes, alors qu'il s'est enfui avec les plans d'une machine volée à Labroue. Jeanne est condamnée à la réclusion perpétuelle... mais le méchant sera puni.

Le succès de ces péripéties mélodramatiques est tel que son auteur en donne une adaptation théâtrale en 1889. On en redemande. En 1950 Maurice Cloche réalise une *Porteuse de pain*, film qui a pour vedette l'actrice italienne Vivi Gioi. En 1962, nouvelle apothéose avec le nouveau scénario de Christian Plume et Maurice Cloche, "un chef d'œuvre…La reconstitution historique est très soignée et l'interprétation remarquable, en particulier Suzanne Flon, Philippe Noiret et Jean Rochefort".

Ainsi donc et pendant 78 ans (1884-1962) le livre, le théâtre, le cinéma mettront en exergue le nom d'Alfortville. Un Alfortville assez imaginaire, teinté de sang et rougi par les flammes. Un Alfortville inexistant en 1861 puisque les premières vagues de peuplement entre la voie ferrée du PLM et la Seine interviennent dans les années 1864-1869. On le comprend, le comte de Montepin utilise les Forges et Laminoirs d'Alfortville comme une toile de fond bien adaptée au mélodrame qu'attendent ses lecteurs. Lecteurs peu soucieux de savoir que les fers laminés en barre et les bandages de roue sans soudure produits par les Forges et Laminoirs ont pour clients privilégiés l'artillerie française, les compagnies de chemin de fer, la compagnie générale des omnibus.

Et tandis qu'en 1889 les théâtres programment l'incontournable porteuse de pain, les travaux de la construction de l'église d'Alfortville débutent sans rencontrer d'opposition sérieuse. Paul-Gabriel Meynet chef de file des libres-penseurs plaide en vain l'inutilité de ce bâtiment collectif.

"Ici on ne croit plus au surnaturel...Pas un homme chez nous ne troquerait un litre de picolo contre une bouteille d'eau de Lourdes". Vin acide obtenu à partir du raisin pinot, le picolo est en effet largement distribué par les 82 marchands de vin qui en 1902 tiennent boutique entre l'Ile Saint-Pierre et le pont d'Ivry. C'est précisément chez un cafetier de l'Ile Saint-Pierre, au moment où les méfaits des apaches parisiens défraient tous les journaux, que la police arrête le chef de la bande des Orteaux : Joseph Pleigneur, alias Manda, qui a pour maîtresse Amélie Hélie surnommée Casque d'or du fait de sa chevelure flamboyante. En 1952 le film de J. Becker Casque d'or consacrera la notoriété et la beauté de Simone Signoret.

Cette évocation d'un apache parisien replié à l'Île Saint-Pierre nous entraîne d'ailleurs dans ces années 1911-1912 marquées par les péripéties de la Bande à Bonnot<sup>9</sup>. Le sous-chef de la Sûreté M. Jouin conserve alors un œil sur Alfortville. Car un de ses habitants, le lieutenant Balzaguet vient d'être victime en ce mois d'août 1911 d'un cambriolage perpétré par Carouy et Camboutier, deux membres de la Bande. En janvier 1912 le même Carouy et cinq complices opèrent à Thiais. Ils lardent de treize coups de couteau le rentier nonagénaire Moreau après avoir étranglé sa servante. Butin intéressant : 60.000 francs (de l'époque...).

Quelques semaines plus tard Jouin et ses limiers arrivent à Alfortville pour une perquisition en règle chez le nommé Cardy soupçonné d'abriter le magot dérobé chez Moreau. Cardy n'est pas là. La police se rend au Petit-Ivry où Gauzy ami du suspect tient une boutique de solde *Au hall populaire d'Ivry*. Jules Bonnot s'y cache, abat le sous-chef de la Sûreté, blesse un de ses équipiers et s'enfuit.

L'apparition fugitive du nom d'Alfortville dans cette inépuisable saga rapportée par toutes les gazettes a certainement renforcé une singulière rumeur faisant d'Alfortville un lieu peuplé d'interdits de séjour et d'individus dangereux.

Pour sa part le picolo poursuit sa renommée et trouve en Charles Vildrac un panégyriste de talent. Pseudonyme de Charles Messager (1882-1971) Charles Vildrac écrivain, poète, dramaturge très connu était ami de G. Duhamel, R. Rolland, J. Romains. Initiateur du "groupement fraternel" d'artistes et d'écrivains regroupés dans une sorte de Thélème, "l'Abbaye de Créteil" aux bords de la Marne rue du Moulin, pacifiste et internationaliste<sup>10</sup> Vildrac devient président de l'Union des théâtres indépendants de France en 1936 et président du Comité national des écrivains (1944-1953).

Sous la plume de Vildrac apparaissent tous les mérites d'un picolo que Rabelais appelle le vin pineau. Le raisin pineau a de petits grains noirs, serrés, inégaux, derrière lesquels habite souvent une vive araignée qu'on fait sauter d'une pichenette. Je crois qu'aujourd'hui l'on trouve surtout le raisin pineau dans le pays de Loire du côté de Beaugency.

Cependant j'en ai grappillé à Pontoise, à Verrière le Buisson et même je vous le jure à Alfortville dans le jardin de mon grand-père sur un terrain riche en plâtras et en culs de bouteille...<sup>11</sup>.

Plâtras, éclats de verre, remblais, déchets de toute nature ont contribué en effet à surélever les premières rues de 0,75 à 2 mètres pour former des digues artificielles capables de freiner les inondations périodiques.

Ce ne sont pourtant pas les divagations des fleuves qui attirent à Alfortville Henri Rousseau dit le douanier Rousseau (1844-1910) mais bien des paysages propres à frapper sa sensibilité : la Seine et la Marne paresseuses, des berges encore romantiques, des demeures dépourvues d'orgueil. Ce fils de ferblantier préposé à l'octroi de Paris durant treize années expose en effet au moins sept toiles dont les thèmes lui furent fournis par l'observation de certains quartiers de la commune :

en 1896 : rue du lieu-dit Dahomey

en 1897 : vue du quai de Seine à Alfortville et du Pont d'Ivry, vue de la fabrique de chaises et du quai de Seine à Alfortville.

en 1898 : vue de la rue Louis-Blanc à Alfortville

en 1902 : vue prise à Alfortville

en 1903 : vue de Paris, prise du quai d'Alfortville (soleil couchant)

en 1906 : Printemps, vue d'Alfortville

en 1907 : vue d'Alfortville.

Les lignes horizontales du fleuve, les verticales des tranquilles frondaisons n'ont pas en revanche attiré l'attention de Maurice Utrillo (1883-1955) qui sut fixer avec légèreté les couleurs de la *mairie d'Alfortville*.

Et voici que la partie sud du pays, cette mémorable Ile-Saint-Pierre marécageuse comprise entre le boulevard Carnot et les frontières de Choisy-le-Roi, s'ouvre à la colonisation...et à l'évangélisation<sup>12</sup>. La fièvre patriotique pousse les pionniers à baptiser les nouveaux quartiers de noms empruntés aux récentes conquêtes coloniales : *Siam, Madagascar, Dahomey* (cf. la toile du douanier en 1896). Par la suite quelques chroniqueurs sauront fort bien dépeindre la vitalité de ces terres lacustres.

Par exemple l'écrivain reporter Pierre Lhande (1877-1957). Ce jésuite parisien à la plume alerte, à la voix entraînante (il est prédicateur à radio Paris) parcourt nombre de banlieues qui enserrent la capitale. Alfortville l'attire et mobilise ses descriptions géographiques ou sociologiques. L'Île Saint-Pierre trouve place dans son best-seller (145 éditions) couronné par l'Académie française : *Le Christ dans la banlieue* (Plon 1927).

Y apparaissent les ânes des chiffonniers, les petits chevaux maigres des maraîchers, des rues aux noms sympathiques, le peuple de sauvageons qui jouent au ballon ou aux échasses.

Sur les traces du père jésuite voici G. Morel présenté comme *artiste de talent doublé d'un littérateur et d'un grand chrétien*. Préparant un article pour un ouvrage intitulé *Les Blanches Nefs* il s'en vient en 1935 faire connaissance avec l'église vouée à Saint-Pierre Apôtre.

*Tracée à coups d'équerre sur la rive basse et plate de la Seine*, Alfortville ne lui semble pas une localité enchanteresse. L'originalité de l'habitat - pavillonnaire ici, collectif ailleurs -, le grignotage des espaces maraîchers, la multiplicité des commerces mobilisent pourtant son attention.

Il revient au nouveau pasteur de l'Île Saint-Pierre, l'abbé Georges Jaeger d'avoir croqué sur le vif les scènes vivantes d'une communauté de terriens matérialistes, de pionniers entreprenants, de mal-lotis solidaires dans l'adversité. De 1936 à 1939 une publication mensuelle rédigée dans un style populaire (L'Île-Saint-Pierre, bulletin paroissial de Saint-Pierre Apôtre d'Alfortville) raconte l'histoire quotidienne d'un espace ouvert sur de nouveaux immigrants tels les

Arméniens. S'aidant les uns les autres, bâtissant, défrichant, ouvrant des commerces, ces nouveaux colons au teint bistré, au parler rauque s'implantèrent sur notre sol. Dire que nous en fûmes ravis, que non, mais on les supporta.

Comment d'ailleurs ne pas supporter ces familles rescapées d'un génocide encore dissimulé? Ervant et Maryam Berberian par exemple, pauvres parmi les pauvres, échoués en 1927 dans une cave au sol de terre battue, 13 rue des Brochets. La solidarité familiale, la fidélité aux traditions millénaires accompagnent le parcours de leur premier fils Vartan. Devenu officier de marine puis inventeur de multiples brevets performants, ce dernier nous laisse une biographie saisissante<sup>13</sup>. Au long de ses pages, les rues, les églises, les écoles, les usines, les ponts de la cité deviennent des acteurs à part entière. Car Alfortville c'était un peu le "camp de base" des Arméniens quand ils arrivaient en France, avant d'attaquer leur Everest: l'intégration. Et dans ce processus bienvenu, chacune des écoles alfortvillaises fréquentées par Vartan remplit sa fonction d'intégration avec une efficacité étonnante. Le port d'une blouse égalitaire (grise ou noire) gomme toutes les oppositions liées à la richesse ou à la couleur de la peau.

Mais à ce point du récit, l'allusion de Jaeger *au teint bistré* (14) des Arméniens nous entraîne sans plus attendre sur les bords du Danube, à l'été 1944.

#### SIGMARINGEN

Le 9 septembre 1944 les Allemands installent le maréchal Pétain, Pierre Laval et la fine fleur de la collaboration au château de Sigmaringen, en Souabe sur le haut Danube.

Résidence des Hohenzollern, Sigmaringen le château (monstre biscornu hérissé de tourelles, de lanternons et de pignons, Disneyland avant la lettre) dispose d'appartements princiers mais mal chauffés<sup>15</sup>. La nourriture est copieuse sans être bonne. Pétain dispose de 22 cartes d'alimentation, Laval de 6. Ce dernier reçoit quelques rares visiteurs dont l'écrivain Céline devenu le médecin du château. Dans ses délires antisémites, Louis-Ferdinand Destouches, dit Céline, avait souvent attaqué le juif Laval. A présent Laval n'est pas rancunier, d'autant qu'au cours de ses visites Céline soigne son ulcère, ne l'interrompt jamais et manie même très bien la brosse à reluire.

C'est ainsi qu'au début d'une de ces visites : Bien sûr j'y allais de mon compliment, d'abord !...comme il avait été splendide Laval d'Auvergne et du Maghreb et d'Alfortville ! incomparable !... l'atténuateur-conciliateur que London, New-York, Moscou nous enviaient...". 16

Dans son récit-parler, à travers un style inégalable, Céline sait parfaitement de quoi il parle.

Laval d'Auvergne : oui ; né à Châteldon dans le Puy-de-Dôme, président en 1925 de la Ligue auvergnate de Paris ; enraciné en Arvernie.

SIMAT

Paris & 3 will 1928.

Aux electeurs de contra le Charleton,

An moment on 3 over la compagne illestrale, y ne fair un derois de vous recommender le candidature de mon duri mauries. Blum.

Il not mon collaboratur depuis neuf années, y le comman son intelligence, son divenement et se gualité de cour. Par la disonement et se gualité de cour. Par la disonement et se digne de votre compannee.

Con iligant mon aux manire Blume veus auxes a Parlement un difensemme vigilant et de voue des interêts la cauton vigilant et de voue des interêts la cauton de charenton et de page.

je hun apporte avec plación denant les collège illestoral ce témorgnage d'amété es sul plus que moi, jui le connais bien, re se rejouira de son suello.

maire d'anservilliers minapeur de la Seine

Pierre Laval aux électeurs du Canton de Charenton.

Laval du Maghreb: Acquéreur de la villa Saïd avenue Foch à Paris; maire d'Aubervilliers où vit une population bigarrée. Laval dont la peau sombre, les yeux bridés, les traits lourds, les lèvres épaisses, les oreilles fortes relèvent de "sa mère Claudine, issue des Sarrasins, remontés de la vallée du Rhône." Laval dont le bâtonnier Henri Robert perçoit en 1923 "le teint bistré" 15.

Mais Laval *d'Alfortville*? Alfortville en toile de fond d'un événement, d'un jugement, d'une ambiance inconnus... A s'en tenir aux hypothèses, Laval, socialiste jusqu'en 1920, a pu entretenir quelques contacts avec des militants alfortvillais; tout comme il a pu dans les années noires de la collaboration rester en liaison avec Marcel Capron dissident du P.C.F. rallié à Vichy. Aucun document d'archive ne corrobore cette supposition. Une certitude par contre : trois élections législatives ont permis à Laval de s'adresser aux électeurs d'Alfortville.

En novembre 1919, dans la quatrième circonscription de la Seine, le tandem Jean Longuet- Pierre Laval entraîne la liste socialiste, liste défaite par le Bloc national.

En mai 1924, dans la quatrième circonscription de Sceaux, Pierre Laval avocat à la cour d'appel de Paris et maire d'Aubervilliers conduit la liste de *Cartel de gauches et des intérêts de la banlieue* face à une liste *modérée* et à la liste communiste de Paul-Vaillant-Couturier et Jacques Doriot.

Enfin en avril-mai 1928 les radicaux-socialistes de la 5° circonscription de Sceaux fondent leurs espoirs sur Maurice Blum, avocat proche de P. Laval. Devenu sénateur ce dernier adresse le 3 avril une lettre aux électeurs du canton de Charenton-le-Pont, lettre sans effet puisque Georges Barillet, industriel à Maisons-Alfort et poincariste affiché, l'emporte au deuxième tour.

Du pont d'Ivry aux rochers de Sigmaringen notre voyage est sur le point de s'achever. L'un ou l'autre des lecteurs de *Clio 94* voudra peut-être le conclure en dénouant les deux incertitudes suivantes :

La soupe aux écoles, ancêtre des cantines scolaires, fut-elle (comme le suggère la première strophe du poème de L. Eudes) une institution d'envergure nationale, liée à un décret gouvernemental, à une décision législative ?

Quand et comment la commune d'Alfortville a-t-elle pu intéresser l'Auvergnat de Châteldon ?

## LOUIS COMBY

## NOTES

- A. Chenal, Histoire de Maisons-Alfort et d'Alfortville, Asselin et Houzeau, éditeurs Paris 1898.
- 2) Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, J. Maitron, les Editions ouvrières, tome 5, page 80.
- 3) La Banlieue de Paris 26 décembre 1888.
- 4) Escobarderie : du nom du jésuite espagnol Escobar y Mendoza (1589-1669) célèbre par ses ouvrages de casuistique tournée vers les restrictions mentales. Le terme s'emploie pour désigner l'action d'un hypocrite, d'un fourbe qui, par des raisonnements subtils, sait accorder sa conscience avec ses passions ou ses intérêts. Cf. R. Bailly, Dictionnaire des synonymes Larousse 1946, et Larousse du XX<sup>e</sup> siècle, tome 3.
- Archives municipales de Maisons-Alfort, registres des délibérations du conseil municipal 1881-1884, 1884-1885.
- 6) La Voix des communes 11 novembre 1893.
- 7) Archives municipales d'Alfortville. Dossier santé.
- 8) J. Siclier, *Télérama* n° 2178, 9 octobre 1991.

- 9) V. Méric, Les bandits tragiques, édit. Simon Kra, Paris 1926.
  - L. Comby, La Bande à Bonnot, Histoire pour tous n° 26, octobre 1981.
- 10) J. Maitron op. cité tome 43, pages 235-238.
- 11) C. Vildrac, Les Cahiers d'aujourd'hui n° 4 mai 1921 page 166.
- 12) L. Comby, *La vie religieuse à Alfortville, les catholiques de 1880 à 2005*, Paris éd. Bruno Leprince 2006.
- 13) Vartan Berberian, Le figuier de mon père, Paris 2005, éditions Anne Carrière.
- 14) Bistre : couleur d'un brun jaunâtre employée dans le lavis et que l'on obtient le plus souvent avec de la suie détrempée et mêlée d'un peu de gomme. Larousse du XX<sup>e</sup> siècle tome 1.
- 15) J.P. Cointet, *Pierre Laval*, Paris 1993, éd. Fayard; F. Kupferman, *Pierre Laval*, Paris 1976, éd. Masson.
- 16) Céline, D'un château l'autre, Paris 2004, éd. Gallimard folio 776, p. 350.

# MAIRIE, ÉCOLE ET PAUVRETÉ, L'EXEMPLE DU SUD-EST PARISIEN, 1880-1900

## INTRODUCTION

Les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle sont marquées par le développement rapide et une mutation sociodémographique de la banlieue. Le sud-est parisien accueille alors des populations exogènes, venues surtout du département de la Seine<sup>1</sup>. C'est un nouveau type de population constitué de manœuvres, d'ouvriers et d'employés qui s'installe dans des communes encore majoritairement agricoles pour la plupart<sup>2</sup>. La carte de l'identité sociologique de ces communes, établie vers 1890, permet d'identifier les cités dites "bourgeoises" qui se concentrent autour de la Marne, les communes encore rurales dont la population connaît une mutation sociologique rapide, et les communes déjà ouvrières de Gentilly, Ivry et Choisy-le-Roi<sup>3</sup>.

Cette période correspond aussi à l'affirmation politique des communes dans le cadre des lois du 4 mars 1882<sup>4</sup>, et du 5 avril 1884<sup>5</sup>. Elles prendront en charge la construction d'un tissu sociologique plus homogène à travers leur gestion des affaires sociales et scolaires<sup>6</sup>. L'école communale va devenir alors un lieu hautement symbolique de "la petite patrie"" et par là même un lieu de régulation sociale voire d'intégration des nouvelles populations pauvres mais aussi moyennes, de plus en plus nombreuses dans le sud-est parisien.

Selon leur réalité sociale et économique, les communes suburbaines n'ont pas mené le même type d'action. Cette démarcation ne correspond pas toujours à la division entre les cités populaires, les "cités bourgeoises" et les communes rurales plus au sud. En effet, l'action communale a répondu à des comportements scolaires propres et a développé des structures de soutien à la scolarité différentes. Elle a parfois débouché sur l'affirmation d'une identité populaire et "banlieusarde".

## 1- LES COMPORTEMENTS SCOLAIRES DES NOUVELLES POPULA-TIONS SUBURBAINES

Quels sont les comportements scolaires de ces communes suburbaines?

Sur le canton scolaire de Villejuif, les rapports d'inspection des délégués cantonaux et des médecins scolaires font ressortir quatre constantes : "le nomadisme scolaire", beaucoup d'élèves changeant d'école en cours d'année, l'absentéisme, le manque d'émulation des élèves et de soutien des familles, les classes surchargées, parfois insalubres et le manque d'hygiène. Nous retrouvons ces

comportements sur l'ensemble des communes du sud-est parisien. Cependant il correspond le plus souvent aux quartiers les plus populaires, comme le quartier de la Pie à Saint-Maur, de Gravelle à Saint-Maurice.

Le "nomadisme" scolaire, participe de deux phénomènes différents. Dans les communes les plus riches de notre secteur, comme Charenton ou Joinville par exemple, ou les communes plus populeuses au développement industriel rapide, comme Choisy-le-Roi dont la population est multipliée par cinq durant ces deux décennies<sup>10</sup>, le nomadisme résulte de l'arrivée en cours d'année scolaire des familles et donc des enfants qui doivent reprendre leur scolarité dans leur nouvelle école.

Mais l'ensemble des rapports d'inspection déplore un autre type de nomadisme, celui des enfants de brasiers qui travaillent chez les maraîchers et les horticulteurs des communes de Fresnes et de Villejuif<sup>11</sup>, ou chez les rosiéristes autour de Mandres-les-Roses<sup>12</sup>. Il s'agit du même nomadisme que dans les quartiers les plus pauvres des communes industrielles comme Ivry -Port, par exemple. Ce nomadisme est alors lié à un absentéisme chronique<sup>13</sup>. Sur les écoles de Villejuif, il atteint parfois 70% des effectifs l'hiver, tant dans les écoles de filles que de garçons.

Ce comportement scolaire est marqué en outre par le manque de motivation et de soutien des élèves et de leurs familles. Ce n'est pas une caractéristique des seules populations suburbaines, dans la mesure où il apparaît aussi bien dans les familles d'ouvriers et de manœuvres des communes proches de Paris que dans les communes plus au sud, comme Fresnes, Chevilly-Larue, Rungis, Orly où travaillent encore de nombreux ouvriers agricoles. Sur la commune de Villiers-sur-Marne, l'instituteur conclut au contraire sa monographie communale par ces mots:

"L'esprit est généralement bon, la population seconde l'œuvre des instituteurs et est animée des meilleures intentions pour l'école et ses maîtres"

Les rapports d'inspection évoquent, en outre, la stabilité et la régularité des enfants de cultivateurs, de commerçants et d'employés d'usine ou d'administration sur la commune d'Ivry<sup>14</sup>.

Ces deux premières caractéristiques perdureront jusqu'à la Première Guerre mondiale. Pourtant une amélioration se dessine dès la fin des années 1880 sur le canton scolaire de Villejuif et Benjamin Raspail<sup>15</sup>, Président de la délégation scolaire s'en félicitera lors du discours d'ouverture de la séance du 29 décembre 1890 :

"Messieurs, je vous ai dit que notre rentrée des écoles s'était effectuée dans les meilleures conditions [...] elles dénotent que les parents apprécient de plus en plus les bienfaits de l'instruction laïque, obligatoire et gratuite, les sacrifices de la Nation et de la République pour instruire les enfants des travailleurs.<sup>16</sup>"

Les écoles suburbaines souffrent aussi du manque de locaux et d'enseignants qui entraîne une surcharge des classes. Le problème des effectifs est partagé par l'ensemble de notre secteur, aussi bien dans des communes plus privilégiées comme Charenton ou Saint-Maur que dans les communes populaires Gentilly ou Evry. Il résulte de la pression démographique sur les communes et le département qui doivent déjà faire des efforts de construction importants pour satisfaire aux lois sur l'obligation scolaire. A la surcharge de ces effectifs s'ajoutent l'insuffisance du matériel et la vétusté des locaux que tous les rapports des délégués cantonaux<sup>17</sup>du secteur de Villejuif dénoncent, sur la période 1880-1890.

Rapport de M. Lancrenon<sup>18</sup> sur l'école de garçons de Petit Ivry, daté du 24 décembre 1879 :

"Cette école est parfaitement dirigée mais l'installation laisse à désirer"

Rapport de M.Bourdin sur l'asile de Choisy-le-Roi, daté du 9 octobre 1880 :

"[Le maire a fondé un asile] mais il est insuffisant pour les besoins de Choisy et [la délégation cantonale] émet le vœux que la ville de Choisy fit construire une autre salle d'asile communale"

Rapport de M. Levêque sur les écoles de Gentilly, daté du 2 août 1882 :

"M. Crespelle, maire de Gentilly signale toutefois le mauvais vouloir de l'administration qui depuis plusieurs mois retient le dossier relatif à la reconstruction de l'école ; il y a cependant urgence extrême, 40 enfants ne trouvent pas place dans les écoles et doivent rester en dehors sous les arbres."

Rapport de M. Jannetaz sur le groupe scolaire de Gentilly Kremlin, daté du 20 avril 1883 :

"Ce qu'on peut reprocher au groupe scolaire du Kremlin, c'est le trop grand nombre d'enfants qui s'y trouvent entassés dans les deux dernières classes [...] elles doivent donner asile à 200 enfants au moins...

Un certain nombre des enfants de la commune ne vont pas encore à l'école ; mais on ferme les yeux en ce moment puisque les classes actuelles ne pourraient pas les recevoir."

Si les problèmes de locaux et de matériel semblent réglés pour l'essentiel à partir de 1895, grâce aux efforts des communes et aux secours de l'Etat et du département, les effectifs à la fin des années 1890 restent encore très élevés sur l'ensemble de notre secteur, malgré l'ouverture de nombreuses classes. Ainsi, les effectifs des classes d'Ivry en 1899<sup>19</sup> dépassent-ils encore en moyenne les 80 enfants dans les petites classes (4<sup>ème</sup>, 5<sup>ème</sup> classes) et avoisinent les 40 élèves dans les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> classes qui préparent au certificat d'étude.

Ecole de garçons d' Ivry -centre : 283 élèves répartis entre 6 classes

Ecole de filles Ivry –centre : 243 élèves réparties entre 5 classes

Ecole de garçons Ivry -Port : garçons 588 élèves répartis entre 9 classes

Ecole de filles Ivry -Port : filles 463 élèves réparties entre 8 classes

Ecole de garçons Petite -Ivry : garçons 631 élèves répartis entre 11 classes

Ecole de filles Petit -Ivry : filles 515 élèves réparties entre 10 classes

À contrario, les communes rurales de Seine-et-Oise ont des effectifs faibles et ne possèdent souvent qu'une ou deux classes mixtes.

# 2- LE SOUTIEN DES MUNICIPALITÉS À LA SCOLARITÉ

## a- Les compétences légales des municipalités

De par leurs compétences légales, les communes suburbaines ont dû prendre en charge le développement de la scolarisation gratuite et obligatoire sur leur territoire. Sur les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, elles ont ainsi financé la construction d'écoles élémentaires pour les filles et les garçons. La construction de ces mairies-écoles permet aussi d'affirmer le pouvoir des édiles, c'est la multiplication des "mairies triomphantes".

L'équipement scolaire n'est que l'un des domaines dont les municipalités ont la charge. Aussi leur endettement global est-il en augmentation constante sur la période. En 1899, la carte de cet endettement communal<sup>20</sup> montre que la charge par habitant dépasse souvent les 20 francs. Elle s'élève même à 35,02 francs pour Thiais et 29,74 francs pour Nogent-sur-Marne. Seules les communes les plus agricoles et les moins peuplées comme Fresnes, Chevilly-Larue ou Rungis conservent une charge inférieure à 10 francs par habitant, mais elles souffrent d'un sous- équipement à la fois scolaire, culturel et social.

L'analyse de la part des dépenses scolaires dans les dépenses ordinaires du budget municipal<sup>21</sup> nous permet de constater que ce sont les "cités bourgeoises" et, à l'opposé, les communes les plus industrielles qui consacrent les sommes les plus importantes à la politique scolaire. Dans les communes agricoles, en particulier de l'ex département de la Seine-et-Oise, les dépenses de voirie<sup>22</sup> et d'administration communale restent, de très loin, les premiers postes de dépense au détriment du soutien à la scolarité.

## b- L'école communale, lieu de régulation sociale

Les édiles ont aussi utilisé le soutien à la scolarité et leur école, "la communale", comme un lieu de régulation sociale. M. Brault, conseiller d'arrondissement sur le secteur de Choisy-le-Roi l'évoquait déjà lors de l'une de ses visites d'inspection, en 1878<sup>23</sup>.

"La municipalité [d'Ivry] devrait faire ces fournitures aux enfants dont les parents sont inscrits au bureau de bienfaisance. Beaucoup d'enfants ont une nourriture insuffisante. La municipalité devrait y porter remède."

Ainsi, avant même la loi sur la gratuité scolaire, certaines communes du secteur tentent de financer la gratuité de l'enseignement voire de la cantine pour les enfants indigents. C'est le cas d'Ivry ou de Thiais, dès 1871.

Mais cette action se développe à partir des années 1880, les municipalités du sud-est parisien amplifient alors les actions en direction des élèves les plus pauvres et de leur famille. Pour l'essentiel, il s'agit de la création de cantines scolaires, de classes de garde qui accueillent les enfants après la classe jusqu'à la sortie de l'atelier des parents, de classes de vacances qui occupent les enfants pendant les congés d'été afin qu'ils ne traînent pas dans la rue et améliorent leur niveau scolaire, mais aussi du financement d'enseignements spéciaux et professionnel, la mise en place de cours d'adultes ou de bibliothèques de prêt gratuit.

Le fonctionnement des cantines scolaires souligne la démarcation entre les municipalités du département de la Seine et celles de Seine-et-Oise. Si les premières ont souvent établi un véritable service de cantine, les petites communes de Seine-et-Oise n'ont pas les moyens de faire fonctionner de telles structures. Elles ont mis en place des solutions de remplacement comme réchauffer sa gamelle chez l'instituteur ou le concierge. La cantine ne fonctionne généralement que durant les mois d'hiver. Mais ces cantines obéissent toutes au même principe: soutenir les plus modestes et favoriser leur intégration scolaire. Ainsi, est-il rarement exigé d'être inscrit au bureau de bienfaisance. Les élèves les plus démunis bénéficient de portions gratuites de viande et de légumes, et dans certaines communes comme Fontenay les élèves éloignés bénéficient aussi de portions gratuites. À Nogent, la cantine est gratuite pour les familles inscrites au bureau de bienfaisance, mais il existe un tarif réduit de 0,15 francs au lieu de 0,25 francs pour les enfants habillés par la caisse des écoles. L'école est donc réellement un lieu de régulation sociale et d'aide pour l'ensemble de ces populations suburbaines.

Trois exemples illustrent les différents modes de fonctionnement de la restauration scolaire. À Sucy-en-Brie, à partir de 1896, à l'école de filles, les institutrices préparent la soupe pour une soixantaine d'enfants pendant les mois d'hiver. La mairie et les bienfaiteurs privés fournissent les aliments (300 francs en 1899). A Alfortville, il existe une cantine scolaire dans chacun des groupes scolaires. En moyenne y sont distribuées 260 portions gratuites, à 145 garçons et 115 filles, chaque jour d'octobre à Pâques. La mairie inscrit à son budget un crédit annuel de 3000 francs pour son fonctionnement. A Saint-Maur, les enfants aisés paient leur portion 0,15 francs alors que la mairie et la caisse des écoles fournissent des portions gratuites aux enfants des familles nécessiteuses. La municipalité et la caisse des écoles assurent chacune la moitié de l'année scolaire. Les quartiers les plus populaires ont aussi les cantines les plus fréquentées.

1903-1904		Municipalité	Municipalité	Caisse des écoles	Caisse des écoles
Ecole	enfants inscrits	Portions gratuites	Portions payantes	Portions gratuites	Portions payantes
Adamville	240	10777	2186	15150	2065
La Varenne (mûrier)	208	10682	5166	12017	3197
Le Parc	83	4528	1999	5303	1544
Saint- Maur	106	6152	1165	6082	809
Mannville	100	5616	1463	5457	1062
Rouget-de-l'Isle	32	2603	1262	1884	946
Louis Blanc	17	0	0	980	263

Nous pouvons faire la même constatation pour les classes de garde. Elles sont surtout fréquentées dans les communes ou les quartiers populaires. Ainsi, la commune de Champigny encore très rurale ou la cité bourgeoise de Nogent n'ontelles pas établi de classe de garde. Il existe au contraire des classes de garde dans chaque groupe scolaire à Ivry notamment où sont reçus quotidiennement en 1899, 217 garçons et 291 filles. Les classes de vacances fonctionnent au contraire de la même façon sur l'ensemble des communes. Les classes de garde et les classes de vacances, sont toujours financées sur le budget propre de la commune. Les indemnités versées aux instituteurs sont votées en conseil municipal.

Les municipalités financent aussi des cours spéciaux comme le dessin, le chant et la gymnastique, ou les cours professionnalisant comme la couture. La création d'emplois communaux complète souvent cette aide. Ainsi, en 1902-1903, Ivry finance encore deux postes d'institutrices communales dans la seule école du Petit- Ivry afin d'alléger les effectifs. Elle finance aussi deux professeurs de dessin, un professeur de gymnastique et un professeur de chant. Leurs salaires représentent en 1902-1903 5000 francs par an. Ce sont les mêmes communes qui organisent dès les années 1880 des cours du soir pour les jeunes adultes souhaitant passer le certificat d'étude. Les cours se déroulent l'hiver entre 19h30 et 21 h. Dans les communes les plus pauvres, les instituteurs s'en chargent le plus souvent contre une indemnité de la commune. Mais, à Choisyle-Roi c'est un véritable enseignement populaire qui se met en place. Tous les ans, la commune inscrit à son budget 2750 francs pour rétribuer deux professeurs de dessin, un professeur de chant et un professeur de gymnastique. Trois ateliers d'apprentissage (modelage, travail du fer, travail du bois) sont ouverts aux élèves de première classe et de cours complémentaire. Un atelier de repassage et de couture est ouvert aux filles.

## c- Le rôle de la caisse des écoles

Le soutien à la scolarité des enfants indigents ou de famille modeste est mené en partie dans le cadre des caisses des écoles<sup>24</sup>, en partie sur le budget propre de

la commune. Leur participation respective sera alors différente selon les communes.

Les caisses des écoles ont pour vocation d'encourager et faciliter la fréquentation des écoles par tous les élèves, indistinctement, sans s'occuper de leurs croyances religieuses; distribuer des récompenses aux élèves assidus et des vêtements ou des livres aux enfants indigents; donner des secours aux familles nécessiteuses qui se priveraient du travail de leurs enfants pour les envoyer aux cours du soir, et créer des livrets de caisse d'épargne en faveur des élèves les plus méritants<sup>25</sup>. Si la plupart des communes du sud-est parisien possèdent une caisse des écoles à la fin du siècle, leur fonctionnement n'est pas toujours pérenne dans les petites communes rurales. Ainsi celle de Sucy-en-Brie est-elle relayée régulièrement par la commune et le bureau de bienfaisance.

Une première génération de ces caisses découle de la loi de 1867, précédemment évoquée, et a été fondée dès les années 1870. L'autre génération découle de la loi de 1881 sur la gratuité scolaire et s'inscrit dans la dynamique des grandes lois scolaires de la République.

Première génération, années 1870	Deuxième génération, années 1880-1890
Arcueil, 1875	Alfortville, 1885, création de la commune
Champigny, 1872	Bonneuil, 1881
Charenton, 1873	Bry-sur-Marne, 1881
Gentilly, 1879	Chevilly-Lame, 1882
Joinville, 1879	Choisy-le-Roi,1881
Nogent -sur -Mame, 1876	L'Hay, 1881
Saint- Maurice, 1875	Maisons-Alfort, statuts modifiés en 1897
Vincennes, 1871, réorganisée en 1879	Orly, 1891
	Le Perreux, 1887, création de la commune
	Saint - Mandé, 1881
	Saint -Maur, 1892, constituée en société
	Thiais, 1882
	Villejuif, 12882
	Vitry, 1882

La chronologie de création ne recoupe pas totalement l'évolution démographique de ces communes. En effet, dans les communes d'Arcueil, de Joinville ou de Champigny se met en place un soutien à la scolarité alors que leur population est encore inférieure à celle de Choisy-le-Roi, Maisons-Alfort, Saint-Mandé ou Saint-Maur. Il faut y voir une dynamique municipale plus précoce. L'implication de la municipalité sera d'ailleurs plus ou moins affirmée dans le fonctionnement de ces caisses. Si les dispositions légales font du Maire le président de droit, les membres du comité sont plus ou moins liés au conseil municipal. La comparaison de Saint-Maur et de Choisy-le-Roi en souligne les deux extrêmes. Le comité d'administration de celle-là est constitué de 9 membres élus en assemblée générale parmi les sociétaires ayant plus d'un mois de sociétariat. Il se renouvelle par

tiers et peut s'adjoindre une commission de dames patronnesses. Un arrêté préfectoral du 3 juin 1892 autorise même sa constitution en société. A Choisy, la caisse des écoles est une émanation de la municipalité et le résultat de l'implication de son Maire, Paul Carle<sup>26</sup>, tant dans sa commune que dans le cadre de la Délégation cantonale, de l'enseignement primaire de Villejuif, aux côtés de Benjamin Raspail. Les membres de droit de la caisse des écoles sont le maire, deux adjoints, deux délégués du Conseil municipal, complétés de sociétaires nommés et non élus.

La comparaison entre Vincennes peuplée surtout de bourgeois et d'employés et Choisy, cité populaire, permet de constater les différents niveaux de financement des mairies. L'initiative privée ou l'aide du département est privilégiée pour la prise en charge du soutien à la scolarité dans les communes plus privilégiées ou impécunieuses comme les petites communes rurales, d'autres comme Choisy utilisent la caisse des écoles et donc l'école communale comme un des leviers de la politique sociale municipale. Les modes de financement en sont le reflet<sup>27</sup>.

Recettes,	Vincennes 1902	Choisy-le-Roi 1899
Cotisations	2330	1990
Subvention conseil général	1800	300
Subvention conseil municipal	1000	2500
Troncs des mairies	460,60	221,30
Dons	509,25	171,90
Recettes diverses	691,65	49.55
Rentes	60,11	144,92+1025
Total	6851,61	6402,67

Saint-Maur est à la fois une cité bourgeoise et une commune de plus de 20000 habitants dont les ressources sont élevées. Lors de l'exercice 1902-1903, les recettes communales s'élèvent à 1.023.116,63 francs. Les ressources de la caisse des écoles en découlent. On constate l'importance des cotisations et des dons privés dans son financement. Il est d'ailleurs à noter que les municipalités et les caisses des écoles se partagent aussi la charge de gérer les legs et dons en direction de l'aide à la scolarisation des plus démunis.

Recettes		
Cotisations	3.269,20	
Subventions du Conseil général	1.500	
Subventions du conseil municipal	2.500	
Quêtes aux mariages	837,65	
Dons	1.561,95	
Portions payantes	1.225,05	
Recettes diverses	2.748,80	
Rentes	221	
Total	13.863,63	

Les dépenses des caisses des écoles privilégient surtout l'aide vestimentaire et alimentaire. Qu'il s'agisse de communes riches comme Charenton, Nogent, Saint-Maur, Gentilly-Kremlin ou encore rurales comme Champigny. Cependant elles permettent aussi de financer des cours spéciaux et d'acheter le matériel scolaire. Elles complètent alors l'action des municipalités dans la promotion de l'excellence scolaire.

#### e- Vers l'intercommunalité

À la fin du siècle, s'organiseront même dans la banlieue, des "sociétés scolaires de secours mutuel et de retraite" qui prendront en charge les soins médicaux et la constitution d'un capital retraite pour les élèves et anciens élèves des écoles publiques de la commune. La première apparaît à Alfortville en 1898, mais dès l'année suivante Choisy-le-Roi, Maisons-Alfort, Charenton, Champigny ou Villejuif, mettent en place des mutualités scolaires. Elles marquent aussi l'essor de la coopération intercommunale, puisque certaines comme celle de Gentilly et de Villejuif sont communes. Malgré les possibilités que la loi du 28 mars 1882<sup>28</sup> laissait aux communes, cela n'avait jamais été le cas des caisses des écoles.

## CONCLUSION

Les politiques de soutien à la scolarité menées par les communes du sud-est parisien en ce tournant du XIX° soulignent les transformations sociodémographiques profondes de la banlieue et l'adaptation des politiques municipales à ces mutations du tissu urbain. Certes, des différences apparaissent dans la mise en œuvre de cette politique. Dans les communes les plus industrielles, Alforville, Choisy-le-Roi, Gentilly-Kremlin et Ivry, c'est aussi le moyen d'affirmer une identité, populaire² vis-à-vis des autres communes du secteur, et banlieusarde vis-à-vis de Paris. Elles vont ainsi jusqu'à revendiquer le droit à une personnalité communale. Dans certaines³ des "cités bourgeoises des boucles de la Marne" ou des communes rurales de Seine-et-Oise, la part laissée à l'initiative privée par le biais des associations, du financement ou de la gestion des caisses des écoles" est plus grande. Celles-ci poursuivent alors plus la tradition charitable bourgeoise qu'une véritable politique d'intégration sociale des plus pauvres.

Mais toutes ces municipalités ont mené le même type d'action. Avec le financement des classes de garde et de vacances, elles ont développé des structures d'accueil des enfants en direction des familles les plus pauvres ou des populations d'employés travaillant en dehors de la commune et rentrant tard. En développant les ateliers de couture pour les filles, de menuiserie ou de métallurgie pour les garçons, en soutenant les cours du soir pour les jeunes adultes, elles ont souvent cherché à favoriser, avant l'Instruction publique un enseignement pro-

fessionnel qualifiant et à encadrer l'organisation d'activités culturelles pour les populations suburbaines. C'est une première étape dans l'uniformisation des pratiques municipales et d'un "savoir administrer<sup>3</sup>!". La fin de ce siècle marque bien la "naissance de la banlieue municipale<sup>32</sup>".

Commune	Population au recensement	% de la population	
	de1896	née dans la commune	
Ablon		59.00%	
	7064		
	622		
Cachan 1922		•	
Champigny	5323	36,76%	
	16139		
Chennevières-sur-Marne		72,64%	
Chevilly-Larue		15,66%	
Choisy-le-Roi		22,33%	
Fontenay		18,10%	
	850		
Gentilly		81,42%	
L'Haÿ-les-Roses		17,20%	
Ivry-sur-Seine		73,47%	
	5046		
	*16818		
<u>Limeil-Brévannes</u>		48,62%	
	9416		
		6,93%	
<u>Le Plessis-Trévise</u> 1899*			
<u>Périgny-sur-Yerres</u>		96,66%	
Rungis		35,02%	
<u>Villecresnes</u>		76,13%	

Commune	Population au recensement		
	de1896	née dans la commune	
Villejuif		22,81%	
Villeneuve-le-Roi		60,71%	
Villeneuve-Saint-George	<u>s</u> 6485	37,39%	
Villiers-sur-Marne		55,81%	
Vincennes		14,05%	
Vitry		23,04%	

Les communes soulignées sont celles du département de Seine-et-Oise.

\*\* La population de ces communes ayant diminué sur les deux décennies, nous avons choisi de leur affecter 100%, n'ayant pas d'autre renseignement statistique dans les monographies communales.

## CÉCILE DUVIGNACQ-CROISÉ

#### NOTES

- 1) Cf. Jean-Claude Farcy, "Le dénombrement de 1891", dans *Les premiers banlieu-sards, aux origines des banlieues de Paris 1860-1940*, sous la direction d'Alain Faure, Paris, Créaphis, 1991, 283 p.
- 2) L'essentiel des données socio-démographiques exploitées dans cette étude est tiré de deux fonds. Il s'agit d'abord des monographies d'instituteurs réalisées à l'occasion de l'Exposition universelle de 1901et collectées par le ministère de l'Instruction publique. Elles sont conservées aux Archives du Val-de-Marne sous les cotes 1T 386-396, la monographie d'Ablon est conservée aux Archives de l'Essonne. Viennent ensuite les Etats des communes à la fin du XIX° siècle, publiés sous l'égide du Département de la Seine en 1896 puis en 1901 aux éditions Montévrain. Ces études sont cotées en bibliothèque, BB1 à BB28, aux Archives du Val-de-Marne.
- 3) Cette carte présentée en annexe, p. 11, a été établie à partir des données sociodémographiques évoquées dans les monographies communales, cf. note précédente. Elle doit être complétée par la carte des populations endogènes dans ces mêmes communes, p. 12.

<sup>\*</sup> Les communes indiquées ayant été créées durant la période étudiée, nous avons choisi de reprendre les chiffres de leur commune d'origine afin de ne pas fausser l'étude statistique.

- 4) Désormais les maires seront élus par leur Conseil municipal et non plus nommés. D'après Annie Fourcaut, Emmanuel Bellanger, Mathieu Flonnneau (dir.), *Paris/Banlieues*, *conflits et solidarités*, Créaphis, 2007, 476 p., chronologie pp. 418-476.
- 5) La nouvelle loi organise les municipalités de la banlieue parisienne. Elles seront régies comme les communes des autres départements mais resteront soumises à la tutelle du Préfet de Police, en vertu de la loi du 10 juin 1853. Cette grande loi communale, qualifiée de "charte communale" exclut la ville de Paris de son champ d'application. D'après Annie Fourcaut, Emmanuel Bellanger, Mathieu Flonnneau (dir.), Paris/Banlieues, conflits et solidarités, ouv. cité.
- 6) La loi de 1884 représente en effet une extension significative des attributions des communes par l'attribution d'une clause générale de compétence. Article 61, 1er alinéa, "Le Conseil municipal règle par ses délibérations, les affaires de la commune". Les communes auront ainsi la charge d'appliquer les grandes lois scolaires de la République : 16 juin 1881 gratuité scolaire, 28 mars 1882 laïcité et obligation.
- 7) Cette expression est tirée de l'analyse de Jean-François Chanet, *L'école républi-* caine et les petites patries, Paris, Aubier (histoires), 1996, 427 p.
- 8) Le terme est utilisé par Jean-Claude Farcy à propos de Saint-Maur, Joinville, Nogent, Fontenay, Le Perreux mais aussi Saint-Mandé, Vincennes, dans "Le dénombrement de 1891", dans Les premiers banlieusards, aux origines des banlieues de Paris 1860-1940, ouv. cité.
- 9) Outre les fonds déjà cités en introduction, les données sur l'enseignement primaire proviennent des fonds suivant :
- 69 J 442 Résumé des situations des Etats de l'enseignement primaire 1880-1886, département de la Seine.
- 69 J 444-445 Registres des délibérations de l'Assemblée des délégués cantonaux.
   Délégation cantonale de Villejuif 1865-1889.
- 69 J 446 Correspondance de Benjamin Raspail, président de la Délégation cantonale de Villejuif avec les administrations scolaire et préfectorale.
- 10) Cf. Etat des communes publié sur Choisy-le-Roi en 1901, ouv. cité.
- Séance de la délégation cantonale de Villejuif du 20 avril 1883, rapports sur Fresnes et Villejuif
- 12) Fonds de l'école de Mandres-les-Roses, registres matricules et rapports des institutrices, fonds 1 T 62
- 13) Les statistiques municipales sur l'absentéisme scolaire sont nombreuses car la loi du 28 mars 1882 sur l'obligation scolaire a créé aussi la commission municipale scolaire pour surveiller la fréquentation des écoles.
- 14) Fonds 69 J 444, séance du jeudi 14 décembre 1882, déjà cité.
- 15) Conseiller général puis député de la Seine, Benjamin Raspail présidera la Délégation cantonale de Villejuif de 1881 jusqu'à l'année de son décès, le 24 septembre 1899 à Cachan.
- 16) Fonds 69 J 445, séance du 29 décembre 1890.

- 17) La délégation cantonale mise en place en 1881 sur le canton de Villejuif est constituée de M. Bernardot, adjoint à Ivry, M. Berr, industriel, conseiller municipal à Gentilly, M. Brault, conseiller d'arrondissement à Choisy, M. Capy, l'ancien maire de Villejuif, M. Carle, maire de Choisy, M. Charpentier 1er adjoint à Vitry, M. Crespelle, maire de Gentilly, Docteur Hache de l'Haÿ, M. Lesenne, juge de paix à Villejuif, M. Lévêque maire d'Ivry, Benjamin Raspail, conseiller général et président de la délégation, Emile Raspail, maire d'Arcueil, Docteur Reulos, conseiller d'arrondissement et maire de Villejuif, Docteur Vosy résidant à Choisy. D'après le bulletin des instituteurs de la Seine, n° 232-1881, pp. 496, 497. Les articles 9 et 52 de la loi du 30 octobre 1886 préciseront leurs fonctions de contrôle des conditions matérielles de l'enseignement primaire.
- 18) M. Lancrenon et Bourdin faisaient partie de la précédente délégation (1877-1880) présidée par le Docteur Hache.
- 19) Cf. l'Etat des communes publié sur Ivry, chapitre sur l'enseignement et les écoles, ouv. cité.
- 20) Voir la carte de l'endettement des municipalités en annexe, p. 13.
- 21) Voir carte des dépenses scolaires dans le budget des communes en 1899, p. 14.
- 22) La commune de Thiais, par exemple, a pour premier poste de dépense la voirie, avec 9639,65 francs en 1896. Le deuxième poste de dépense est l'administration et la police avec 7529,06 francs. L'enseignement ne représente que 3555,15 francs.
- 23) Fonds 69J 444, p. 115, séance du 16 décembre 1878.
- 24) La mise en place des caisses des écoles remonte à la loi du 10 avril 1867. L'article 17 de la loi du 28 mars 1882 en complète les attributions et l'intègre à la dynamique du développement de l'école républicaine. L'article 15 de la loi de 1867 permet même aux conseils municipaux de se regrouper pour fonder une caisse des écoles unique. Aucune des 47 communes du sud-est parisien ne développera cette forme d'intercommunalité.
- 25) Cf. statuts de la caisse des écoles d'Alfortville créée par délibération municipale du 25 juin 1885 et dont les statuts ont été approuvés par un arrêté préfectoral de la Seine le 18 septembre 1885.
- 26) Paul -Emilien -Florimond Carle dirige la commune de Choisy de 1881 jusqu'à sa démission en 1885.
- 27) Les données chiffrées sont tirées des monographies communales des municipalités respectives, chapitre caisse des écoles.
- 28) Cf. note précédente.
- 29) C'est aussi le sens des pétitions pour l'érection de communes indépendantes dans les années 1880-1890, comme celle de la population d'Alfortville, le 25 avril 1883 "Les soussignés habitants et contribuables de la section d'Alfortville ont l'honneur de soumettre à votre examen et à vos délibérations une demande de mise en commun de leur section, fondée sur les motifs ci-dessous énumérés et délibérés en réunion publique le 15 avril 1883 [...] Or, ces deux populations dont l'une, celle de Maisons, depuis longtemps agglomérée, formée en majeure partie

de cultivateurs habitant le pays de père en fils, unis presque tous par des liens et des traditions de famille dont l'autre, celle d'Alfortville, industrielle, ouvrière, faubourienne, sans passé, sont forcément très différentes d'idées [...] Le droit à la personnalité communale est un droit aussi sacré que celui de la liberté individuelle, dont il dérive et qu'il agrandit", in *Etat des communes, Maisons-Alfort*, 1904, ouv. cité.

- 30) Ce n'est pas le cas de Joinville notamment.
- 31) Cf. Emmanuel Bellanger, "La ville en partage: les "savoir -administrer" dans la conduite des affaires municipales et intercommunales en banlieue parisienne 1880-1950", dans *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, éd. Sc. Humaines, 210 p., pp. 79à 95.
- 32) Cf. terme employé p.14, par Annie Fourcaut, Emmanuel Bellanger, Mathieu Flonnneau (dir.), *Paris/Banlieues, conflits et solidarités*, Créaphis, 2007, 476 p..

# **COLLOQUE DE CLIO 94**

# L'IMAGE DU SUD-EST PARISIEN CHEZ LES ECRIVAINS ET LES ARTISTES

(CRÉTEIL, 22 NOVEMBRE 2008)

# INTRODUCTION LE PITTORESQUE LITTÉRAIRE DU SUD-EST PARISIEN SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

"Il fit dimanche une très belle journée. Nous allâmes nous promener sur les bords de la Marne. Nous la suivîmes depuis le pied de nos coteaux jusqu'à Champigny. Ce village couronne la hauteur en amphithéâtre. Au-dessous, le lit tortueux de la Marne forme en se divisant un groupe de plusieurs petites îles couvertes de saules. Ses eaux se précipitent en nappes par les intervalles étroits qui les séparent. Les paysans y ont établi des pêcheries. C'est un aspect vraiment romanesque. Saint-Maur d'un côté, dans le fond ; Chennevières et Champigny de l'autre sur les sommets ; la Marne, des vignes, des bois, des prairies entre deux. L'imagination aurait peine à rassembler plus de richesse et de variété que la nature n'en offre là!".

Cet extrait d'une lettre du 30 octobre 1759, écrite du château du Grandval à Sucy par Diderot à son amie Sophie Volland, représente parfaitement une des images littéraires récurrentes du sud-est parisien aux XVII° et XVIII° siècles. La promenade entre amis, plaisir de société et plaisir naturel, dans une campagne accueillante et prospère est un des lieux communs de l'évocation du paysage idéal. Les beautés de la nature — le fleuve, les coteaux, les îles, les bois — agrémentés par l'industrie humaine —les villages, "les pêcheries", les vignes, les prairies — comblent les yeux d'un spectacle tel que l'esprit ne peut en imaginer de plus beau. Cette campagne a une caractéristique importante, elle est aux portes de Paris. C'est l'origine de deux aspects bien particuliers et très différents, voire opposés, du pittoresque littéraire de notre région avant la Révolution.

Ce vert séjour est le lieu où les Parisiens aisés construisent leurs châteaux, lieux de délices pour eux et leurs amis pendant les mois d'été, où les autres viennent en diligence ou en coche d'eau manger les spécialités d'auberges attrayantes, faire des rencontres galantes, jouir de leur liberté et du spectacle des fêtes paysannes. Mais les abords de la ville, et encore plus de la capitale, ce sont aussi des lieux de défense, des lieux de combats.

Je commencerai par évoquer rapidement cet aspect que révèlent notamment les récits guerriers. En janvier 1649 la Fronde parlementaire a chassé de Paris la reine Anne d'Autriche et le jeune roi Louis XIV, âgé de onze ans. Ils sont installés au château de Saint-Germain. Les troupes royales assiègent Paris. Le sud-est parisien est le théâtre des combats les plus sanglants. Le cardinal de Retz (1613-1679), un des principaux acteurs de la Fronde, la met en scène dans ses *Mémoires* rédigés entre 1675 et1677. Voici son récit de la prise de Charenton, le 8 février 1649 :

"Le soir du même jour, Clanleu [frondeur, maréchal de camp] que nous avions mis dans Charenton avec trois mille hommes, eut avis que M. d'Orléans [Gaston, frère de Louis XIII] et Monsieur le Prince [Condé] marchaient à lui avec sept mille hommes de pied et quatre mille chevaux et du canon [...] L'on manda à Clanleu de tenir, et l'on lui promit d'être à lui à la pointe du jour ; mais l'on ne lui tint pas parole. Il faut un temps infini pour faire sortir des troupes par les portes de Paris. L'on ne fut en bataille sur la hauteur de Fescan [dans le faubourg de Reuilly, aujourd'hui dans le douzième arrondissement] qu'à sept heures du matin quoiqu'on eût commencé à défiler dès les onze heures du soir. Monsieur le Prince attaqua Charenton à la pointe du jour. Il l'emporta après y avoir perdu M. de Châtillon qui était le lieutenant général de son armée. Clanleu s'y fit tuer ; nous y perdîmes quatre-vingts officiers ; il n'y en eut que douze ou quinze de tués de l'armée de Monsieur le Prince.<sup>27</sup>

Dans un roman de 1713, Les Illustres Françaises de Robert Challe (1659-1721), le souvenir de cette bataille mémorable sert à illustrer la bravoure d'un personnage, le vieux Dupuis, dont l'héroïsme est ainsi résumé : "il reçut au siège de Charenton trois coups dans le corps dont il pensa mourir". Le mémorialiste, lui, dramatise un autre épisode où il met en scène le lieutenant général Noirmoutier (1612-1666) qui, le 19 février 1649, "sortit avec deux mille chevaux pour amener à Paris un convoi de cinq cents charrettes de farines, qui était à Brie-Comte-Robert". L'expérience des troupes ennemies provoque la déconfiture des sept escadrons commandés par La Rochefoucauld (1613-1680) que Noirmoutier avait détachés à leur rencontre. De nombreux chefs frondeurs meurent ou sont gravement blessés. La situation est critique et le convoi était infailliblement perdu si Noirmoutier ne fût arrivé avec le reste des troupes. Il fit filer les charrettes du côté de Villeneuve Saint-Georges ; il marcha avec ses troupes en bon ordre par le grand chemin du côté de Gros-Bois, [...] Il rejoignit son convoi dans la plaine de Créteil et il l'amena sans avoir perdu une charrette à Paris où il ne rentra qu'à onze heures du soir4.

Plus loin, les actions du 4 mars sont l'occasion pour Retz de brosser un tableau militaire dans le paysage de la rive gauche de la Seine, entre Seine et Bièvre : "L'infanterie fut postée à Villejuif et à Bicêtre, la cavalerie à Vitry et à Ivry. L'on fit un pont de bateaux sur la rivière, au Port-à-l'Anglais, défendu par des redoutes où il y avait du canon"<sup>5</sup>.

Mais si la proximité de Paris fait par moments de notre région un champ de bataille, elle en fait plus souvent le lieu pacifique complémentaire de la capitale. Avant d'être mis en apprentissage chez son père, le jeune Pierre Augustin Caron, le futur Beaumarchais (1732-1799), fils d'un horloger de la rue Saint-Denis à Paris, est mis dans une école de campagne à Alfort de 1742 à 1745. Pendant ce

temps-là, il prépare sa première communion et court à travers champs vers le couvent des Minimes à Vincennes. Il confiera à Mirabeau dans une lettre du 18 septembre 1790 :

"A l'âge de douze ans, prêt à faire ma première communion, je fus conduit chez ces Minimes. Un grand tableau du Jugement dernier qui était dans leur sacristie me frappa tellement l'esprit que j'y retournais très souvent. Un vieux moine fort spirituel entreprit sur cela de m'arracher au monde ; il me prêchait toutes les fois sur le texte du grand tableau, en accompagnant son sermon d'un goûter. J'avais pris fort en gré sa retraite et sa morale, et j'y courais tous les jours de congé<sup>6</sup>".

C'est à Vincennes aussi que le romancier Challe, toujours dans *Les Illustres Françaises*, situe un des plus beaux épisodes narratifs de son roman. Le héros d'une de ses nouvelles, qui habite le Marais, est accusé à tort d'avoir abandonné sa femme, alors qu'il ne peut pas se consoler de sa mort. Son meilleur ami, au retour d'un long voyage, lui rend visite et cherche à connaître la vérité. Il n'accepte de parler au narrateur que par amitié et dans certaines conditions:

"Nous ne sommes pas en lieu commode, reprit-il; mais sortons, et en nous promenant, je vous dirai ce qui en est. Je profitai de sa bonne disposition. Nous montâmes dans mon carrosse, et prîmes le chemin de Vincennes. [Le bruit des roues sur les pavés empêche la conversation]. Mais enfin étant arrivés dans le bois, nous étant écartés dans un endroit où nous étions sûrs de n'être ni écoutés ni interrompus, il commença à parler".

Après un long silence, dû à la malveillance et aux calomnies de la société mondaine, urbaine, parisienne en l'occurrence, qui isole le malheureux dans son deuil, le bois éloigné du bruit et de la foule est le lieu propice à la confidence, à la sincérité, à la confiance et à l'amitié, premiers pas vers la réintégration sociale.

La promenade de Paris à Vincennes est pour Jean-Jacques Rousseau l'occasion de l'intuition fondatrice d'où sortira sa vision de l'histoire, lors d'une visite à son ami Diderot emprisonné au château. C'est ce qu'il raconte dans *Les Confessions*:

"Cette année 1749, l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi, j'allais à pied quand j'étais seul et j'allais vite pour arriver plus tôt. Les arbres de la route, toujours élagués, à la mode du pays, ne donnaient presque aucune ombre, et, souvent rendu de chaleur et de fatigue, je m'étendais par terre n'en pouvant plus. Je m'avisai pour modérer mon pas de prendre quelque livre. Je pris un jour le *Mercure de France*, et tout en marchant en le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs*.

À l'instant de cette lecture, je vis un autre univers, et je devins un autre homme<sup>8</sup>".

Il compose alors "en crayon sous un chêne" le plus beau morceau de son *Discours sur les sciences et les arts* qui obtiendra le prix de l'académie de Dijon en 1750 et sera le point de départ de tout son système philosophique.

Enfin, comme on l'a vu pour commencer, notre région est dans la littérature française d'Ancien Régime un vrai paradis champêtre. C'est par exemple, pour Mme de Sévigné (1626-1696) qui a passé à Sucy sa "belle jeunesse" selon son expression, le lieu de la bonne santé, de l'abondance, de la fraîcheur. En avril 1671, elle écrit qu'elle a trouvé à Sucy pour sa petite-fille de quatre mois et demi, Marie-Blanche de Grignan, une "nourrice admirable" qui a du lait "comme une vache. C'est une bonne paysanne, sans façon, de belles dents, des cheveux noirs, un teint hâlé, âgée de vingt-quatre ans. Son lait a quatre mois. Son enfant est beau comme un ange". Un an plus tard, elle évoque "La nourrice avec ses habits des dimanches" : "c'est la plus aimable femme de village que j'aie jamais vue" 10.

L'image de cet idéal rustique se retrouve dans une pièce de Jacques Autreau (1657-1745), écrite pour les comédiens italiens en 1718, *Le Naufrage au Port-à-l'Anglais*<sup>11</sup>. Le Seigneur Lélio, négociant italien, et ses filles, venant de Rome à Paris en passant par Auxerre pour y prendre le coche d'eau font naufrage au Port-à-l'Anglais. Ils couchent dans la même auberge que toute une petite société venue de Paris par la route et retenue par l'orage : rencontres inattendues, idylles, danses paysannes enrichissent l'intrigue dans la bonne humeur et la bonne chère, "poulets, dindons, fricassées, matelotes, vin à la glace" 12.

Tous les plaisirs de la région n'ont pas ce caractère populaire. Les châteaux y abondent, où l'élite sociale parisienne vient séjourner à la belle saison. Au milieu de mille témoignages, un recueil manuscrit de la Bibliothèque nationale conserve le souvenir des plaisirs de la vie de château, à Valenton. Ce recueil est intitulé *Amusements de Valenton ou recueil de pièces choisies, commencé le 5 juin 1743 par B.D.T.T*<sup>13</sup>. On y trouve, entre autres, l'épitaphe d'une chienne, des contes, des chansons, des charades, une recette de ratafia et quelques vers satiriques récents des poètes Piron (1689-1773) et Grécourt (1683-1743).

À ces plaisirs de l'esprit, à ces délassements poétiques et spirituels, bien d'autres plaisirs s'ajoutent dans les châteaux de notre région. Diderot lui-même en est un témoin enthousiaste, on l'a vu. Il fait de nombreux séjours chez Mme d'Aine, la belle-mère de son ami le baron d'Holbach, au château du Grandval à Sucy, d'où l'on va chercher le courrier à Charenton. Ses lettres, en particulier à son amie Sophie Volland, font une véritable chronique des villégiatures de l'est parisien :

"Il a fait une après-dînée charmante. Nos jardins étaient couverts d'ouvriers et vivants. J'ai été voir planter des buis, tracer des plates-bandes, semer des boulingrins. J'aime à causer avec le paysan; j'en apprends toujours quelque chose. Ces toiles qui couvrent en un instant cent arpents de terres nouvellement cultivées sont filées par de petites araignées dont la terre fourmille. Elles ne travaillent que dans cette saison, et que certains jours. À gauche de la maison, nous avons un petit bois qui la défend du vent du nord. Il est coupé par un ruisseau qui coule naturellement à travers des branchages d'arbres rompus, des ronces, des joncs, de la mousse, des cailloux. Le coup d'œil en est tout à fait sauvage et pittoresque. C'est là qu'on allait chercher, il y a deux mois, le frais contre les chaleurs brûlantes de la saison. Il n'y a plus moyen d'en approcher; il faut tourner autour et prendre le soleil 14".

Sensible au charme naturel de ce paysage, Diderot dit sans transition : "Nous avons été à Amboile. Nous avons vu la folie d'un homme à qui il en coûte cent mille écus pour augmenter son château de douze pieds, et nous en avons ri ; ce château avec les eaux qui l'entourent et les coteaux qui le dominent, a l'air d'un flacon dans un seau de glace". Il s'agit du château d'Ormesson. On retrouve ici le goût de Diderot pour la nature harmonieuse dont il vient chercher les charmes à Sucy, et par lequel j'ai introduit ce propos.

Pour compléter le tableau rustique et élégant, il suffit de citer deux extraits de lettres de Voltaire au financier Joseph Pâris-Duverney (1684-1770), propriétaire à Nogent-sur-Marne du château de Plaisance, dont le parc est le lieu de célèbres expériences botaniques très à la mode. Le 15 octobre 1750, de Potsdam en Prusse, il lui écrit : "Je compte avoir une jolie maison de campagne sur les bords de la Sprée ; elle ne sera pas aussi magnifique que celle que vous avez auprès de la Marne, mais j'y ferai croître de vos fleurs et de vos légumes. Je compte venir vous demander des oignons et des graines". Le 26 juillet 1756, installé dans sa maison des Délices en Suisse, il évoque encore, avec une pointe de regret et sur le mode comparatif, le charme et les avantages du château de Nogent-sur-Marne lorsqu'il confie à son propriétaire : "Je ne suis plus bon à rien ; ma santé m'a rendu la retraite nécessaire. Il eût été plus doux pour moi de cultiver des fleurs auprès de Plaisance qu'auprès de Genève" 15.

On le voit, sur des sujets divers, sur des tons variés, dans des registres différents, les écrivains de l'Âge classique ne parlent de notre belle région, du moins en temps de paix, qu'avec enthousiasme, lorsqu'ils y séjournent, ou nostalgie, lorsqu'ils en sont éloignés.

# GENEVIÈVE ARTIGAS-MENANT

#### NOTES

- 1) Diderot, Œuvres, tome V, Correspondance, éd. Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1997, p. 178.
- Retz, Mémoires, éd. Simone Bertière, Paris, Classiques Garnier, La Pochothèque, 1998, p. 416-417.
- 3) Robert Challe, *Les Illustres Françaises*, éd. Frédéric Deloffre et Jacques Cormier, Paris, Le Livre de poche, Bibliothèque classique, 1996, p. 77.
- 4) Mémoires, éd. cit., p. 436-437.
- 5) Ibid., p. 462.
- 6) Voir Maurice Lever, Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, tome I. L'Irrésistible ascension 1732-1774, Paris, Fayard, 1999, p. 29-30. Le tableau évoqué est sans doute de Jean Cousin le Fils, peint vers 1585, entré au Louvre en 1794.
- 7) Les Illustres Françaises, éd. cit., p. 283-284.
- 8) Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Paris, Garnier Flammarion, 2002, t. II, p. 92-93.
- 9) Mme de Sévigné, Lettre à Mme de Grignan du 22 juillet 1676, Correspondance, éd. Roger Duchêne, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, 1974, p. 345.
- 10) Correspondance, éd. cit., t. I, 1972, p. 211-212 et p. 517.
- 11) Jacques Autreau, *Le Naufrage au Port-à-l'Anglais*, dans *Théâtre du XVIIIe siècle*, éd. Jacques Truchet, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, p. 341-394.
- 12) *Ibid.*, acte III, scène 2, p. 381.
- 13) Bibliothèque nationale de France, manuscrit f. fr. 12776, in 4°.
- 14) Lettre à Sophie Volland du 20 octobre 1759, Diderot, Œuvres, tome V, Correspondance, éd. Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1997, p. 176-177.
- 15) Voltaire, *Correspondance*, éd. Théodore Besterman, traduite et adaptée par Frédéric Deloffre, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. III, 1975, p. 259 et tome IV, 1978, p. 825.

# TOURISME ET VILLÉGIATURE À ARCUEIL ET EN VALLÉE INFÉRIEURE DE LA BIEVRE EN AMONT DE PARIS DU XVI<sup>®</sup> SIECLE AU DÉBUT DU XXI<sup>®</sup> SIECLE

Les notions de tourisme et de villégiature s'appliquent à des lieux, à des sites attractifs en soi de par leur décor naturel, riant, ou de par la présence d'édifices, d'éléments du patrimoine construits de la main de l'homme et de nature à motiver la curiosité des gens désireux de s'évader du quotidien voire de profiter durant un temps plus ou moins long de conditions de vie, d'étude, de travail ou de repos exceptionnellement satisfaisantes ou plus agréables dans un environnement meilleur, plus naturel, plus chaleureux peut-être.

L'Ile-de-France a toujours été bien placée à cet égard ; c'est un pays de basse altitude, à faibles déclivités. Elle est dans l'ensemble très vallonnée. Elle offre une succession de terrasses et de plateaux entaillés et découpés par des cours d'eau très sinueux, tels la Marne et la Bièvre dans le département du Val de Marne dont les abords sont souvent de véritables coins de campagne toujours plaisants à découvrir et à redécouvrir. Elle a compté et compte encore maints endroits de "villégiature" où le tourisme sous toutes ses formes a été pratiqué.

C'est bien le cas du vallon de la Bièvre, "rivière des castors", encaissé à Arcueil, village né à l'occasion de la construction à l'endroit le plus étroit de la vallée d'un premier aqueduc par les romains au IIe siècle de notre ère en vue d'amener sur Paris et sur les thermes en particulier des eaux de source captées du côté de Rungis et de Wissous entre Seine, Orge, Yvette et Bièvre.

Au demeurant, Saint-Denys, la très belle église du village d'Arcueil, de style gothique primitif- une véritable petite cathédrale !- dès son édification à flanc de coteau, côté rive gauche de la Bièvre, vers la fin du XII° siècle et le début du XIII° siècle, par l'abbaye de Saint-Denys, a constitué une étape importante pour les pèlerins sur l'un des chemins de Saint Jacques de Compostelle. Ainsi dès le Moyen Age, le village a connu le passage de nombreux pèlerins, ces touristes de la foi. L'un d'eux revenant sur Paris, a fait graver en 1601 sur l'un des contreforts dont le portail du sanctuaire est flanqué, un cercle représentant le tour d'une cloche de Saint Jacques en Galice. De plus, Arcueil possédait au haut de la rue de la banlieue ou de la montagne, perpendiculaire à la grande rue desservant l'église, à la Croix d'Arcueil (sur l'actuelle RN 20) une maladrerie importante où le 13 avril 1361 des pourparlers entre Français et Anglais avaient eu lieu dans ses murs à l'initiative de l'abbé de Cluny en vue de tenter de mettre fin à la guerre de cent ans, mais ils n'aboutirent pas.

En cette même léproserie, ouverte jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle qui a vu la disparition de la lèpre dans la région, les voyageurs dont l'état nécessitait des soins pouvaient au moins se faire panser leurs plaies.

Le 17 juillet 1613, le jeune roi Louis XIII, âgé de 12 ans, accompagné de la reine mère Marie de Médicis, a posé la première pierre du "grand regard de Rungis" en d'autres termes de l'aqueduc historique Médicis destiné à se substituer à partir de 1623 à l'aqueduc romain en ruines qui, pour les architectes Métezeau et Francine ne pouvait être restauré.

À cette occasion, le roi et la régente ont soupé et séjourné dans une dépendance du "Château vieux" dit aujourd'hui "maison des gardes" acheté aux moines commanditaires de l'abbaye de Saint Denys vers 1550 par Monsieur Huveau de Mesme, avant de devenir la propriété de Charles de Lorraine, Prince de Lorraine, Comte d'Harcourt. Cette demeure, avec un domaine qui devait être agrandi par la suite devait devenir l'une des grandes résidences d'été de la noblesse, à l'égal des domaines de Sceaux, Bellevue et Meudon.

Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, Hercueil, selon les poètes de la Pléiade comme Etienne Jodelle et Pierre de Ronsard, était un village campagnard au site charmant dont la limite sud était soulignée par les ruines imposantes et combien romantiques de l'aqueduc romain. Selon la tradition locale, les deux poètes y possédaient deux propriétés contiguës sur le versant ouest de la Bièvre.

La localité était l'un des buts de promenade favoris des parisiens et des étudiants de leur université. Ronsard et ses compagnons ont participé à de nombreuses excursions en direction d'Arcueil. Deux de ces voyages ont laissé trace dans la littérature française. L'un remonte à juillet 1549 date à laquelle Pierre Dorat, principal du collège Coqueret sur la montagne Sainte Geneviève emmène en excursion jusqu'au petit village quelques uns de ses élèves parmi lesquels Joaquim du Bellay et Ronsard : certains sont à pied, d'autres chevauchent des montures.

Le second "folastrissime voyage d'Hercueil"se situe en 1553 et réunit Ronsard et plusieurs de ses amis de la Pléiade. Il a pour but de célébrer l'énorme succès de la représentation théâtrale de la tragédie classique "Cléopâtre" de Jodelle au collège de Boncourt. Ils ont offert à l'auteur selon le mode antique un bouc enrubanné et couronné de feuillage. La légende voudrait que l'animal ait été sacrifié devant les "Arcs de César" soit devant l'aqueduc romain au cours d'une "pompe païenne" en l'honneur de Bacchus. En fait l'immolation ne paraît pas avoir eu lieu.

Ronsard écrivit en la circonstance des "dithyrambes à la pompe du bouc" qui, dit-on, lui valurent d'être accusé d'hérésie. C'est que si nos touristes de l'époque appréciaient la fraîcheur des fontaines d'Arcueil, ils ne dédaignaient pas non plus le vin du cru, la localité étant un village de vignerons.

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, l'Île-de-France s'est constellée de châteaux entourés de jardins fleuris, de parcs nombreux, de bassins disposés sur des terrasses suivant le goût du jour.

Arcueil et ses environs n'ont pas échappé à ce phénomène, le goût de la campagne chez les citadins étant un sentiment qui s'est développé, on l'a vu, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, dans l'aristocratie mais aussi dans des milieux plus modestes. Sous Louis XV, nombre de seigneurs y avaient certes leurs vide-bouteilles dans des coins frais, ombragés fort agréables.

En fait, au XVIII<sup>o</sup> siècle, le peintre animalier et graveur Jean-Baptiste Oudry a résidé à Arcueil, dans la maison dite à la colonne, proche de l'église

Saint-Denys et ouverte sur la vallée et croqué, à partir de 1742, de superbes dessins évocateurs des aspects agrestes des grandes propriétés existantes, en particulier celle du Prince de Guise qui englobait le "château vieux" et était adossé à l'aqueduc Médicis sur le versant est de la Bièvre. Elle s'étageait sur quatre terrasses superposées avec des statues, des bassins et des parterres ; elle comprenait une orangerie et une faisanderie. Cependant, en 1752 eut lieu la vente judiciaire de la propriété et des droits seigneuriaux avec l'obligation pour l'acquéreur de démolir le château et de supprimer son environnement paysager...

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, deux savants, le chimiste Claude Berthollet et le mathématicien astronome Pierre Laplace, sont venus habiter deux domaines boisés voisins situés sur le coteau ouest de la rivière, à l'emplacement même des propriétés de Jodelle et de Ronsard. Ils ont fondé la société des savants d'Arcueil, club informel qui a regroupé au moins une douzaine de savants français et étrangers, et qui fut le premier centre scientifique européen à caractère pluridisciplinaire. Elle fonctionna de 1805 à 1817, regroupant les physiciens Biot, Amédée Berthollet, Gay-Lussac, le botaniste Candolle, le chimiste Collet-Descotels, le dernier des grands encyclopédistes Humbold, et aussi Thenard, Monge, Arago, Chaptal, Dulong, Malus.

C'est dans la propriété de Berthollet, rue de la Montagne (actuellement rue Berthollet) que se tenaient les réunions dans une ambiance amicale à raison de deux par mois. Les chercheurs qui joignaient l'utile à l'agréable en participant à des goûters et à des jeux y disposaient, pour travailler d'un laboratoire très bien

équipé, d'une bibliothèque et d'un cabinet de travail ornés de décors égyptiens. Certains d'entre eux, tels Gay-Lussac ou le Docteur Dulong ont été hébergés un certain temps par leurs hôtes, accomplissant un séjour de villégiature non exempt de travail. Tous faisaient du tourisme utilitaire avec les moyens de locomotion de l'époque.

Aujourd'hui, comme le constatait le maire de ma commune à l'issue des journées européennes du patrimoine des 16 et 17 septembre 2006, le patrimoine de la commune est riche. En effet, l'urbanisation des localités fait que les coins de campagne subsistants se sont raréfiés de sorte que le tourisme au sens propre est en déclin.

Il n'en demeure pas moins que les marcheurs du week-end et les familles peuvent emprunter à travers le territoire communal des itinéraires de petite ou moyenne randonnée pédestre tels que les GR de pays balisés en jaune et rouge, de façon à découvrir les principales curiosités naturelles ou les constructions de la main de l'homme (les aqueducs, l'église Saint-Denys, la maison des gardes, le parc municipal Paul Vaillant-Couturier, avec une ancienne folie du XVIII<sup>e</sup> siècle en dernier lieu résidence secondaire du Docteur Gosselin, professeur de médecine, démembrement d'un domaine du Duc de Richelieu, avec également un nymphée du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'hôtel particulier et l'ancienne distillerie Emile Raspail, la chapelle Perret, ancienne mairie inaugurée par Emile Raspail en 1886). Ce faisant, ils font du tourisme de proximité.

De même, certains de nos compatriotes exerçant leur profession Outre-mer ont pu conserver, localement, un appartement sympathique, il s'agit alors de leur résidence secondaire.

Comme l'observait un enseignant que j'ai rencontré récemment, qui enseigne la philosophie dans un département d'Outre-mer, "ici, durant nos vacances nous apprécions pleinement et sereinement nos conditions de vie dans une ville agréable pour les résidents temporaires que nous sommes car il faut prendre le temps d'observer et de vivre là où l'on se sent bien."

# ROBERT TOUCHET PRÉSIDENT DE LA COMMISSION DU PATRIMOINE DU C.C.C. ERIK SATIE D'ARCUEIL

Ouvrage de l'auteur :

R.Touchet, Arcueil rues d'hier et d'aujourd'hui, éd. C.C.C. Erik Satie 2006, Maury imprimeur.

# MAISONS-ALFORT, À TRAVERS L'ÉCRITURE, LA PEINTURE ET LA PHOTOGRAPHIE.

La ville de Maisons-Alfort et ses Bords de Marne ont, de tout temps, été source d'inspiration pour les écrivains et les artistes. Des recherches ont permis d'en découvrir ou d'en retrouver plusieurs. Ils sont les témoins de l'évolution de nos Bords de Marne et de nos quartiers. Ils se sont attaché à les décrire avec des sensibilités différentes, à les choisir pour situer une ambiance, une scène. Sans plus attendre, découvrons les "images", les "lieux de mémoire" qu'ils nous proposent et parcourons le territoire en leur compagnie.

Deux parmi les trente-cinq écrivains ou artistes faisant l'objet de la publication citée en fin de texte, ont été enseignants à Maisons-Alfort :

Arthur Rimbaud (1854-1891) : dans un collège en 1875. Son œuvre, pourtant très courte, a profondément influencé la poésie moderne.

Louis Pergaud (1882-1915) : à partir du 21 novembre 1910 à l'école d'Alfort/ Paul-Bert où écrit-il : "J'opère avec 75 gosses qui ne savent pas assembler deux lettres." (!)

Rappelons que le Prix Goncourt lui a été attribué le 8 décembre pour son recueil : De Goupil à Margot - Histoires de bêtes. Il reste également célèbre pour La Guerre des boutons écrit en 1912 et porté à l'écran avec succès par Yves Robert en 1961. Son nom a été donné à une rue du quartier des Juilliottes en 1976, à l'occasion de l'inauguration de la Bibliothèque André Malraux.

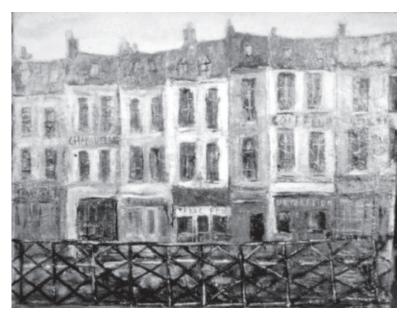
D'autres images de Maisons-Alfort... Le 7e Art!

Différents lieux de la ville inspirent les cinéastes et servent de décors naturels encore aujourd'hui. (Une liste figure dans l'édition citée plus avant).

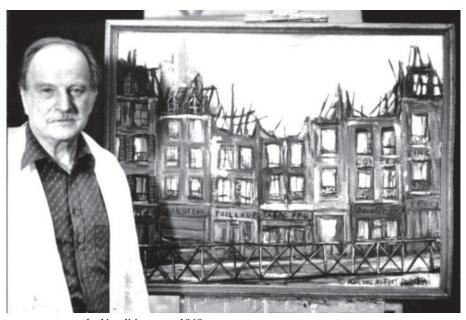
## ALFORT

Elie Pésatori, artiste-peintre Maisonnais, né en Italie en 1923, est venu à Paris avec ses parents à l'âge de 8 mois. Il demeure dans les immeubles du Groupe Guyon à Alfort jusqu'à son décès en l'an 2000. Son père est artisan tapissier, décorateur et ébéniste. Son magasin est situé dans La Fosse, à droite en sortant du Pont de Charenton. Dans les années 1940, l'étage supérieur du magasin est transformé en atelier pour son fils et ses amis, le peintre Toffoli, le sculpteur Giacometti et d'autres...

À Maisons-Alfort, le temps s'est arrêté grâce à certaines de ses toiles. Des sites disparus dans les années 1950 et 1960 sont ainsi sauvegardés. A Alfort une toile représente les immeubles de La Fosse avec les boutiques encore en activité en 1958 et sur une autre, ils sont en cours de démolition début 1960. Il a également peint le pont de Charenton, transformé en 1973 et l'église Sainte-Agnès construite en 1933, classée Monument Historique en 1984.



Pesatori : La Fosse à Alfort, boutiques en activité, en 1958



en cours de démolition, vers 1960

## LA MARNE ET LES BORDS DE MARNE

Situés entre Alfortville et Créteil, les quartiers d'Alfort et de Charentonneau — ce dernier scindé en 1956 pour créer le quartier des Planètes — se partagent la rivière, la Marne, ainsi que 4 km 200 de promenade paysagère aménagée au bord de l'eau. L'histoire des loisirs de Maisons-Alfort déroule ici dans les années 1900, en ce site exceptionnellement pittoresque, ses fastes pleins de charme. Aujourd'hui encore de nombreux promeneurs apprécient les rives de la Marne. Retrouvons ceux qui ont su décrire et animer ces lieux dont la nature est encore préservée.

Emile Gigault de la Bédollière (1812-1883) : avocat, journaliste et écrivain.

Parmi son abondante production, romans et livres historiques, on retiendra dans un premier temps pour ce qui nous concerne, quelques lignes de L'Histoire des Environs de Paris, parue en 1860. Il s'attarde sur les bords de Marne à Alfort.

"... une rue est bordée d'un côté par un champ cultivé. Sur les bords de la Marne, contiguë à ce champ est une villa sans pareille, non-seulement dans les environs d'Alfort, mais encore dans tout le département. Entre deux corps de logis, l'ingénieux propriétaire a jeté une cage de verre où croissent, arrosées par une cascade, les plantes les plus rares des régions intertropicales ; des perruches, des diamants, des oiseaux de paradis... gazouillent à l'ombre des bananiers, des cocotiers...Nous ne connaissons point d'habitation distribuée plus heureusement et d'une manière plus poétique."

La description ci-dessus concerne la propriété de l'historien-académicien Camille Rousset et du journaliste financier Ildefonse Rousset" (emplacement de l'actuelle rue Paul-Bert et des bâtiments du groupe scolaire du même nom).

Henri Rousseau dit le Douanier (1844-1910) : autodidacte, c'est l'un des plus célèbres représentants des peintres naïfs. En 1897 il peint Le Moulin d'Alfort. Cette toile qui fait partie d'une collection américaine est exposée à Paris lors d'une rétrospective au Grand Palais, en 1984. Ce moulin fonctionne de 1846 à 1929, sur la rive gauche de la Marne à l'emplacement de l'actuel Square de l'Artificier François.

Le poète Léon Deubel est né à Belfort en 1879 et s'est suicidé dans la Marne au lieu-dit les Sept Arbres. Son corps a été repêché par des mariniers le 12 juin 1913. Il écrit de nombreuses poésies et quelques romans. Jules Mouquet précise : "Son œuvre est faite de ferveur, d'amour et de haut lyrisme". De son vivant il n'est reconnu que par un cercle restreint de poètes et d'écrivains. Plusieurs poésies sont réunies et éditées après son décès. Elles sont préfacées par Louis Pergaud et Georges Duhamel. Deux titres sont souvent cités : Le chant des routes et Régner.

Vingt-deux ans après son décès, le maire de Maisons-Alfort, Léon Champion et le conseil Municipal autorisent la Société Eugène-Delacroix et Les Amis de Léon-Deubel, à déposer le buste du poète dans le Square du Moulin d'Alfort qui vient d'être aménagé. Maurice Noël, journaliste, s'exprime en ces termes dans Le Figaro du 22 juillet 1935 : "Sur les rives de la Marne à Alfort, on a inauguré le monument de Léon Deubel à quelques mètres du point où, le 12 juin 1913, on retira du fleuve le corps de ce poète de 34 ans. La rive a changé depuis. Le Square du Moulin d'Alfort (square de l'Artificier-François), en terrasse, domine le fleuve. Des enfants jouent. Tout est propret et charmant. Le monument est dressé sur le bord d'un large bassin. Une stèle ornée de vasques de géraniums porte le buste de bronze dû au sculpteur japonais Takata : une tête virile et forte où afflue l'amertume!"

Ce buste est conservé et présenté au Musée de Maisons-Alfort - Château de Réghat et, à l'entrée de la "crypte", la première strophe de son poème intitulé Prolongements est reproduite sur le mur :

"Rien ne s'efface. Tout survit. Hier à demain vient se coudre; Le chemin garde dans sa poudre Les pas de ceux qui l'ont suivi."



Toffoli: Le Château de Charentonneau, en 1938

Le peintre Louis Toffoli est né à Trieste en Italie au temps de l'Empire Austro-Hongrois en 1907 et mort à Paris en 1999. De 1934 jusqu'à son décès, il demeure avenue de Gravelle à Charenton où un musée, regroupant une centaine de ses œuvres, est inauguré en 1995. Il a été fermé depuis. Dans ses toiles, la lumière est transparente et traverse les formes. En 1938, Toffoli vient en voisin peindre Le Château de Charentonneau. Il offre la toile originale à l' AMAH, en 1987. Elle est exposée au Musée - Château de Réghat.

Le réalisateur Gille Grangier nous restitue le bâtiment par quelques images dans son film Archimède le clochard en 1959. Les dépendances ont été rasées, l'acteur Jean Gabin passe devant le château de Charentonneau et l'orangerie pour rejoindre une pièce qu'il a aménagée au premier étage de l'un des immeubles en construction qui deviendront la Résidence Château-Gaillard. Avec le Moulin de Charentonneau, brulé en 1883, il a fait l'objet de nombreuses descriptions et représentations picturales.

Louis Teicher, artiste peintre Maisonnais né en 1916. Il demeure de 1959 à 1969 dans la Résidence Château-Gaillard construite sur le site de l'ancien Château de Charentonneau. Plusieurs villes et musées, ainsi que des particuliers en France et à l'étranger, ont acquis un certain nombre de ses toiles. Quelques-unes représentent Charentonneau. De sa fenêtre il pouvait contempler, en contre-



Louis Teicher: Les toits rouges depuis Château-Gaillard, vers 1968

bas, les pavillons et jardins de ses voisins. L'une de ses toiles représente Les toits rouges depuis Château-Gaillard. Il s'empresse de poser son chevalet pour fixer sur la toile certains sites qui vont bientôt disparaître notamment des Jardins ouvriers à Maisons-Alfort, tableau acquis en 1964 par la Direction des Beaux-Arts de Paris pour le Musée de Sceaux.

Paul de Kock (1793-1871): écrivain, il trace une peinture moqueuse de la vie des grisettes et des milieux bourgeois dans ses vaudevilles et ses romans. Il écrit des opéras, des opérettes et des chansons, notamment vers 1850 Madame Arthur (Jeune femme élégante et facile du XIXe s.). C'est le grand succès de la chanteuse de music-hall Yvette Guilbert dans les années 1920. On ne soupçonne pas aujourd'hui la vogue dont bénéficiait cet auteur à son époque. Charles Vendryes écrit: "Qui plus que lui, fut plus populaire dans le vrai sens du mot? L'homme d'état, le commis-voyageur, le collégien, la grande dame et la grisette se disputaient ses livres; tout aussi connu et célèbre au-delà de nos frontières, l'étranger étudiait dans ses romans nos mœurs parisiennes... Il possédait un don particulier, celui du rire!".

Pendant plusieurs années il fréquente assidûment l'Auberge du Passeur, quai du Halage (12, avenue Joffre). Jusque dans les années 1950 l'enseigne de cette auberge est complétée par la mention à Paul de Kock avant de devenir le "Rendez-vous des Amis" puis une propriété privée.

Honoré de Balzac (1799-1850): auteur célèbre de la *Comédie humaine*, il réunit à partir de 1842 sous ce titre, une série de romans remarquables par la peinture fine et profonde des passions humaines. Dans son étude sur Les petites misères de la vie conjugale, le narrateur s'adresse au personnage principal, le mari! "... Vous avez exécuté la triomphante idée de promener votre famille. Vous êtes parti le matin de votre maison, où les ménages mitoyens se sont mis à la fenêtre en enviant le privilège que vous donne votre fortune d'aller aux champs et d'en revenir sans subir les voitures publiques. Or, vous avez traîné l'infortuné cheval normand à Vincennes à travers tout Paris, de Vincennes à Saint-Maur, de Saint-Maur à Charenton, de Charenton en face de je ne sais quelle île qui a semblé plus jolie à votre femme et à votre belle-mère, que tous les paysages au sein desquels vous les avez menées.

- Allons à Maisons !... s'est-on écrié.

Vous êtes allé à Maisons, près d'Alfort puis vous revenez par la rive gauche de la Seine, au milieu d'un nuage de poussière olympique très noirâtre!"

Hervé Bazin (1911-1996) : Il a connu une enfance tourmentée au sein de sa famille. Il s'oppose à sa mère autoritaire, la célèbre "Folcoche" de son roman *Vipère au poing*. Ses romans forment une satire violente des oppressions familiales et sociales. Dans son livre *Lève toi et marche*, écrit en 1951, Hervé Bazin,

avec talent et émotion, souligne l'entêtement de "Constance", une jeune paralytique de 19 ans qui veut se prouver qu'elle peut encore se promener seule le long de la Marne, non plus à vélo comme autrefois mais dans "la bancaline", sa voiture d'infirme à manivelle. Lors de son escapade, elle décrit son parcours sur les quais.

"Au bout du Pont de Charenton, je tourne. Je penche sur le côté comme je faisais naguère sur mon vélo et je vous réussis un virage bien sec qui me lance sur le quai d'Alfort. Bruiteur obstiné, le barrage à clair-voie de l'écluse enfonce dans le courant ses 56 potelets rouillés..." Voici la baignade de l'Ondine sur l'île d'Enfer où elle se souvient avoir été l'une des meilleures nageuses puis elle arrive à hauteur de l'île de Charentonneau.

"...Côté terre, sévit le garde-à-vous des pavillons."

Elle passe ensuite devant les clubs, les plages artificielles, le petit appontement de l'élan puis s'arrête en face de l'île des Corbeaux. Une autre sortie la ramène dans l'église Sainte-Agnès à Alfort. "Depuis ma première communion (qui fut d'ailleurs une concession à l'usage, une façon de marquer le coup en l'honneur de ma première décade, un prétexte à toilette et à gueuleton), je n'ai jamais fourré les pieds dans une église à titre de fidèle. Pourtant j'ai souvent fait halte à Sainte-Agnès. Pour m'isoler. Pour reprendre haleine. Pour réchauffer mes yeux à l'étonnante splendeur des verrières de cette Sainte-Chapelle moderne. Depuis notre ruine, j'ai le vice des pauvres dont la pauvreté reste exigeante et se rabat sur les monuments publics. J'aime me sentir riche d'une beauté qui m'est étrangère et dont la propriété ne m'alourdit pas."

A la lecture d'autres détails, on peut supposer que l'auteur connaît parfaitement les lieux dont certains ont disparu dans les années 1950.

#### LE TOUR DE MARNE.

Rencontré au début de notre randonnée, nous retrouvons Emile de la Bédollière en 1865, à bord d'une embarcation "l'Hélioscaphe" sur laquelle il écrit l'histoire du Tour de Marne.

L'écrivain Michel Riousset, enthousiaste, déclare "on ne dira jamais assez la chance que nous avons de posséder ce livre, ce trésor !". (conservé aux Archives départementales). Un passage concerne nos îles.

"... La végétation déborde aux alentours, les saules s'allongent sur l'eau, les plantes dont la berge est tapissée vont rejoindre les longues plantes aquatiques qui poussent vigoureusement dans le lit de la Marne. Une exclamation admirative s'échappe de mes lèvres. Ne vous y fiez pas, dit Gabriel notre guide, c'est l'île d'Enfer, sous la domination du diable! Des centaines de baigneurs se sont noyés dans le bras du Moulin de Charentonneau, sous les saules. Les vieux canotiers ont baptisé cet endroit : "Le rendez-vous des noyés ..."

Emile de la Bédollière s'est fait l'historien de nos Bords de Marne. L'intérêt du récit s'unit à la beauté des paysages car l'écrivain accompagne Ildefonse

Rousset, photographe amateur inspiré qui orne le texte de son ami de 30 photographies originales et remarquables.

Ildefonse Rousset, journaliste financier Maisonnais, né à Paris en 1817 est mort à Maisons-Alfort en 1878 où il est enterré. Un monument funéraire, en forme de dais, protège un buste à son image.

Joseph Delteil (1894-1978) : écrivain et poète. En 1923 paraît *Choléra*.

Le succès est immédiat. André Gide se dit "amusé". Les surréalistes écrivent : "... Est-ce un roman sans queue ni tête ? Sans doute, mais nous préférons ce délire-là à des récits construits, polis, exsangues." L'histoire est celle du narrateur et de ses amours tumultueuses avec "trois jeunes filles charmantes qui habitent trois maisons contigües, au bord de la Marne à Charentonneau : Choléra 15 ans dont les parents sont jardiniers, Corne 17 ans et Alice 18 ans". Dans son récit il vante les bords de Marne à sa façon : "La Marne, à Charentonneau, est une bien jolie rivière, calme comme moi. Elle coule tout en profondeur, de l'Est à l'Ouest selon les rites, avec de la belle pâte et le meilleur dessin. Peupliers et platanes la pénètrent de feuilles et de racines. Berges peuplées de maraîchers et de gargotes; sur une pelouse en pente, un troupeau de tonneaux de vin va s'abreuver à l'eau; hangars en série et villas bourgeoises; filles à pain et mauvais drôles couchés dans un beau gazon nourri de merde ; des Poulbots dans tous les coins ; casquettes, lilas, haridelles et ingénieurs ; enfin l'indispensable péniche ; voilà les bords de la Marne! (Nota: si le tableau est inexact ou incomplet, je prie qu'on ne s'en prenne qu'à moi!)".

Jean-Bernard Pouy, né en 1946, écrit des romans policiers. Il obtient, en 2008, le Grand Prix de l'humour noir pour l'ensemble de ses œuvres. Son roman titré 94 est une suite d'instantanés donnant du Val-de-Marne une image, une géographie vivante, un panorama poétique et historique.

Alfred Eibel, écrivain, critique littéraire et journaliste écrit :

"J-B, procède par bonds, par séquences, ses livres sont montés en plans courts, héritage de la Nouvelle Vague au cinéma". Un extrait de ce livre : "C'est important que le film, qui a le mieux délimité l'esthétique et l'éthique banlieusardes, soit en noir et blanc...

Je pense à Bande à part de Jean-Luc Godard; sans doute ce qui s'est filmé de plus abouti sur l'esprit de la banlieue Sud, en l'occurence, Saint-Maurice et Charentonneau. Plus de 35 ans après, ce récit nonchalant, ciselé au scalpel, n'a rien perdu de son acuité: la netteté des bords de Marne, les routes sur les quais, les courses folles dans les jardins, la tristesse, le drame toujours permanent et tangible, le rapport complexe avec Paris, tous ces allers-retours, frontières inexistantes et pourtant évidentes... Car c'est vrai, il y a également un discours mythique sur la banlieue, ces lieux où règne une poésie, alors que leur fonction est, justement, de ne pas en avoir..."

### **CHARENTONNEAU**

Eugène Labiche (1815-1888) : auteur dramatique, doué d'une inépuisable fécondité, a écrit près de 175 pièces. Une grande verve et une stimulante gaîté font de lui le plus amusant des vaudevillistes. L'auteur du *Chapeau de paille d'Italie* nous invite à un mariage.

L'un des personnages interroge et la réponse est donnée par une femme un peu jalouse...

- "- La mariée est-elle jolie ?
- Peuh! je lui trouve l'air godiche mais elle est d'une bonne famille...

C'est la fille d'un pépiniériste de Charentonneau, le père Nonancourt!"

On assiste ensuite tout au long du récit à une course folle qui entraîne toute la noce à la poursuite d'un chapeau qu'un cheval a mangé dans le bois de Vincennes dans des conditions... inexpliquées !!! Cette pièce jouée au "Théâtre du Palais-Royal" le 14 août 1851 est le premier triomphe de Labiche.

Hippolyte Charles Demigneux dit Charles Demigne est né à Paris en 1873 et mort à Maisons-Alfort en 1949. Il écrit des nouvelles, des chansons, des poèmes dont certains sont regroupés dans un manuscrit daté de 1889 à 1893. Dans un livre intitulé *Pas à Pas - Impressions sur le vif*, il retrace avec un réalisme poignant la vie de tous les jours des soldats pendant la Première Guerre mondiale 1914-1918. L'un des textes titré *L'Appel* a été dit par Georges Dorival de la Comédie Française, devant le Monument aux Morts de Maisons-Alfort, le 1er novembre 1924 à la mémoire de nos soldats morts pour la France. Au début du XX° s. Charles Demigne devient propriétaire de l'épicerie de ses parents située au 175, avenue du Gl-Leclerc. Il anime un "Café littéraire" dans le magasin transformé, à l'enseigne du Cabaret de la Musardine où il accueille ses amis artistes et gens de lettres.

### LES JUILLIOTTES

Son histoire est tourmentée tout comme son sol et son sous-sol. De plus, ses limites ont été modifiées en 1969 pour créer le quartier Hector-Berlioz. Les carrières sont remplacées par des champignonnières puis le site accueille de nombreux maraîchers. Dans les carrières et les buttes, plusieurs films sont réalisés avant 1930 avec incendie spectaculaire et cavalcades de chevaux fougueux dévalant les buttes à toute allure.

### MAISONS

René Fallet (1927-1983) : écrivain et scénariste. En 1947 son premier roman *Banlieue Sud-Est* est l'évènement de la rentrée littéraire. La Biscuiterie Gondolo exerce son activité à Maisons-Alfort de 1922 à 1973. En 1954, l'entreprise occupe 850 employés, dans les années 1960 on compte près de 1.000 personnes. René Fallet dans son roman présente l'une d'elles durant les années difficiles de la guerre :

"Marie Lubin, 46 ans, mère de famille et manutentionnaire chez Gondolo.

Elle vit ses plus dures années à cause du ravitaillement et des queues...Elle trie le mélange national, en extrait ses grains de café, pour en confectionner du vrai qu'elle adore..."

Gérard Laplau, peintre naïf, est né à Charenton en 1938. A Maisons-Alfort, les places devant l'église Saint-Remi et devant l'Hôtel de Ville, peintes dans les années 1980 sont grouillantes, chatoyantes, réelles, résultat d'une parfaite observation de la vie quotidienne. De plus, en détaillant les personnages mis en scène par Laplau, on peut reconnaître des visages familiers. Clin d'œil de l'artiste, notamment "avec le maire René Nectoux qui attend les mariés en haut des marches de la Mairie". En fait, une toile de Laplau ne se décrit pas, elle doit être vue!





Elie Pésatori, peintre Maisonnais, a déjà été évoqué pour ses tableaux sur Alfort et les Bords de Marne. Ses toiles, datées de 1949 à 1980, sont irremplaçables si l'on souhaite mieux connaître le cadre de vie de cette époque. Elles permettent de retrouver des commerces et des moyens de transport disparus tels que :

- L'épicerie, située près de l'église Saint-Remi, au 2, rue Victor-Hugo 1950 Huile conservée au Musée-Château de Réghat.
- L'ancien Autobus "181" à plate-forme.
  Ligne "Vert-de-Maisons Charenton-écoles" 1980.





#### LE VERT-DE-MAISONS

André Grétry (1741-1813) : compositeur français. Il a écrit des Mémoires, des œuvres instrumentales, vocales et sacrées ainsi que plusieurs opéras dans lesquels il excelle.

L'écrivain Alexis Martin nous apprend en 1894, que "ce musicien a été l'hôte des propriétaires du Château de Réghat au XVIIIe s.". C'est dans ce joli cadre qu'il a composé plusieurs de ses délicieux opéras-comiques. Aujourd'hui, cette belle demeure située au 34, rue Victor-Hugo appartient à la Société Fould-Springer / Groupe Lesaffre, toujours en activité. Un très beau parc la sépare de la première fabrique de levure industrielle implantée en France en 1872 par le baron Max de Springer.

Depuis 1979, le Château de Réghat est classé à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques. Récemment restauré par la Société Bio-Springer, le château a été mis gracieusement à la disposition de la Ville dans un geste de mécénat particulièrement apprécié. Il accueille les collections du Musée de Maisons-Alfort, gérées par l'Association Mille Ans d'Histoire, depuis le 17 septembre 2003.

Henri Vincenot (1912-1985), est très attaché à la Bourgogne. Il écrit de nombreux romans, ses personnages sont souvent truculents. Il demeure à Maisons-Alfort avec sa famille de 1940 à 1950 environ. Sa fille, Claudine Vincenot raconte : "Dans la série des rencontres insolites, il y eût aussi l'anecdote des gitans installés sur les terrains vagues, entre la gare de Maisons-Alfort et l'immeuble où mes parents avaient demeuré pendant un an. Cet après-midi là, Papa était parti peindre et il tardait à rentrer. Mais ce n'était pas un retard ordinaire, jugez plutôt! Imaginez, en sortant de la gare, le vieux village de Maisons-Alfort, puis s'égaillant dans les maraîchages, quelques maisonnettes en pierre meulière, avec jardinets de poireaux et de dahlias, et enfin, avant d'arriver aux Vert-de-Maisons, avant les champs qui ne sont plus aujourd'hui, un no man's land où campaient des romanichels. Les roulottes étaient de bois et les "camps volants", en véritables costumes gitans, chantaient et dansaient en cercle autour d'un guitariste." Suit le récit enthousiaste que fit Henri Vincenot de retour chez lui sur cette soirée et de sa rencontre avec Django Reinhardt, inconnu à cette époque.

### Autre souvenir:

"Mon père était très attiré par le théâtre et les comédiens. En 1940, avec la troupe du Patronage de Saint-Remi il joua Knock de Jules Romains et le voyage de Monsieur Perrichon d'Eugène Labiche. Il se laissa circonvenir une ultime fois et interprêta avec Les Cheminots Catholiques de Saint-Agoard, de Maisons-Alfort en 1946, le rôle de Murdstone dans une adaptation du roman de Dickens David Copperfield."

Blaise Cendrars (1887-1961): Poète, précurseur des surréalistes. Profondément affecté par la débâcle, il cesse d'écrire de 1940 à 1943. En 1945, il rencontre un jeune photographe inconnu, Robert Doisneau, chargé de faire un reportage à l'occasion de son retour à l'écriture.

Robert Doisneau (1912-1994) : c'est en 1949 qu'il publie son premier livre *La Banlieue de Paris*, dans lequel se révèlent sa sensibilité et son humour. Il présente 130 photographies remarquables accompagnées par des textes de Blaise Cendrars qui parcourt la banlieue en tout sens.

Dans les années 1920 et 1930, les communes les plus industrialisées se lancent dans la construction de "Cités HBM - Habitations Bon Marché" tant décriées par Blaise Cendrars, à l'exception apparemment de la Cité du Square Dufourmantelle au Vert-de-Maisons. Il nous fait part de ses impressions sur Maisons-Alfort: "et les rives de la Marne sont féériques...Heureuse banlieue de l'Est à nulle autre pareille, où la vie semble plus facile qu'ailleurs, la pauvreté moins dure à supporter, la misère moins sordide ou mieux dissimulée !".

À l'Hôtel de Ville et au Théâtre Claude Debussy, nous pouvons admirer les fresques d'édmond Debon réalisées vers 1891 et de Victor Marec en 1911. Ces œuvres s'inscrivent dans le courant dit "Naturaliste" mis à l'honneur sous la IIIe République.

Enfin Albert Capaul a peint Le Pont d'Ivry à Alfort en 1880 et Bernard Buffet l'église Saint-Remi en 1955.

Il faudrait encore évoquer les autres artistes qui, par leur talent ont embelli nos églises, nos écoles, nos parcs : les ferronniers d'art, les mosaïstes, peintres et sculpteurs. Les Maîtres verriers : Mauméjean à l'église Saint-Remi - Max Ingrand à l'église Sainte-Agnès - J. Le Chevallier à la Chapelle Saint-Léon et Louis Barillet à l'école Maternelle Condorcet.

Grâce aux écrits, aux images, aux témoignages de "ces passeurs d'histoire", nous découvrons ou retrouvons l'environnement des anciens Maisonnais. Plus que jamais, le patrimoine doit bénéficier d'une attention particulière !!!

### MARCELLE AUBERT (AMAH)

### NOTES

Ce texte est extrait d'une publication éditée par l'AMAH, avec certaines reproductions en couleur. Le lecteur pourra se procurer la brochure n° 17 au Musée de Maisons-Alfort, 34, rue Victor-Hugo. Téléphone : 01.45.18.39.50.

Les Sources et Bibliographies y sont répertoriées.

Liste alphabétique des écrivains et artistes cités dans cette brochure :

Honoré de Balzac ; Hervé Bazin ; émile de la Bédollière ; Roger Borniche ; Bernard Buffet ; Albert Capaul ; Blaise Cendrars ; Amédée Chenal ; Edmond Debon ; Joseph Delteil ; Charles Demigne ; Léon Deubel ; Robert Doisneau ; René Fallet ; André Grétry ; J.H.F. Hoffbauer ; Paul de Kock ; Eugène Labiche ; Gérard Laplau ; l'Abbé Lebeuf ; Mme de Léty ;

Victor Marec ; Xavier de Montepin ; Louis Pergaud ; élie Pésatori ; M. Piganiol de la Force ; Louis Popot ; Jean-Bernard Pouy ; Arthur Rimbaud ; Michel Riousset ; le Douanier Rousseau ; Ildefonse Rousset ; Louis Teicher ; Louis Toffoli ; M. Vaillat : Henri Vincenot.

• Pour les renseignements communiqués, pour les dons et prêts de documents et de photographies, nos remerciements à :

Mme Brousselle, Directrice des Archives départementales du Val-de-Marne,

Mme Lewartowski, responsable de l'action culturelle aux Archives départementales,

Mmes Loubrieu, Mennequin, Hocquard, Archives municipales,

Les Services techniques et Relations publiques pour ce qui concerne les films et téléfilms tournés dans la ville,

Mmes et MM. Chauvet, Duboz, Duluc, Fassier, Gauquelin, Jouët-Pastré, Lambert, Nectoux, Sfart, Teicher,

Michèle Aubert pour le travail de reproduction photographique,

et à MM. Laplau, Pesatori, Toffoli pour leur aimable accueil et leur autorisation de reproduction par l'AMAH, des photographies de leurs tableaux concernant Maisons-Alfort.

# LA ZONE, DE L'UNIVERS LITTÉRAIRE À LA RÉALITÉ HISTORIQUE

### INTRODUCTION

Lors de mes recherches pour l'exposition *Val-de-Marne terre d'écriture*, j'ai rencontré des auteurs qui, du Moyen Age à l'époque contemporaine, décrivent avec charme et talent le pittoresque du territoire de l'actuel Val-de-Marne. Des communes jouxtant Paris comme Arcueil, Gentilly ou encore Ivry offrent un paysage de rêve apprécié des hommes de lettres. Les poètes de la Pléiade et Rabelais s'échappent de la capitale pour jouir des joies de la nature, boire et manger à satiété à Arcueil et Gentilly. Le jeune Victor Hugo séjourne dans la maison de campagne de ses futurs beaux-parents à Gentilly et se délecte des promenades avec sa fiancée Adèle Foucher. Lorsqu'il publie en 1869 *Les chansons des rues et des bois*, il estime dans son poème "Le Poète bat au champ" que :

```
"Bercy pourrait griser sept Sages; (...)
Si l'Ida sombre a de nuages,
La guinguette a des canapés.
Rien n'est haut ni bas; les fontaines
Lavent la pourpre et le rayon;
L'aube d'Ivry, l'aube d'Athènes,
Sont faites du même rayon".
```

Néanmoins au cours de ce XIX° siècle que Victor Hugo traverse le territoire du sud-est parisien se transforme. La proximité de la capitale avec l'essor des transports ferroviaires et fluviaux contribue à son industrialisation. Emile Zola le perçoit très bien lorsqu'il décrit la villa du bonnetier Gobichon à Arcueil non loin de la Bièvre "charriant des puanteurs" dans un "paysage de désert et de désolation" en lien avec l'installation de tanneries et de mégisseries. La population augmente de façon considérable passant de 65 000 à 386 000 habitants entre 1846 et 1911.

Une identité se forge en lien étroit avec Paris. Les communes limitrophes de la capitale assistent à la création d'un nouvel univers : la fameuse zone abordée par des écrivains contemporains ou non de son existence, **Victor Hugo** en tête mais aussi les romanciers :

```
Honoré de Balzac (1799-1850);
Paul Féval (1816-1887);
Gustave Flaubert (1821-1880);
Emile Gaboriau (1832-1872);
```

```
Hector Malot (1830-1907)
Henri Maret (1837-1917);
Eugène Sue (1804-1857);
Emile Zola (1840-1902).

Pour le XX<sup>e</sup> siècle, on peut citer:
René Bazin (1911-1996);
Blaise Cendrars (1887-1961);
Le poète Jacques Réda (1929-).

Enfin pour le XXI<sup>e</sup> siècle, on trouve les romanciers:
Xavier Bazot (1955-);
Didier Daeninckx (1949-).
```

On peut alors s'interroger sur la réalité historique de la zone souvent mise en scène par la littérature. Visions littéraires et données factuelles se croisent-elles à juste titre ? Pour répondre à cette question, on envisagera trois parties.

Dans un premier temps, on s'attachera à définir l'espace concerné par cette zone.

Dans un second point, on verra quel tableau en dresser.

Dans une dernière étape, on abordera l'évolution de cet espace.

### PREMIERE PARTIE : UN UNIVERS INTERLOPE

### Une terminologie variée

# "Faubourgs":

Cette notion apparaît chez **Didier Daeninckx** dans *Meurtres pour mémoire*.

#### "Barrière":

On rencontre le terme chez **Honoré de Balzac** dans *Splendeurs et misères des courtisanes* avec la barrière d'Ivry.

**Victor Hugo** emploie aussi le terme de barrière dans *Les Misérables* lorsqu'il évoque le chemin de Bicêtre. Il aborde également les barrières qui ceinturent Paris en référence aux communes d'Ivry, de Gentilly, d'Arcueil, de Choisy et de Nogent.

**Eugène Sue** situe l'action de son roman *Les mystères de Paris* à plusieurs reprises a "la barrière de Bercy" ou encore à la "barrière de Charenton".

### "Portes":

**Hector Malot** dans son roman *En famille* situe les premières pages de son œuvre à la porte de Bercy.

# Fortifications ou "Fortifs":

**Victor Hugo** explique dans *Les Misérables* qu'en 1823 le mur d'enceinte n'existe pas encore.

**Gustave Flaubert** observe cette construction toute récente lorsque son héros de *L'Education Sentimentale* traverse en 1848 Ivry qui se transforme du fait de l'industrialisation.

**Blaise Cendrars** se souvient des "Fortifs" qu'il a connues avant qu'elles ne soient démolies.

**Didier Daeninckx** dans *Meurtres pour mémoire* parle de l'édification puis de la destruction des fortifications.

**Xavier Bazot** dans *Camps volants* évoque aussi "des fortifications désaffectées, et qu'on démantèle".

### "Zone":

Le romancier **Emile Gaboriau** fait une référence à ce qui allait devenir la zone dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans *Monsieur Lecoq*. L'action se situe en 1825 avec "une zone mélancolique qui commence à Charenton et va jusqu'à Bicêtre".

Le terme apparaît clairement chez **Blaise Cendrars** dans *La banlieue de Paris* parue en 1949. Dans cet ouvrage accompagné de magnifiques photographies de Robert Doisneau, l'auteur consacre plusieurs passages à la zone.

Dans un tout autre genre, la zone apparaît chez le poète **Jacques Réda** dans son recueil *Hors les murs* lorsqu'il parle de Villejuif.

La zone se lit aussi assez longuement chez **Didier Daeninckx** dans son roman policier *Meurtres pour mémoire*.

Enfin, le romancier Xavier Bazot décrit de façon très précise la zone dans son roman *Camps volants*. Il la qualifie de "bourbeuse l'hiver, poudreuse l'été".

Il reste à déterminer ce que ces cinq termes utilisés en littérature représentent historiquement.

# Une histoire et une chronologie spécifiques

Dès l'Ancien Régime Paris marque sa différence avec les communes avoisinantes. Faubourgs, murs des fermiers généraux, barrières et autres fortifications concourent à créer une zone entre la capitale et la banlieue qui se forme au XIX<sup>e</sup> siècle.

# Mur des fermiers généraux :

Sous l'Ancien Régime, il marque l'entrée dans Paris et le paiement d'une taxe. Louis-Sébastien Mercier décrit très bien ce passage dans son *Tableau de Paris*. Il rapporte que :

"Aux barrières, un commis en redingote qui gagne cent misérables pistoles par an, l'æil toujours ouvert, ne s'écartant jamais d'un pas, et qui verrait passer

une souris, se présente à la portière de chaque équipage, l'ouvre subitement et vous dit : "N'avez-vous rien contre les ordres du roi ?", il faut toujours répondre "Voyez!" et jamais autrement. Alors le commis monte, fait l'incommode visite, redescend et ferme la portière. On le maudit tout haut ou tout bas, il ne s'en embarrasse guère".

### L'octroi:

Au XIX° siècle et jusqu'en 1948, l'octroi remplace la ferme. On continue ainsi de payer une taxe pour faire entrer des marchandises dans Paris. Ceci dit, à partir de 1919, les recettes de l'octroi sont de moins en moins significatives et cela devient encore plus flagrant après la Seconde Guerre mondiale. On met donc un terme à cette taxe en 1948.

Dans *En famille* d'**Hector Malot**, on perçoit très bien la vie intense qui existe à l'octroi de la porte de Bercy. Le romancier commence son roman en expliquant que :

"Comme cela arrive souvent le samedi vers trois heures, les abords de la porte de Bercy étaient encombrés, et sur le quai, en quatre files, les voitures s'entassaient à la queue leu leu : haquets chargés de futs, tombereaux de charbon ou de matériaux, charrettes de foin ou de paille, qui tous, sous un clair et chaud soleil de juin, attendaient la visite de l'octroi, pressés d'entrer dans Paris à la veille du dimanche".

# Les fortifications de Thiers:

L'enceinte fiscale du mur des Fermiers généraux ne suffit pas à rassurer Louis-Philippe et son ministre Adolphe Thiers. Ces derniers proposent de réaliser un mur de défense et des forts en plus pour protéger Paris. L'écrivain Lamartine est farouchement opposé au projet. A la tribune de la Chambre, il se lance dans une diatribe célèbre. Il y voit une perte de liberté, un reniement de la Révolution. Il interroge ses Pairs ainsi:

" Quoi! Paris fortifié! Paris ville de guerre! Paris domine par vingt forts! Paris cerné par 2 400 canons, servis par six à douze canonniers d'une milice quelconque! Paris citadelle de la France! Paris dans un tel tat serait le dernier asile que la liberté voudrait habiter".

Mais Lamartine ne l'emporte pas et Thiers fait édifier les fortifications autour de la capitale sur près de 34 kilomètres et 128 mètres de large.

**Gustave Flaubert** en fin observateur rend compte des changements qu'entraînent les fortifications dans le paysage urbain entre la capitale et la banlieue. Il écrit :

"On tourna dans Ivry. On monta une rue ; tout à coup il aperçut le dôme du Panthéon. La plaine bouleversée, semblait de vagues ruines. L'enceinte des fortifications y faisait un renflement horizontal".

En 1860, les terrains situés entre l'enceinte et les limites de Paris sont même annexés à la capitale. Si au nord des villages comme La Villette et Montmartre

disparaissent, au sud des communes comme Montrouge et Gentilly voient leurs territoires empiétés. En 1867, un chemin de fer intra-muros, celui dit de "la petite ceinture", double le système militaire pour permettre l'approvisionnement des troupes. Lors de l'édification des fortifications, les autorités militaires décident de créer une zone *non aedificandi* de 250 mètres des fossés extérieurs aux communes limitrophes de Paris. Rapidement, dans la seconde moitié du XIX° siècle, cet espace où toute construction s'avère interdite sert à la fois de refuge pour les brigands, de lieu d'accueil pour les parisiens chassés de Paris par les travaux d'Hausmann ou encore pour les provinciaux venus trouver du travail dans la Capitale.

La "zone" constitue un véritable espace interlope dans la mesure où une population hétérogène y vit, dans la mesure aussi où la police n'intervient pas, dans la mesure enfin où elle gène mais qu'on ne sait pas trop comment la réduire. La première étape sera la destruction des fortifications après la défaite de 1870 et la Commune de 1871 avec finalement un premier coup de pioche donné en 1919.

L'histoire rejoint la réalité lorsque :

**Xavier Bazot** évoque les "fortifications désaffectées, et qu'on démantèle".

**Didier Daeninckx** en expliquant que "tout a été cassé à partir de 1920" fait intervenir un de ses personnages "sur les vestiges de fortifications". L'homme ironise en s'exclamant :

"C'est Thiers qui les a fait édifier, à partir de 1842... Trente kilomètres d'ouvrages de défense. Le plus rôle c'est qu'il a été chargé de les attaquer, au moment de la Commune de Paris en 1871".

Il s'agit à présent de dresser un tableau de la zone.

### SECONDE PARTIE: UN TABLEAU PITTORESQUE

# "Entre ville et campagne": des baraquements

Pour introduire cet univers spécifique on peut relire **Victor Hugo** qui écrit dans *Les Misérables "Paris, centre, la banlieue, circonférence*". Il explique que les enfants de Paris ne s'hasardent jamais au-delà des barrières car pour eux derrière il n'y a plus rien. Ce "rien" correspond à l'univers de la zone si bien retracé par **René Bazin** dans *La barrière*. Le personnage principal du roman quitte Paris pour se rendre en tramway à Bicêtre :

"Puis, les fortifications franchies, des champs apparurent, où l'herbe avait assez d'air pour vivre, des restes de champs troués en leur milieu et découpés sur les bords par des bâtisses récentes; et aussi, le long de la voie, formant village, des roulottes dételées, d'autres privées de roues et posées sur le sol, des files de masures, de cabanes, d'appentis, de baraques, comme si plusieurs centaines de nomades s'étaient groupés là, pour un temps. Le tramway continuait un peu au delà, et des maisons succédaient aux baraquements, des maisons à

peu près bourgeoises, mais qui n'habitaient que des ouvriers et des retraités de la vie difficile".

Avec la zone, on est vraiment entre ville et campagne, entre la capitale et son architecture haussmannienne ceinturée par les fortifications et les communes limitrophes avec des centres villes plus ou moins riches.

Les habitants de la zone vivent dans des baraques sans eau ni électricité. **Xavier Bazot** décrit très bien ces habitations mais aussi l'architecture et l'organisation fluctuante de la zone :

"Au hasard de l'alignement des cabanes improvisées à partir de matériaux hétérogènes, ou des roulottes immobilisées, qui obéit à la fantaisie des zoniers, s'y décide le tracé, mouvant, de ses artères".

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle environ 30 000 personnes vivent dans la zone entourant Paris. On estime qu'en 1913, il y a 6800 baraques (non habitées), 3134 constructions très légères habitées, 966 petits pavillons, 295 maisons de rapport, 932 hangars industriels, usines ou garages.

Pour nommer ceux qui y vivent, **Xavier Bazot** emploie le terme de "zoniers" et il n'invente rien car dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les habitants de la zone revendiquent cette appellation.

### Les zoniers : des habitants aux profils variés

Pour **Xavier Bazot**, s'y "coudoient chiffonniers ou ferrailleurs, qui récupèrent et traitent les scories qu'éjecte la métropole; horticulteurs qui pratiquent le maraîchage; populations laborieuses des provinces, que le miroitement d'une embauche déracine; Romanichels, industriels forains...".

**Didier Daeninckx** parle aussi des chiffonniers parmi les premiers à s'installer dans la zone car chassés de Paris mais ils sont vite rejoints par les ouvriers.

De fait, les études menées sur le recensement de 1911 montrent pour la zone une population majoritairement ouvrière. Quant aux provinciaux, s'ils sont nombreux, environ 35%, ne sont pas majoritaires. Les ouvriers de la zone sont à 57% originaires de la Seine.

# Un espace contradictoire : misère, loisirs et délits

Blaise Cendrars se montre très corrosif envers la zone. Il pense qu':

"ici, il n'y a pas d'illusion, pas d'ivresse exotique, pas de chiqué littéraire possibles sur les émanations harmonieuses de Dieu ou sur les grands tableaux de la nature ; ici, en un mot ; c'est la misère.

On touche du doigt un monde fadé, sonné, qui a son compte, qui est allé au tapis, un monde truqué, un monde matérialiste, injuste, dur, méchant, un monde où l'homme est un loup pour l'homme, un monde dégueulasse, j'allais écrire un monde sans humanité, mais c'est faux (...).

Il ne faut pas exagérer. La réalité suffit. Il ne faut pas en "rajouter".

Xavier Bazot de son côté estime la zone "hospitalière". Si l'on regarde les

photographies de la zone au Kremlin-Bicêtre dans les années 1950, on voit des familles vivant dans des conditions difficiles mais souriant ayant même l'air heureux. Les photographies de Robert Doisneau vont dans le même sens même si elles accompagnent le texte très dur de Blaise Cendrars. Certains zoniers arrivent à se construire des maisonnettes, à avoir un jardin.

Il faut dire que la zone peut aussi engendrer des loisirs. Dans la seconde moitié du XIX° siècle, de nombreux cabarets s'y installent. N'ayant pas à répercuter sur leurs tarifs la taxe de l'octroi, ils pratiquent des prix intéressants. De surcroît, situés entre la ville et la campagne, ils offrent un cadre plus agréable.

**Eugène Sue** utilise le "cabaret le Panier fleuri, situé non loin de la barrière de Bercy".

Henri Maret décrit Bercy comme le lieu privilégié pour boire et s'amuser.

**Didier Daeninckx** n'oublie pas non plus l'importance des cafés mais rappelle également que :

"Le dimanche, les talus des fortifs ressemblaient à la forêt de Senlis, les familles venaient prendre l'air. Il y avait même des étangs, on pêchait".

En 1908, la Préfecture de police estime que près de 10 000 personnes viennent passer leur dimanche sur les fortifications.

Cet aspect social ne saurait faire oublier la crainte qu'inspire la zone et les romanciers ne manquent pas d'utiliser cet univers comme rendez-vous des brigands et des voyous. Sans aucun doute les faubourgs ont toujours inspiré la peur. **Paul Féval**, le rappelle dans *Le chevalier ténèbre* publié en 1860-1861. Il explique que :

"Les conteurs et chroniqueurs parisiens choisissaient volontiers jadis cette zone mélancolique qui commence à Charenton et va jusqu'à Bicêtre pour y placer leurs loups-garous, leurs brigands et leurs fantômes".

Victor Hugo dans Les Misérables parle de "thébaïde le jour, coupe-gorge la nuit".

*Eugène Sue* invente un rendez-vous entre Rodolphe et "Le Chourineur" mais aussi "La Chouette" aux bords d'une guinguette de la Porte de Bercy à seule fin de commettre un larcin.

**Emile Gaboriau**, dans *Monsieur Lecoq* paru en 1869 évoque un triple meurtre :

- "Mais que lui reproche-t-on à votre prévenu?:
- Il a tué trois hommes! répondit le père Absinthe.
- Oh!... fit M. Tabaret sur trois tons différents, oh! oh!...

Ce meurtrier le raccommodait un peu avec les contemporains.

- Et où cela?... interrogea-t-il. Dans un cabaret, du côté d'Ivry".
- Blaise Cendrars décrit des "bandes rivales qui s'exterminaient entre elles, casquette grises, clans tziganes, Portugais et, tous ensemble, tapant sur les sis!".
  - Didier Daeninckx se montre nettement plus mesuré, tout au moins son per-

sonnage qui prend fait et cause pour les zoniers dans une discussion abordant les loisirs de la zone :

"Bien sûr, il y avait des bagarres, des règlements de compte, mais les ambiances de bal sont rarement détendues, non? Les gens venaient pour oublier la fatigue d'une semaine de travail. A l'époque on trimait soixante heures dans des conditions extrêmement pénibles. La légende et la littérature ont gommé cet aspect des choses... on a préféré parler de la jungle des bicoques".

Dans la réalité, Les enquêtes menées sur les crimes et la délinquance zonières semblent donner raison au personnage de Didier Daeninckx. Certes, il existe une petite délinquance dans la zone qui peut abriter des criminels mais majoritairement il n'y a pas plus de violence qu'ailleurs en ville.

### TROISIEME PARTIE : UNE FIN RÉCENTE

#### Les HBM

Dès 1894, les autorités militaires essayent de détruire des baraquements de plus de 2 mètres 50 de haut mais en vain. Le syndicat des zoniers mis en place dans les années 1890 défend avec vigueur la zone et ses habitants.

En 1913, on essaye de mettre en place un jury d'expropriation. La Première Guerre mondiale arrête le mouvement. Il faut attendre la destruction des fortifications à partir de 1919 pour assister à une réelle remise en cause de la zone.

Cette dernière disparaît donc progressivement à partir des années 1920 au profit des groupes de HBM à Gentilly, au Kremlin-Bicêtre et à Ivry. Blaise Cendrars en témoigne. Pour lui, il s'agit d'une "ceinture d'hypocrisie sociale".

On se doit de noter qu'au moment de la préparation de l'Exposition Coloniale Internationale de Vincennes de 1931, le maréchal Lyautey, en pleine période d'expropriation des zoniers, estime qu': "il est très intéressant d'aller planter nos pousses coloniales au milieu de ce monde populaire dont les neuf dixièmes ne sont séparés de nous que par des malentendus (...). Je suis convaincu que l'Exposition coloniale peut être un grand facteur de paix sociale dans cette région de Paris".

Dans les années 1940, les travaux des HBM se poursuivent. Pourtant des milliers de zoniers continuent de vivre dans des baraquements et cela jusqu'à une période très récente. Comme le dit **Didier Daeninckx** :

"les derniers bastions ont sauté au moment de la construction du périphérique".

Les travaux de la nouvelle ceinture commencent en 1956 et perdurent jusque dans les années 70 ; les derniers zoniers partant à ce moment là au niveau de la Porte de Champeret.

# Un terme qui devient générique

#### En littérature

Historiquement, la zone correspond à un espace géographiquement défini, en l'occurrence les 250 mètres entre les fortifications et les villes limitrophes de Paris normalement non constructibles. Ceci-dit, les auteurs ne se privent pas d'utiliser ce terme pour définir des espaces correspondants au tableau que l'on vient de dresser : des baraquements, des essais de jardins, de la misère. Ainsi, le poète Jacques Réda explique dans son poème "Villejuif" que :

"De la Zone, au cou mince, au regard dévorant, S'y faufilent vers leurs exercices mystiques De ferraille ou de haricots dont tout un rang Fleurit sous un léger nuage de moustiques".

### Dans le langage courant

Aujourd'hui, on n'hésite pas à utiliser la notion de zone pour identifier tout faubourg, tout quartier misérable.

### CONCLUSION

Réalité historique, la zone marque la littérature parce qu'elle offre un univers interlope propre à l'imagination des auteurs du XIX<sup>e</sup> à nos jours. Elle permet d'aborder de manière originale les rapports de la capitale et de ses communes limitrophes. Elle participe en même temps à la construction d'une identité de la banlieue du sud-est parisien. Enfin, elle continue de fasciner les auteurs, les créateurs et d'interroger les historiens.

ELISE LEWARTOWSKI
RESPONSABLE DE L'ACTION CULTURELLE ET ÉDUCATIVE
ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU VAL-DE-MARNE



Ludovic Halévy dans son bureau au château de la Haute-Maison

# LUDOVIC HALÉVY À SUCY-EN-BRIE

Le nom de Ludovic Halévy sonne familièrement à nos oreilles, surtout associé à celui de Meilhac, comme s'il s'agissait d'un doublet : "Meilhac et Halévy". Mais ceux qui reconnaissent en lui le librettiste de *Carmen* et des opéras-bouffes d'Offenbach sont peu nombreux. Brillant académicien issu d'une famille de musiciens célèbres, Ludovic Halévy, parvenu au sommet d'une carrière remplie de succès, se voit accablé par les obligations et les mondanités. Alors qu'il approche de la soixantaine, fatigué par la vie de Paris, il pense à trouver une retraite paisible et champêtre, assez proche de la capitale toutefois pour permettre des allers et retours fréquents à Paris.

Le 17 mai 1893, Valentine Halévy, sœur de Ludovic, écrivait à une amie de sa mère :

"Ses fils lui demandent tant cette année d'avoir quelque chose à lui, où l'on puisse avoir des livres à soi, des bêtes à soi, des intérêts de toute sorte à soi, qu'il est décidé depuis plusieurs mois à ne pas leur refuser plus longtemps un plaisir d'ailleurs si sain, si raisonnable et si rarement demandé par des jeunes gens. La difficulté était de trouver un endroit respecté encore par les Parisiens tout en étant pas trop éloigné d'eux."

Ce désir d'être chez soi, d'avoir des choses et des animaux "à soi" pouvait s'expliquer par le fait que depuis toujours Ludovic Halévy avait vécu avec ses grands-parents et ses parents, d'abord à l'Institut où son grand-père avait un appartement de fonction, puis rue de Douai où ses parents occupaient un appartement à l'étage inférieur. Cette vie au sein de la tribu pouvait légitimement avoir conduit les fils de Ludovic au désir d'une vie familiale plus intime.

C'est à Sucy-en-Brie, en un lieu où le plateau briard surplombe un méandre de la Marne, que Ludovic a trouvé l'endroit rêvé : le château de la Haute-Maison.

Le 20 juillet 1893, il achète pour 86 571 francs neuf hectares de parc et une belle demeure bourgeoise aux airs de campagne. Classique sans rigueur, ornée d'un fronton Directoire décoré de *putti*, la Haute-Maison regroupe ses communs autour d'une cour ratissée.

Pour Ludovic, c'est la réalisation d'un rêve longtemps caressé. On ne sait exactement comment il a connu Sucy, mais de nombreux détails de son roman, *l'Abbé Constantin*, paru en 1852, donnent à penser qu'il connaissait déjà Sucy à cette époque. Sans doute y était-il venu en compagnie du duc de Morny dont il était le secrétaire, en visite chez Lily Moulton, une châtelaine de Sucy, qui avait ses entrées à la cour où elle produisait ses talents de cantatrice. Dès cette époque,

elle partageait aussi avec Ludovic Halévy l'amitié d'Alphonse de Rothschild. Du moins peut-on faire cette hypothèse.

D'emblée Sucy est investi par la famille Halévy qui vient s'y établir quelques semaines après l'achat. Ludovic écrit à sa cousine, madame Straus :

"Nous sommes de plus en plus contents de notre emplette, c'est vraiment très joli (...) et très agréable à habiter. Tout à fait grande campagne avec Paris à une heure et le télégraphe à cent pas. (...) Nous espérons bien qu'Emile va venir un de ces jours. Je lui ai écrit de venir avec son fusil. Nous avons beaucoup, beaucoup de lapins, et comme nous sommes complètement clos, notre chasse est toujours ouverte."



Le château de la Haute-Maison, demeure de Ludovic Halévy

D'autres animaux que les lapins de garenne vinrent rapidement investir la maison. Ludovic se plaisait à nourrir la nuée de pigeons blancs qui se familiarisa bientôt avec les habitants jusqu'à venir manger dans la main. Elie, le fils aîné de Ludovic, eut deux paons dont il fallut couper les ailes pour les retenir au bercail et les empêcher d'aller ravager les jardins voisins. Daniel, le fils cadet eut ses caniches et plus tard un gros Terre-Neuve, et il y eut bien sûr les volailles du poulailler, et les chats qui vinrent s'installer dans la maison. Chacun avait vraiment ses "bêtes à soi".

Rapidement, Ludovic Halévy soigna son domaine, dans le but d'en faire une véritable maison de campagne dont il souhaitait tirer des profits champêtres.

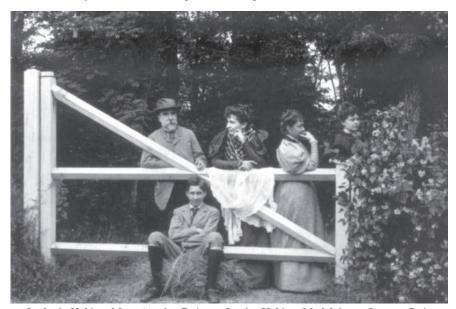
"Nous sommes ici dans le paradis. Il nous semble que nos arbres sont plus grands et plus verts que l'année dernière, nos asperges plus grosses et nos haricots verts plus tendres, nos fleurs plus... non, il n'y a pas encore de fleurs... mais elles seront plus belles."

Si Ludovic avait souhaité une retraite, ce n'était pourtant pas pour y vivre en ermite. Ce qu'il recherchait surtout c'était la possibilité de se retrouver luimême, en famille ou avec des amis, sans être soumis à la nécessité de se disperser dans de vaines obligations.

"Je suis arrivé exténué et quarante-huit heures de silence et de repos m'ont déjà fait le plus grand bien. Plus de coups de sonnette! Plus de candidats à l'Académie! Plus de commissions pour les prix de vertu! Plus de répétitions aux Variétés! Plus de commission des auteurs! Plus rien! Plus rien! Ah! si le temps était autre je te dirais: venez donc passer huit jours à Sucy, ou même plus. Tu gagnerais de l'argent au besigue et tu jouerais avec un énorme chien de Terre-Neuve qui ferait ta joie. Et puis cela me ferait grand plaisir."

Cet extrait d'une lettre adressée à sa cousine Geneviève Straus qui fut dans son premier mariage la femme du compositeur de *Carmen*, Georges Bizet, montre assez combien Ludovic Halévy aimait à inviter dans sa campagne. En effet, de nombreuses photos prises par sa femme Louise montrent tous les membres de la famille dans le parc de la Haute-Maison.

Après les Straus et Jacques Bizet, le fils que Geneviève Straus avait eu de son premier mariage, vinrent les cousins Niaudet et Bréguet, appartenant comme Louise Halévy à la famille des grands horlogers et constructeurs d'avions, ainsi



Ludovic Halévy, Mme Antoine Bréguet, Louise Halévy, Madeleine et Jacques Bréguet dans le parc de Sucy.



A la Haute-Maison, Émile et Geneviève Straus, Boulanger-Cavé et Ludovic Halévy.

que le chimiste Marcelin Berthelot. Les fiançailles des fils de Ludovic attirèrent à la Haute-Maison une nouvelle parentèle dans laquelle se côtoient les Vaudoyer, une famille d'architectes éminents à qui l'on doit la construction de quartiers entiers à Trouville, et les Noufflard, une famille d'origine normande vivant en Italie. Elie Halévy fit connaissance avec Florence Noufflard à la Haute-Maison, il l'épousa trois mois plus tard. Avec Florence Noufflard, le sculpteur Saint-Marceaux qui était son tuteur vint aussi à Sucy, et autour de Ludovic toute une jeunesse talentueuse fit de la Haute-Maison une ruche bourdonnante qui n'avait rien d'une retraite. Les amis des deux fils venaient se joindre à cette joyeuse compagnie, et Ludovic se montrait très heureux d'être entouré par toute cette jeunesse qui regroupait le compositeur et chef d'orchestre Rabaud, le philosophe Léon Brunschvicg, des amis du lycée Condorcet, Fernand Gregh et Robert Dreyfus. Bien qu'il n'y ait aucun lien de parenté entre Robert Dreyfus et l'Affaire du même nom, l'Affaire Dreyfus fut à la Haute-Maison un grand moment de passion: chaque matin quinze journaux arrivaient et chacun se mettait à dévorer la presse avant de passer au débat animé qui donnait libre cours aux idées de chacun.



Lecture des quotidiens pendant l'affaire Dreyfus : Jacques Bréguet, Robert Dreyfus, Élie et Daniel Halévy, Marianne, femme de Daniel.

Après le mariage de Daniel, second fils de Ludovic, deux petits enfants naquirent à Sucy et y passèrent les étés de leur petite enfance. Ce fut alors le temps des nounous, des landaus, des promenades dans le parc, sans pour autant que soient éloignés les amis de toujours comme les trois filles de John-Lemoinne, journaliste influent au *Journal des débats*, ou les enfants du publiciste Prévôt-Paradol dont Ludovic était le tuteur, Albert Boulanger, Cavé et son amie de cœur Hortense Howland, le peintre Degas, le baron Alphonse de Rothschild et sa femme, ce dernier s'étant immortalisé à Sucy en passant en revue un groupe de sapeurs pompiers le jour de la fête des fenières.

Ludovic Halévy redoutait les obligations de sa condition d'homme de lettres, mais pour autant il ne fuyait pas ses amis académiciens et auteurs et ne les avait pas bannis de Sucy. Le poète François Coppée, le critique Ferdinand Brunetière, madame Darmsteter, veuve d'un élève de Littré, Julien Benda sont venus se faire photographier sous les branches du sophora ou dans les allées du jardin fleuriste.

Sucy fut pour Ludovic Halévy et sa famille une retraite qui combla leurs désirs. De 1893 à 1908, date de sa mort, Ludovic Halévy profita au maximum de la Haute-Maison. Ce n'est pourtant pas là qu'il finit ses jours, mais à Paris. Néanmoins, la maison de Sucy considérée par tous comme un port d'attache

ancra à Sucy la famille Halévy. Louise Halévy y séjourna beaucoup. Elle continua à inviter les amis de toujours et ceux de ses enfants. Le fils aîné, Elie, professeur à l'Institut des Hautes Etudes politiques se fit construire une grande maison dans le parc et y vécut avec sa femme, Florence. Comme à la Haute-Maison, les amis invités continuèrent à venir à Sucy, à la Maison-Blanche, cette fois, perpétuant à Sucy la tradition d'accueil et de disponibilité de la famille de Ludovic Halévy.

FRANÇOISE BALARD (SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE SUCY-EN-BRIE)

# MARGUERITE BAUDOUIN, LE PARCOURS ET LE TÉMOIGNAGE SOCIAL D'UNE FEMME DE LETTRES

Marguerite Baudouin, écrivaine et journaliste, nous permet d'appréhender l'image du sud-est parisien au début du XX<sup>e</sup> siècle, et ce, à plusieurs titres.

Son œuvre romanesque est d'abord un témoignage social essentiel, celui d'une jeune fille de la bourgeoisie de la Varenne-Saint-Hilaire. La trame de ses romans et de ses nouvelles évoque très souvent sa famille, son éducation et sa jeunesse près des bords de Marne.

Marguerite Baudouin incarne aussi une réflexion et un parcours religieux remarquables. En effet, d'origine catholique, Marguerite Baudouin se convertit au protestantisme. Elle participera activement à un groupe d'évangélisation et de charité, "L'Eveil", fondé par Paul Passy<sup>1</sup>.

C'est enfin, une féministe engagée. Femme de convictions, elle revendique l'amélioration de la situation économique et sociale des femmes dans les villes, notamment dans les quartiers les plus populaires et défavorisés. A travers ses différents articles, en particulier ceux qu'elle rédige entre 1904 et 1909, elle présente une véritable réflexion sur la façon de donner, par l'éducation, un rôle social aux femmes dans les quartiers populeux.

Son œuvre journalistique et littéraire dessine ainsi le destin d'une femme, destin qui s'inscrit dans le sud-est parisien et témoigne des liens personnels qu'elle avait tissés avec cette banlieue.

# MARGUERITE BAUDOUIN D'AULNE, UNE JEUNE FILLE DE BONNE FAMILLE

# Une éducation bourgeoise

Marguerite Louise Marie Baudouin est née à Bourges, le 18 avril 1872. C'est la fille d'Anne Antoine Alfred Baudouin², officier d'infanterie de Marine, la petite-fille de Paul Antoine Baudouin, avocat conseil et l'arrière-petite-fille du premier président à la cour d'assises de Bourges. Elle est par sa mère, la petite-fille d'un percepteur de Sancerre, l'arrière-petite-fille d'un baron, intendant général des armées d'Italie³ et la nièce du journaliste et député Henry Maret.

Malgré cette filiation prestigieuse, les parents de Marguerite sont peu fortunés. En effet, après son retour en France, son père, en retraite anticipée, ne tou-

chera plus que sa pension d'officier de marine. Sa mère ne possédait pas ellemême de fortune personnelle et se maria sans dot<sup>4</sup>.

En tant qu'héritière d'une vieille famille de robe et de noblesse berrichonne, Marguerite Baudouin reçoit une éducation typique des jeunes filles de milieu aisé. Il s'agit une éducation basée essentiellement sur les arts, la musique et le dessin. Dès son adolescence, elle se met d'ailleurs à écrire. Il s'agit de poésies, certaines d'inspiration folkloriques, d'autres plus sentimentales<sup>5</sup>. Elle n'est cependant pas pionnière dans la création littéraire puisque sa tante, Agathe Marie Baudouin était poétesse. Elle écrivit en particulier un recueil de poésies sur la ville de Bourges intitulé "A l'ombre de la cathédrale de Bourges."

En ce qui concerne ses études, Marguerite Baudouin ne semble pas avoir préparé de diplôme et les rappels autobiographiques de son œuvre littéraire soulignent qu'elle n'avait pas été préparée à subvenir à ses besoins, comme c'était le cas pour les jeunes filles de la bourgeoisie destinées à se marier. Cependant la mort prématurée de son père l'obligera à travailler et elle se lancera alors dans la carrière journalistique et littéraire. Mais elle ne pourra jamais vivre de ses seuls revenus<sup>7</sup>, qu'il s'agisse des droits d'auteur<sup>8</sup> qu'elle percevra pour ses ouvrages de jeunesse ou de ses articles dans la presse chrétienne. En outre, l'imprimerie "Je sers" qui a publié la majeure partie des ses nouvelles fera faillite en 1935<sup>9</sup> et ne lui versera pas les droits d'auteur des années précédentes. Après son divorce, ses revenus seront très faibles et elle vivra pour l'essentiel de l'aide pécuniaire de ses deux fils, d'une petite rente et de l'aide sociale.

Ayant ainsi, elle-même souffert de l'absence d'une véritable formation qui lui aurait permis d'acquérir une véritable indépendance économique, Marguerite Baudouin rejette le modèle bourgeois de l'éducation féminine. A travers plusieurs personnages de son œuvre, elle rappelle le devoir qu'ont les parents de donner à leurs filles les moyens de construire leur vie. Son personnage de Dora, dans son roman *Par la souffrance*, paru en 1907, incarne ainsi la jeune fille victime de la faiblesse paternelle, laissée sans véritable éducation<sup>10</sup>:

"Melle Dora est heureuse à présent, que deviendra-t-elle quand vous ne serez plus là ? L'ombre descendit sur le front de l'ancien officier, ombre douloureuse, qui se transforme bien vite en fierté offensée. L'orgueil triomphait dans son âme lorsqu'il répondait d'une voix sèche et coupante :

- Ma fille est assez bien douée pour trouver facilement, sans doute trop tôt à mon gré, un mari qui saura l'apprécier et qui lui donnera plus de bonheur que je n'ai su le faire. Son avenir ne saurait m'inquiéter, à aucun point de vue...

Oh! La responsabilité des parents au jour du jugement, comme elle m'apparaît redoutable, à cette heure! Mais n'est-ce pas à nous, pasteurs des âmes,

qu'incombe le devoir de suppléer, dans la mesure de nos moyens, à l'insuffisance et à la mauvaise direction de l'éducation familiale ? Oui, il y a quelque chose à faire, une tâche imposée par Dieu lui-même."

Dans un autre de ses ouvrages, inédit, *L'âtre sans flamme*<sup>11</sup>, elle met en garde les jeunes filles contre l'excès de sentimentalisme dans lequel leur éducation les maintient. Dans ce roman dédié à sa belle-fille Thérèse, la femme de son fils aîné, elle présente ainsi son héroïne :

"Son éducation comportait maints côtés faibles, dont le principal était celuici : l'amour de ses parents, exclusif, immodéré avait développé en elle, une sensibilité exagérée..."

Pourtant, lorsqu'elle deviendra mère, elle reproduira le modèle d'éducation bourgeoise qu'elle a reçue. Marguerite Baudouin cessera ainsi toute activité pour se consacrer à l'éducation de ses fils. Elle instruit ainsi l'aîné à la maison jusqu'à l'âge de 10 ans pour qu'il entre en classe de 6° au lycée. Il deviendra professeur de philosophie. Son fils cadet devenu cinéaste entrera aux Archives nationales comme responsable du laboratoire photographique<sup>12</sup>. Elle se consacre désormais à la littérature de jeunesse, après avoir été parrainée par Albert Cim<sup>13</sup> pour entrer dans la "Société des gens de lettres".

# Une jeunesse sur les bords de Marne

Marguerite Baudouin passe sa jeunesse à La Varenne Saint-Hilaire<sup>14</sup>. En effet, ses parents depuis leur installation à Paris, résidaient dans le 16<sup>eme</sup> arrondissement et passaient les samedis et les dimanches dans la maison de campagne, avenue Albert I<sup>er</sup>.

Devenue adulte, Marguerite Baudouin continuera de se partager entre son appartement parisien et la propriété de son enfance. Elle y résidera pendant la période troublée de la Première Guerre mondiale. Et s'installera de façon permanente après son divorce dans la propriété familiale où elle décèdera le 3 janvier 1959. La famille de Marguerite Baudouin avait aussi des attaches en Seine-et-Marne, à Nogent-sur-Marne et Vitry-sur-Seine<sup>15</sup>, ainsi que dans Paris intra muros.

Son attachement pour cette banlieue du sud-est parisien lui procure une source d'inspiration pour sa création littéraire. De nombreux romans se déroulent en effet à La Varenne ou à Chennevières. C'est le cadre bucolique et poétique des bords de Marne qui est toujours présenté. La propriété familiale sert aussi de cadre à différents récits.

Ainsi, le héros de *Par la Souffrance*, jeune pasteur arrivé en région parisienne, fait-il la connaissance de M. Sylvanie et de sa fille qui résident quelque part aux alentours de Chennevières<sup>16</sup>, là " où rien ne manque, la montagne et la rivière, le village, la ferme et le château, les troupeaux avec leurs bergers rustiques et les *Parisiens*, flâneurs et curieux." Dans d'autres romans elle évoque "ces charmants villages du sud-est parisien". Ses personnages, lorsqu'ils habitent Paris, perpétuent l'habitude qu'avaient les familles bourgeoises parisiennes, à l'instar de ses parents, d'aller passer les fins de semaine, les vacances ou la convalescence dans la maison de campagne, en proche banlieue.

Lorsque les romans ne se déroulent pas dans le sud-est parisien, Marguerite Baudouin s'inspire des récits de son père sur sa carrière militaire aux colonies. Ainsi, les romans *Daniel le Marsouin*, paru en 1906, ou *Un tigre passa*, édité en 1937, se déroulent-ils en Cochinchine.

Un seul ouvrage, écrit en mémoire de sa mère se déroule dans le Berry, *Noëlle de Noël*<sup>17</sup>; c'est alors un voyage nostalgique dans le pays de ses racines familiales. C'est d'ailleurs bien le sens de sa dédicace:

"A la mémoire de ma chère Maman je dédie ce livre écrit à l'aide de ses souvenirs et de ses récits concernant ce pays qui fut le sien et qu'elle aimait tant."

# MARGUERITE BAUDOUIN, UNE FEMME D'ENGAGEMENT

### Une femme de foi

D'une famille catholique, Marguerite Baudouin est éduquée religieusement<sup>18</sup>, comme sa mère, Blanche Marie Maret<sup>19</sup> l'avait été, chez les sœurs à Sancerre.

Née le 13 avril, Marguerite est d'abord ondoyée le 2 mai, avant d'être baptisée, dans la paroisse de Saint-Etienne, le 7 novembre 1872. Elle est alors parrainée par Eugène Victor Rébufat<sup>20</sup> et par Marie Blanche Baudouin sa cousine. Elle fait sa première communion à Saint-Maur<sup>21</sup>. Lors de sa retraite, elle semble déjà ressentir cette ferveur religieuse qui l'animera toute sa vie :

"Je suis en retraite, et si je fais bien ma retraite, tous mes pêchés seront effacés et je ferai une bonne première communion. La retraite est une grâce de choix, aussi je suis bien contente d'y être. Pour bien faire sa retraite, il faut être seule avec Dieu, être très recueillie, et il faut avoir la ferme volonté de se convertir."

À l'âge adulte, elle se convertira au protestantisme<sup>22</sup>. Sa correspondance privée comme les articles qu'elle fera alors paraître dans la presse protestante évoquent son appartenance au groupe évangéliste créé par Paul Passy<sup>23</sup> et dans lequel elle rencontra d'ailleurs son futur époux, Stéphane Czarneki.

Paul Passy, comme Marguerite Baudouin, venait d'un milieu catholique et s'était converti au protestantisme, avant de franchir une nouvelle étape spirituelle en devenant baptiste en 1878. Avec son ami Raoul Biville, il fonda alors "L'Eveil", Union fraternelle des chrétiens primitifs, communauté évangélique sans cléricalisme voulant restaurer le christianisme de Jésus-Christ et des apôtres. Le siège du journal qu'il dirige est à Bourg-la-Reine. Marguerite Baudouin adhère alors totalement aux principes de ce groupe qui sont l'évangélisation active, une vie morale parfaite et la lutte constante contre l'iniquité.

Marguerite Baudouin traduira cette expérience dans un de ses personnages de la nouvelle, largement autobiographique, *Sur le chemin*, parue dans la *Revue chrétienne*<sup>24</sup>, en mars 1906. Le protagoniste de cette nouvelle est un jeune pasteur. Une certaine ressemblance pourrait d'ailleurs être établie avec le demi-frère de Marguerite qui avait fait lui-même le séminaire, comme l'atteste une lettre qu'il adressait à sa cousine Blanche en 1874<sup>25</sup>.

Ce jeune pasteur rencontre une jeune fille rebutée par "le dogmatisme étroit de l'Eglise catholique" et qui décide d'entrer dans "l'Eglise réformée" :

"Je l'avais aperçue dans le temple, et je l'attendais à la sortie, très heureux de la revoir après ma longue absence. Elle m'intéressait infiniment, cette jeune fille venue vers moi pour chercher une aide, un appui, dans sa route hasardeuse; elle espérait que mes études théologiques lui serviraient de guide dans la contrée inconnue où elle s'aventurait. Elevée dans l'Eglise catholique, dont le dogmatisme étroit ne satisfit jamais son intelligence ni son cœur, acculée au doute amer, à l'incrédulité, au désespoir, elle avait reçu depuis peu la révélation du culte en esprit et en vérité tel que le protestantisme le comprend et l'enseigne; elle s'était élancée dans cette voie nouvelle sans se laisser rebuter par les difficultés de toute sorte, l'opposition de sa famille, l'hostilité de ses amis, et, suivant le divin précepte, elle avait tout quitté pour suivre le maître... Je fus forcé de l'abandonner brusquement, alors que se jugeant suffisamment édifiée, elle prenait la grave résolution d'entrer dans l'Eglise réformée."

### Une oeuvre au service de son engagement social

L'œuvre de Marguerite Baudouin, qu'il s'agisse de ses articles, de ses nouvelles ou de ses romans, est toute entière dédiée à cet engagement religieux et social : elle veut participer au redressement moral de la société, en particulier dans les milieux les plus défavorisés.

L'article d'un critique paru dans *Le christianisme au XIX<sup>e</sup> siècle* présente l'esprit de sa création littéraire<sup>26</sup> :

"L'auteur cache sous son pseudonyme [Niels] le nom d'une éducatrice chrétienne connue dans nos milieux [protestants]"

En effet, si durant la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, Marguerite Baudouin collabore comme critique d'art, dans *L'Oeuvre d'art internationale*, dirigée par Marcel Clavié, très rapidement elle va rédiger des articles d'inspiration sociale dans la presse protestante suisse et parisienne. Elle collabore ainsi au *Journal de Genève*<sup>27</sup>, à *La Suisse libérale*<sup>28</sup> et participe très régulièrement au journal parisien du *Signal*<sup>29</sup>, pour des articles touchant à la solidarité ou au féminisme.

Plus ponctuellement, elle participa à *L'Ami de la maison*. Ce titre, né à Paris en 1874, se bornait à l'édification des milieux populaires. Mais il se rattachera aux grands titres nationaux de la presse protestante lorsqu'il deviendra l'organe quasi-officiel de la Société la Croix-Bleue, association de tempérance, fondée à Genève en 1877<sup>30</sup>. Marguerite Baudouin s'inscrira activement dans la lutte contre l'alcoolisme<sup>31</sup>, et deviendra vice présidente du "Ruban blanc" organisation de jeunesse pour la lutte contre l'alcoolisme.

La plupart de ses nouvelles mettent ainsi en scène des membres du ruban blanc en butte aux ravages de l'alcoolisme dans leur famille ou dans leur entourage.

À partir des années 1905-1906, elle se rapproche du mouvement catholique social. Dans une lettre envoyée à sa mère le 21 juin 1906, Marguerite Baudouin évoque sa rencontre avec un professeur de l'Université catholique de Fribourg<sup>33</sup>. Ce professeur est sans doute Jean Brunhes<sup>34</sup>. Cet intellectuel s'inscrit dans la mouvance réformatrice du catholicisme social<sup>35</sup>. Il est très lié à l'historien Georges Goyau, l'un des plus ardents défenseurs de la politique que mène le pape Léon XIII<sup>36</sup> et de l'encyclique Rerum Novarum. Il fréquente aussi le cercle animé par le géographe Henri Lorin (1866-1932), membre éminent du Sillon<sup>37</sup>, et participe aux "semaines sociales", cette "université itinérante du catholicisme social"38. C'est à son engagement dans le catholicisme social que Jean Brunhes doit d'ailleurs d'avoir été appelé en 1896 à la chaire de géographie de l'université de Fribourg. Fribourg veut être, en effet, un centre de diffusion du réformisme catholique, en liaison étroite avec le pape Léon XIII, depuis la fondation en 1884 de l'Union de Fribourg, organe d'études sociales internationales marqué par l'opposition au libéralisme et par la création en 1889 de l'université catholique internationale de Fribourg. Avec l'université, bon nombre d'œuvres catholiques internationales naissent à Fribourg ou s'y installent désormais<sup>39</sup>. Jean Brunhes restera à l'université de Fribourg jusqu'en 1912, date qui correspond aux séjours faits par Marguerite Baudouin dans cette université.

# Marguerite Baudouin, une figure du féminisme

Ses convictions personnelles et son attachement à la banlieue de son enfance pousseront Marguerite Baudouin à participer également à des œuvres sociales et à promouvoir l'éducation féminine dans ces villes et ces quartiers populaires. Cependant, son regard de la banlieue, fortement influencé par sa jeunesse et son éducation conservera un décalage certain avec la réalité et l'évolution sociologique de ces banlieues en ce début du XX° siècle.

### Promouvoir l'émancipation féminine

Pendant toute la dernière décennie du XIX° siècle et jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, Marguerite Baudouin rédige une chronique, "Causeries féministes", dans le *Chrétien libre* qui appartient au courant du christianisme social<sup>40</sup>. Ce rapprochement avec les milieux du christianisme social permet d'expliquer l'adoption par Marguerite Baudouin des thèses sur l'éducation populaire, en particulier des femmes, de Max Turmann<sup>41</sup>. Ce professeur, proche du mouvement du Sillon est aussi un ami proche de Jean Brunhes<sup>42</sup> et enseignera à Fribourg à partir de 1906. Elle se fait ainsi l'écho de deux ouvrages publiés en France, en 1905<sup>43</sup>, l'un de Max Turmann et le second de Louis Franck<sup>44</sup>. Ils conçoivent l'enseignement féminin comme le moyen de sortir de la crise sociale et démographique que traverse la France.

Leur projet d'enseignement féminin comporte un enseignement ménager complet et obligatoire pour toutes les jeunes filles, dispensé dans le but de relever et de rétablir le foyer en tant que centre social. La famille est alors définie comme véritable base de la société. Il doit ainsi y avoir un tronc d'enseignement commun aux garçons et aux filles, comportant les bases essentielles de culture générale. A côté, une éducation spécifiquement féminine aurait un double objectif, l'apprentissage professionnel en vue du gagne-pain et l'apprentissage de la fonction de mère de famille<sup>45</sup>. Max Turmann part quant à lui du "fait social" qu'est le féminisme en en dissociant les principaux aspects qui sont, d'un côté, les revendications politiques autour du droit de vote et, de l'autre, l'évolution vers une situation plus juste dans le domaine légal, en luttant contre la spoliation de l'épargne de la femme lors de son mariage ou contre son exclusion des conseils de famille, et le domaine économique en défendant le droit de vote aux élections prud'homales<sup>46</sup>. Alors que Louis Franck projette de développer l'enseignement ménager des jeunes filles dans l'ensemble du tissu social, son postulat de départ étant de résoudre la crise démographique que traverse la France en ce tournant de siècle, Max Turmann limite cet enseignement aux seules couches populaires, notamment ouvrières. Il y voit la possibilité de lutter plus efficacement contre l'alcoolisme et les méfaits de la pauvreté.

Ces deux ouvrages ont fortement influencé les écrits de Marguerite Baudouin, déjà très marquée par le modèle suisse d'éducation féminine<sup>47</sup>. La Suisse avait en effet développé l'enseignement ménager depuis les décennies 1880-1890, en direction des classes moyennes et populaires.

Dans cette optique, l'enseignement ménager est donc un moyen de préserver une organisation sociale et familiale attachée aux valeurs traditionnelles et chrétiennes. Il est alors jugé nécessaire, dans ces communes suburbaines où l'atelier et le mode de vie urbain sont un danger pour la moralité féminine et l'équilibre social, tout comme il est prôné dans les campagnes comme un moyen de freiner l'exode rural.

L'action féministe de Marguerite Baudouin ne s'est pas limitée à l'éducation des jeunes filles. Elle a rapidement participé à leur protection face aux dangers de la ville. Marguerite Baudouin appartient en effet à l'Union internationale des amies de la jeune fille ou AJF. Ce mouvement a été fondé à Genève le 21 septembre 1877 sur la proposition de Madame Aimé Humbert de Neufchâtel<sup>48</sup>, qui la dirigera jusqu'à sa mort en 1888, et par vingt-deux membres féminins de sept pays différents à la suite du premier congrès abolitionniste international tenu à Genève. La section suisse, fondée en 1886, se consacra à la prévention de la prostitution. Le mouvement s'est parallèlement développé en France, plus particulièrement dans la région parisienne<sup>49</sup>, où il comporte alors 1 300 membres. En 1884, c'est Madame R. Coste-Henriquet qui fonde et dirige l'antenne française. Madame Georges Fuch préside le comité régional de la région parisienne dont la trésorière est Mlle Louise Sautter. En 1903, la présidente fondatrice sera relayée par Mme Eynard de Montricher, présidente du comité marseillais. Elle en restera présidente d'honneur jusqu'en 1935, année de sa mort<sup>50</sup>.

Ce mouvement a pour tâche de former un réseau autour des jeunes filles ayant quitté l'école ou la maison paternelle et arrivant en ville afin de trouver un emploi. Un bureau de placement gratuit leur permet alors de trouver le plus rapidement possible un emploi honnête<sup>51</sup>. Quelle était la notoriété de cette association? Lors de l'exposition nationale suisse de Genève, elle obtint une médaille d'or. En 1900, lors de l'exposition universelle de Paris, elle est de nouveau représentée à la section initiative publique ou privée en vue du bien être social<sup>52</sup>. Elle est alors dirigée par Melle Anna de Perrot et s'étend sur quarante pays, regroupant plus de 7 000 membres et une quarantaine de bureaux de placement ainsi que cent "homes secours". Dès la conférence internationale du mouvement qui se réunit à Paris en 1889, le caractère chrétien et évangélique du mouvement se confirme<sup>53</sup>.

Car la position de l'écrivaine et journaliste sur la fonction sociale de la future femme dans la société ne variera pas, et ce tout au long de sa vie. La Première Guerre mondiale n'atténuera pas ses réticences quant au travail des femmes mariées, élément de déséquilibre familial<sup>54</sup>. Ses positions illustrent une large fraction du mouvement féministe d'avant-guerre qui n'est pas idéologiquement pour le travail des femmes<sup>55</sup>. Si la Première Guerre mondiale et son cortège de veuves et d'orphelins, de jeunes filles en peine de mari et d'épouses chargées d'un mari absent ou mutilé, l'amèneront à concevoir le travail féminin, c'est dans l'optique de la nécessité<sup>56</sup>. Marguerite Baudouin justifie alors le travail féminin par les carences de l'époux.

On retrouve ici la tradition féministe, incarnée par Georges Sand, qui prône la liberté économique et sociale des femmes, en particulier celle de la femme mariée. Ce ne sont pas les revendications des droits politiques<sup>57</sup>, comme dans le féminisme anglo-saxon. Ceci explique ses positions quant à l'enseignement des jeunes filles.

Plus originale est sa position face à la nécessité de transformer les représentations du féminin et du masculin dans cette société qui se modernise<sup>58</sup>. Elle explique le retard des avancées féministes en France par le retard des mentalités, qui résulte d'une éducation qui sépare les garçons et les filles. Elle préconise d'apprendre à ces deux composantes du tissu social à se connaître par le biais de la coéducation qu'elle nomme "éducation inter-sexuelle". Elle prend pour modèle la tradition suisse et la tradition américaine. Mais cette position n'est pas unanime dans les mouvements féministes de l'avant-guerre, comme de l'entre-deuxguerres.

Un certain décalage entre la pensée de Marguerite Baudouin et la réalité de la banlieue.

Sa pensée se caractérise par trois aspects essentiels qui soulignent le décalage entre ses conceptions et l'évolution des mentalités dans l'espace du sud-est parisien :

A - Ses valeurs restent très profondément marquées par le monde rural et assez éloignées de la réalité de la banlieue.

Son discours reste ainsi très généraliste, fondant la réalité de la banlieue dans une vision globale de la Ville. En effet, Marguerite Baudouin s'intéresse particulièrement au problème de l'égalité civile des femmes et des hommes, notamment à travers le mariage, et à la protection des jeunes filles en ville. Elle propose alors d'y remédier par une évolution de la législation<sup>59</sup> bien sûr.

Si elle évoque surtout la nécessité de promouvoir l'éducation féminine et de protéger les jeunes filles des dangers du monde urbain, fidèle à sa vision extrêmement ruraliste de cette banlieue, elle reprend le thème de l'abandon de la terre qui mènera immanquablement à la perte des valeurs fondamentales de la société

française et à la perdition morale des femmes. C'est dans cette optique qu'elle promeut l'enseignement ménager agricole, afin de maintenir les jeunes filles à la terre, au village.

A quelle population s'adresse un tel projet éducatif? Si nous considérons les communes les plus excentrées du sud-est parisien, autour de Santeny et Mandres-les-Roses, la scolarité des jeunes filles reste courte sur toute la première moitié du XX° siècle, justement parce que les filles de journaliers agricoles, de maraîchers ou de producteurs de roses utilisent leurs filles à la maison ou dans les serres. En outre, la mobilité de ces populations reste très importante sur toute la période qui précède la Première Guerre mondiale, favorisant un absentéisme scolaire ponctuel mais régulier des jeunes filles comme des garçons d'ailleurs. Dans ces familles, l'école et l'enseignement républicains semblent donc avoir peu d'impact encore.

Si l'on considère, cette fois-ci, les populations des communes de l'axe de la Seine comme des communes limitrophes de Paris, l'enseignement ménager agricole serait une totale incohérence compte tenu de leur industrialisation.

Pourtant c'est bien ce que prône Marguerite Baudouin tout comme les manuels scolaires<sup>60</sup> qui seront utilisés sur la banlieue sud-est jusque dans les années 1950. Elle revendique à ce sujet son inspiration chrétienne et sociale<sup>61</sup>. C'est alors l'image d'un sud-est parisien rural et idyllique qui est brossé. Un monde garantissant la bonne santé et l'harmonie familiale, contrairement au monde de la ville synonyme de chômage, d'alcoolisme et de dépravation. Là encore, la femme est présentée comme gardienne des traditions et doit donc montrer l'exemple du retour à la terre qui seul résoudrait la crise sociale. L'apparition des premiers emplois de bureau occupés par des femmes munies de leur brevet est dénoncée comme fugace voire dangereuse pour les jeunes femmes. C'est le but du développement de l'enseignement ménager agricole qui est alors promu.

B - La vision du monde urbain de Marguerite Baudouin se réfère essentiellement aux catégories les plus pauvres, notamment ouvrières, ignorant les catégories moyennes d'employés et la petite bourgeoisie commerçante de plus en plus présentes sur le sud-est parisien.

La distorsion de son projet éducatif féminin est aussi basée sur cette vision très traditionnelle et bourgeoise de la société<sup>62</sup>, en particulier de celle de la banlieue. Elle distingue ainsi trois groupes sociologiques<sup>63</sup>, la bourgeoisie, les ouvriers, et ceux qu'elle nomme les "déclassés des classes moyennes" constitués des petits employés, des ouvriers qualifiés et de la petite bourgeoisie commerçante, particulièrement nombreuse dans les communes septentrionales du sud-est parisien, autour de Saint-Maur, Vincennes, Charenton, Saint-Mandé.

C - Enfin, l'analyse de Marguerite Baudouin privilégie une hiérarchisation

sociale qui rattache le milieu qu'elle incarne aux milieux parisiens intellectuels et bourgeois, bien éloignée en cela de l'idée d'une identité banlieusarde.

Elle développe à cet égard une vision de classes bien distinctes dans la cité, vision qui va à l'encontre d'un sentiment identitaire d'une société banlieusarde. Cette vision découle-t-elle de son expérience dans l'aide sociale aux jeunes filles ? Elle souligne en tout cas que Marguerite Baudouin a un regard très extérieur sur ces populations périurbaines. Elle ne développe à aucun moment un sentiment d'appartenance à une entité identifiée. Dans sa pensée comme dans ses activités, elle reste très fortement liée au centre parisien, méconnaissant ce nouveau tissu social en train de se structurer.

Son projet éducatif, même s'il intègre l'idée que les femmes doivent avoir accès à l'éducation<sup>64</sup>, reste avant tout structuré autour d'un enseignement propre à chaque catégorie sociale. En cela elle est très conformiste puisqu'elle rejoint les principes mêmes de l'Ecole républicaine en train de se construire qui réserve aux populations des communes populaires l'enseignement primaire. Antoine Prost y voit l'effet du "malthusianisme de l'enseignement secondaire" <sup>65</sup>.

#### CONCLUSION

Les écrits de Marguerite Baudouin nous apportent ainsi un éclairage nouveau sur les préoccupations d'une jeune femme de La Varenne-Saint-Hilaire<sup>66</sup>, "cité bourgeoise" de la banlieue sud-est.

Ils nous montrent l'influence sur les modèles éducatifs et sociaux de cette bourgeoisie de banlieue, d'un féminisme modéré, fortement influencé par le christianisme social et la philanthropie protestante. Ces réseaux plus ou moins définis, mêlant souvent des acteurs d'horizons différents ont été qualifiés de "nébuleuse féministe" par Laurence Klejman et Florence Rochefort<sup>67</sup>.

Un parallèle doit être établi entre Marguerite Baudouin et la romancière Frédérika Bremer. Cette femme de lettres suédoise a vécu de 1801 à 1865. Après avoir débuté sa carrière littéraire en décrivant des scènes de la vie domestique suédoise, elle s'essaya à des compositions idylliques légèrement sentimentales. Puis elle se consacra à des romans à thèse avant de promouvoir durant le reste de sa vie des idées humanitaires puis féministes pour l'affranchissement des femmes. Une ligue féministe suédoise se fonda en 1884 et prit son nom afin de l'honorer. Cette ligue concourut d'ailleurs à l'exposition universelle de 1900 où elle obtint une médaille d'argent<sup>68</sup>.

Ancrée dans la banlieue, la réflexion et l'œuvre littéraire de Madame

Baudouin marquent cependant un certain décalage vis-à-vis du sud-est parisien et d'une "identité banlieusarde" naissante. Pourtant, si elle ne marque pas l'apparition d'un féminisme moderne, elle s'inscrit parmi les premières initiatives et actions féminines en banlieue. L'action de terrain s'implantera en effet plus tardivement en banlieue 70, à partir de l'entre-deux-guerres.

## CÉCILE DUVIGNACQ-CROISÉ

#### NOTES

- 1) Paul Passy (1859-1940) est l'un des premiers fondateurs et le premier rédacteur de L'espoir du monde; il est le co-inventeur de l'alphabet phonétique international et a fondé l'association phonétique internationale en 1886. Il faisait coïncider ses recherches scientifiques et sa vie privée avec ses convictions évangéliques et socialistes. Son père Frédéric Passy (1822-1912) était économiste et député. Il fonda la Ligue internationale de la Paix et la Société pour l'arbitrage entre les nations. cf. Agnès Rochefort-Turquin, Socialistes parce que chrétiens, Paris, Cerf, 1986.
- 2) Cf. Carton 62J 2, Liasse II, famille Baudouin. Anne Antoine Alfred Baudouin est lui-même né à Bourges le 21 mars 1824. Marié une première fois, le 7 janvier 1858, avec Juliette Potier de la Houssaye, alors qu'il était en poste à Pondichéry, il eut un fils Paul Louis Marie avec lequel Marguerite entretiendra des liens très forts tout au long de sa vie, comme en témoigne sa correspondance. Après le décès de sa première épouse, le 4 octobre 1862, il se remarie avec sa cousine Blanche Marie Joséphine Marie. C'est de cette union que naîtra Marguerite, le 18 avril 1872.
- 3) Cf. fonds 62 J, liasse 2, pièce 33.
- 4) Cf. fonds 62 J, liasse2, pièce 25, lettre d'Anne Antoine Alfred Baudouin à son excellence, Monsieur l'Amiral, Ministre de Secrétaire d'Etat au département de la Marine et des colonies, printemps 1868.
- 5) Cf. 62J 1, pièces 41à 47 qui regroupent des poésies de jeunesse, dont une chanson slave.
- 6) Cf. 62J 1, dossier 3, pièce 4. Recueil publié en 1870, à Bourges, aux éditions E. Pigelet.
- 7) Nous possédons l'ensemble de ses livres de compte entre 1906 et 1959 (pièces 55 à 72).
- 8) Fonds 62J 1, pièces 72 à 95.
- 9) Pièces 93 à 95
- 10) L'extrait qui est cité provient de son roman, Par la souffrance, paru en feuilleton dans le journal de Genève en 1907 (62J 5, pièce 3). Il prend la forme d'un journal d'un jeune pasteur qui arrive à Paris après des études de théologie à Montauban.

- 11) Fonds 62J 6, pièce 2, non datée
- 12) Cf. fonds 62 J, liasse 2, pièce 33, biographie rédigée à la mort de Marguerite Baudouin et intégrée dans le n° 722 de la revue protestante *Réforme*, le 17 janvier 1959, pièce 34.
- 13) Il s'agit de l'écrivain Albert Cimochowski dit Cim (1845-1924) auteur de Césarin, histoire d'un vagabond, Contes et souvenirs de mon pays, Histoire d'un baiser.
- 14) Différentes pièces datées des années 1880, de la première guerre mondiale, en particulier la pièce 21, un sauf-conduit du fonds 62 J2, dossier 6, puis des années 1930, portent l'adresse de la maison de la Varenne, 37 avenue Albert I<sup>er</sup>.
- 15) Cf. fonds 62 J, liasse 2, pièce 19, lettre du père de Marguerite Baudouin à sa tante Marie Virginie Maret, grand-mère de Marguerite, domiciliée à Vitry, en 1876.
- 16) L'extrait qui est cité provient de son roman, Par la souffrance, paru en feuilleton dans le journal de Genève en 1907 (62J 5, pièce 3). Il prend la forme d'un journal d'un jeune pasteur qui arrive à Paris après des études de théologie à Montauban.
- 17) 62J 5, pièce 15, édité en 1935
- 18) Nous avons en effet les traces de son baptême le 7 novembre 1872 (62 J2, dossier 6, pièce 19) puis de la retraite de sa première communion, le 10 mai 1983. Il s'agit d'une carte de vœux, datée et signée (62 J2, dossier 6, pièce 16). Marguerite se convertira au protestantisme. Elle écrira alors, comme son grandpère Henry Maret, dans des journaux protestants. Les conditions de sa conversion restent floues mais les papiers familiaux montre des influences huguenotes. En outre, Didier Boisson souligne combien la communauté protestante de Sancerre est difficile à identifier compte tenu d'alliances nombreuses entre catholiques et protestants cette région de Bourges et de Sancerre. Cf. "Une communauté protestante au XVIIIe siècle", in *Histoire et Sociétés rurales*, 351 p., vol. 15, pp 37-66, Paris, 2001.
- 19) Cf. fonds 62 J. liasse 1, dossier 6.
- 20) Né le 7 mars 1835 à Toulon.
- 21) Cf. fonds 62J 1, liasse 2, pièces 14,15, 16, images et feuillet rédigé par Marguerite lors de sa retraite de première communion.
- 22) Cf.62J 2, liasse 2, dossier 6, pièce 36, in *Cité nouvelle*, n°287, du 22 janvier 1959, article nécrologique.
- 23) Il était alors directeur adjoint à l'école des hautes études et résidait à Bourg-la-Reine.
- 24) La revue chrétienne est un recueil mensuel publié sous la direction de John Viénot, professeur à la Faculté libre de théologie de Paris. Sa publication a débuté en 1853. La correspondance familiale de ces années montre que sa mère, son frère et sa cousine lui restent très attachés. Son frère lui conseille même de suivre sa voie sans écouter les critiques qui se font entendre autour d'elle. Cf. pièce 13, datée du 1er octobre, année non précisée : "Les chiens aboient, la

caravane passe...Aussi bien vos œuvres sont-elles là qui parlent pour vous. Comme au jour du jugement elles se tiennent à vos côtés les bonnes avocates lumineuses et leur rayonnement refoule les larves ennemies. Fortifiez ; grossis-sez leur cohorte précieuse ; qu'elles forment autour de vous le cercle mystique, infranchissable aux maléfices. Détournez obstinément vos pensées des directives de la haine, de tristesse de découragement : ce qui flotterait autour de vous, périra faute d'aliment ; votre atmosphère astrale, votre aura redeviendra pure, et vous retrouverez la paix, la divine paix que le maître a promise aux âmes de bonne volonté! Que la bénédiction du Père soit sur vous...Votre humble frère qui prie pour vous"

- 25) Cf. lettre, 62J 1, liasse 2, dossier 5, pièce 1.
- 26) 62J 6, pièce 16
- 27) Dans la deuxième moitié du XIX° siècle, le journal connaît un essor important sous la direction de Jacques Adert et Marc Debrit depuis qu'il a adopté une ligne conservatrice. Le Journal de Genève, quotidien genevois d'audience internationale, a été fondé en 1826 à l'initiative de James Fazy et disparaîtra en 1998. Un journal du même nom avait paru entre 1787 et 1793. Mis à part quelques pièces, l'essentiel du fonds conservé aux archives de Genève, ne remonte pas au-delà de 1873, date à laquelle l'entreprise prend la forme d'une société anonyme. De 1867 à 1890, la rédaction et l'impression se trouvaient rue de la Pélisserie. A partir de 1899, l'imprimerie et les bureaux seront transférés rue du Général Dufour. D'après Un journal témoin de son temps, un siècle de vie genevoise (1826-1928), éditions Slatkine, Genève, 1929, réédition en 1999, de Jean de Senarclens et autres. Notice publiée sur <a href="www.amiel.org">www.amiel.org</a>. Le répertoire des articles publiés dans le journal est consultable sous forme de microfilms à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève.
- 28) La Suisse libérale est un quotidien de Neuchâtel publié de 1881 à 1982.
- 29) La presse protestante française qui apparaît au XIX° siècle comporte à la fois des périodiques destinés aux élites, des journaux d'information à perspective nationale, des bulletins régionaux et enfin des revues thématiques liées à certaines œuvres ou associations. Ainsi, le Signal, hebdomadaire né en 1879 et qui deviendra quotidien à partir de 1894 a été fondé et animé par le nouveau converti, Eugène Réveillaud. Il sera dirigé par Gédéon Chastand. Celui-ci, né à Montauban dans le Tarn-et-Garonne, en 1859 et décédé en mai 1944, avait fondé La revue de théologie pratique et d'homilétique en 1887 qui deviendra la Revue du christianisme social après 1896 (Parole et Société à partir de 1972 et qui paraît désormais sous le titre Autre temps). Il dirigea aussi la Société des traités religieux et fonda l'Union de défense protestante. Ses deux fils, Achille et Benjamin Chastand Escard dirigeront à leur tour ces publications. D'après la notice publiée sur le site du Musée virtuel du protestantisme français, "La presse protestante au XIX° siècle", de P. Harismendy.
- 30) Elle appartient à la Société française de Tempérance de la Croix-bleue et sera vice présidente du Ruban blanc. Le 21 septembre 1877 était fondée à Genève la Croix bleue, société de tempérance, par Louis-Lucien Rochat. Le 23 juin 1883 s'ouvrait la première section en France avec Pierre Barbier, ancien buyeur depuis

plus de dix ans. Et Lucie Peugeot, solidaire à Valentigney. Le 9 juin 1893, une première conférence est organisée à Rouen avec les délégués des 21 sections existantes. C'est alors le regroupement des Sociétés françaises de Tempérance de la Croix - bleue et la création du journal du même nom. Le 8 mai 1904, l'organisation est inscrite officiellement à la Préfecture de police de la société française. Son siège est alors 33 rue des Saints - Pères dans le cinquième arrondissement parisien. En 1912, le journal la Croix - Bleue prend le nom de Le libérateur. Le 22 août 1922, la Société de tempérance est reconnue d'utilité publique. Le siège s'installera en 1927, 47 rue de Clichy, dans le neuvième arrondissement. Chronologie établie à partir de la plaquette du 110° anniversaire de la Société de la Croix- Bleue diffusée en 1993 et consultable sur le site www.croixbleue.fr

- 31) Elle appartient à la Société française de Tempérance de la Croix-bleue et sera vice présidente du Ruban blanc.
- 32) Ce mouvement est la branche française de la World woman christian tempérance union.
- 33) Fonds 62 J, liasse II, dossier 6, pièce 8. 137
- 34) Voir l'article de Jean-Louis Tissier, "Jean Brunhes", in J. Juillard et M.Winock, *Dictionnaire des intellectuels français*, Paris, Seuil, 1996, pp 195-196.
- 35) L'usage du terme "catholicisme social" se développe après l'encyclique Rerum Novarum (1891) au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. Deux ouvrages sont ainsi publiés à cette époque; Autour du catholicisme social, Paris, Perrin 1897-1912 de Georges Goyau et Le développement du catholicisme social depuis l'encyclique Rerum Novarum, idées directrices et caractères généraux, Paris, Alcan, 1900, de Max Turmann. Ainsi que le montre Jean-Marie Mayeur, ce concept permet de décrire le rayonnement et l'influence de l'Église dans la société et l'ensemble des réflexions et des initiatives inspirées par la volonté de l'Église de résoudre le problème social. Catholicisme social et démocratie chrétienne. Principes romains, expériences françaises, Paris, Éditions du Cerf, 1986, pp 7-10.
- 36) In Dictionnaire des intellectuels français, Paris, Seuil, 1996, op. cit., p195-196.
- 37) Le Sillon est un rassemblement de jeunes démocrates catholiques autour de Marc Sangnier (1873-1950). Ce mouvement s'appuie sur la doctrine du ralliement à la République prôné par le pape Léon XIII. Comme le préconise son encyclique *Rerum Novarum*, ils mettent en pratique dans leurs relations économiques et sociales leurs préceptes évangéliques. D'après C.Charle et E.Telkes, *Les professeurs du Collège de France*, 1988, vol. 73, pp 41-43.
- 38) Voir notamment sur cette question des semaines sociales, C.Ponson, *Les catholiques lyonnais et la chronique sociale (1892-1914)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1979.
- 39) D'après R.Aubert (dir.), Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique, 19, Paris, 1981, pp 43-56.
- 40) Ce mouvement théologique naît après la commune. Des pasteurs se sont émus de la misère dans les quartiers ouvriers ont amorcé une réflexion théologique sur la question sociale. À partir de 1872, la Mission populaire évangélique, animée

par le britannique Robert Mac All, avait attiré l'attention sur l'ignorance religieuse des classes ouvrières. À partir de 1878, le pasteur Tommy Fallot, issu d'une famille d'industriels et pasteur de la chapelle du Nord de Paris, plaide pour un socialisme chrétien. Pour lui, il ne s'agit plus seulement de charité ou de morale mais de justice sociale. A Nîmes se constitue "l'École de Nîmes", autour de l'économiste Charles Gide, oncle d'André Gide. Celui-ci cherche une troisième voie entre capitalisme et socialisme. Il est à l'origine du mouvement coopératif: coopératives de production et de consommation. Il met l'accent sur la solidarité. En 1896 est créée la Revue de Christianisme social. Tommy Fallot est relayé par les pasteurs Elie Gounelle à Roubaix et Wilfred Monod à Rouen. Ils œuvrent dans des paroisses ouvrières et créent des associations appelées "solidarités", sortes de maisons chrétiennes du peuple, où se côtoient protestants, catholiques et agnostiques. Si le socialisme n'accueille pas ce mouvement à cause de sa dimension chrétienne, l'Église protestante du début du XXe siècle sera marquée par la dimension sociale chrétienne. D'après la notice publiée sur le site du Musée virtuel du protestantisme français, "La presse protestante au XIX<sup>e</sup> siècle", de P. Harismendy, op. cit.

- 41) Max Turmann est né à Bordeaux en 1866. Docteur en droit il a été professeur d'économie commerciale à l'Université de Fribourg dès 1906 et d'économie politique à l'école polytechnique fédérale de Zurich à partir de 1918. Il publie notamment L'éducation populaire, les œuvres complémentaires de l'école, ed. Lecoffre, Paris 1904, Initiatives féminines, Le travail de la femme en 1905, Victor Lecoffre, Paris, Le développement du catholicisme social depuis l'encyclique Rerum Novarum, Ed. Alcan, 1909.
- 42) Voir l'article de Jean-Louis Tissier, "Jean Brunhes", op. cit., 1996, pp 195-196. La présentation de la famille Brunhes et de ses liens avec le catholicisme social est reprise par Marie-Emmanuelle Chessel, chargée de recherches au CNRS, Centre de recherches historiques-Ecole des hautes études des sciences sociales, dans sa recherche sur les origines de la consommation engagée et la ligue sociale d'acheteurs (1902-1914).
- 43) Il s'agit de L. Franck, L'éducation domestique des jeunes filles ou l'éducation des mères, Larousse, Paris, 1904. Fonds 62J 7, pièce 48 Article publié dans la Revue du christianisme social, recueil mensuel illustré, 18e année, n° 8 de septembre-octobre 1905, pp 424- 433. "Une bonne éducation ménagère, pratique et complète donnée à toutes les jeunes filles, sans exception semble être le meilleur moyen de relever et de rétablir le foyer, centre social. La famille étant la véritable base de la société"
- 44) Louis Franck est un juriste belge, né à Bruxelles en 1864 et mort dans l'oubli en 1917. Après des études à Tournai, à Malines puis à l'Université libre de Bruxelles, il participe à la création de la Ligue du droit des femmes avec Marie Popelin et Isabelle Gatti de Gamond. Il publie notamment, en 1892, *Un essai sur la condition des femmes* puis, en 1904, *L'éducation domestique des jeunes filles ou l'éducation des mères*. Ses papiers sont conservés à la section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles sous les cotes 11/7771 à 11/7799. Cité par Françoise de Bueger-Van Lierde dans la notice biographique *L. Franck, pionnier féministe belge*.

- 45) "A côté de l'instruction générale, qui ne diffère en rien de celle des garçons, il y a lieu de créer une éducation féminine spéciale ayant un double objectif: l'apprentissage professionnel en vue du gagne-pain, et puis l'apprentissage ménager en vue de la famille.", "L'éducation domestique des filles", op. cit., in La Revue du christianisme social, recueil mensuel illustré, n° 8, sept-oct. 1905.
- 46) Initiatives féminines, Le travail de la femme, op. cit.. Fonds 62J7, pièce 48 Article publié dans La Revue du christianisme social, recueil mensuel illustré, 18° année, n° 8 de septembre octobre 1905, pp. 424- 433.
- 47) Cf. Mireille Cifali et Anne-Marie Kappeli, Le féminisme protestant en Suisse romande à la fin du XIXe siècle et début XXe, Patris VII, Jussieu 1987.
- 48) Madame Aimé Humbert de Neufchâtel apparaît aussi sous le nom de Marie Humbert-Droz lorsqu'elle reprend l'usage de son nom patronymique accolé à son nom d'épouse.
- 49) L'antenne est installée 47 rue Denfert-Rochereau. Cf. pièce 95, liasse VI, fonds 62 J, Présentation de l'Union internationale des Amies de la jeune fille dans Le Signal du 16 février 1905.
- 50) D'après Le journal de la jeune fille et le christianisme au XXe siècle, 26 septembre 1935, repris dans l'ouvrage de Geneviève Poujol, Un féminisme sous tutelle. Les protestantes françaises 1860-1960, Paris, Editions de Paris, 2003, 288 p., dans la notice biographique consacrée à R. Coste-Henriquet, Présidente des Amies de la jeune fille.
- 51) Les AJF offraient aussi des conditions avantageuses de logement ou des foyers comme la maison "Martha" à Genève. Après 1945, elles se consacreront en priorité au placement des jeunes filles au pair. D'après *Le dictionnaire historique de la Suisse*, publié entre dss.ch/textes/f/F16501.php, article d'Elisabeth Joris 1998 et 2006, URL: http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F16501.php, article d'Elisabeth Joris.
- 52) D'après L'Exposition universelle internationale, rapports du jury international, France, Ministère du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes, Groupe XVI, Economie sociale, hygiène, assistance publique, Troisième partie, classes 109 à 111, Paris, Imprimerie nationale, 1902, 616 p., CNAM 8° Xae, 580.3, p. 245.
- 53) Il est avéré par le livret type que publie le bureau central de la direction générale de Neuchâtel et diffusé auprès des comités nationaux.
- 54) Fonds 62j, liasse 7, pièce 4. Causeries féministes, in le Chrétien libre du 13 juin-11 juillet 1919. Marguerite Baudouin présente alors une intervention du socialiste chrétien, M. Bonnet à l'Assemblée, en déplorant qu'il s'oppose à la généralisation du travail féminin. Elle dépasse alors le contexte particulier de l'après Première Guerre mondiale pour évoquer les difficultés de la femme mariée, "La femme au foyer". Cet article montre d'ailleurs les préoccupations morales de Marguerite Baudouin qui voit comme principale cause des difficultés sociales des femmes l'alcoolisme et le recul de la religion. "Mais hélas, neuf fois sur dix l'homme est la proie de l'alcoolisme, du jeu, de la débauche, et l'égalité ne se rétablit que si la femme en fait autant". Le travail de vient alors un mal nécessaire pour la sauvegarde économique de la femme mariée.

- 55) Lors du congrès de 1889, comme lors de celui de 1900, les militantes du mouvement philanthropique qu'il soit protestant ou catholique rappellent que le rôle de la femme reste en priorité de tenir son foyer. D'après L.Klejman, F.Rochefort, L'Égalité en marche, le féminisme sous la Troisième République, op. cit.
- 56) Cf. "Causeries féministes", in Le Chrétien libre, 13 juin-11juillet 1919, "La femme au foyer", p. 2. "Trop souvent hélas! Les ménages dits heureux sont faits du mensonge de l'homme et de la résignation de la femme [...] C'est pour cette raison que, malgré ma conviction bien arrêtée que le foyer peut en souffrir, je réclame pour la femme le droit au travail, à tous les travaux, et le salaire égal à celui de l'homme."
- 57) Dans la période de l'immédiat après-guerre, elle se rapprochera pourtant temporairement des socialistes chrétiens et, dans l'émotion du vote de la loi sur le vote des femmes à l'Assemblée nationale, montrera un intérêt plus marqué pour la marche des femmes vers l'égalité politique. Elle rappelle aussi que la maind'œuvre féminine sous-payée est la porte d'entrée au renforcement du capitalisme. Fonds 62 J7, pièce 26 Brochure "La femme après la guerre", in L'espoir du monde, organe des socialistes chrétiens de langue française, 11e année, 9e numéro du mensuel : "Mariée ou non, la femme subit la domination de l'homme, qui, seul ou presque gagne l'argent nécessaire à la vie, seul fait les lois et les applique, et proclame les droits de l'homme en regard des devoirs de la femme, a su décorer du nom pompeux et menteur de suffrage universel ce qui n'est en réalité que le suffrage masculin." (p. 88) "Quant à la question des droits politiques féminins et de l'accession des femmes aux diverses fonctions, nous pensons qu'elle se résoudra d'elle-même par la nécessité." (p. 91).
- 58) "Variations sur le féminisme", in *L'Œuvre internationale*, n° 58, mai -juin 1905, p. 37.
- 59) Elle suit d'ailleurs de très près la réforme du code civil en 1905 et développe dans un article du *Signal*, daté du 17 mars 1905, les conséquences de l'introduction du terme "mutuellement" par la 5e sous-commission dans l'article suivant, "Les époux se doivent mutuellement amour, fidélité, secours, assistance".
- 60) 1 T 276-280, fonds de l'école Marinville à Saint-Maur (1904-1952). Il contient de nombreux manuels de français en particulier qui prennent tous leurs exemples dans la France rurale, les travaux de la ferme, la douceur de la chaumière, les véritables valeurs morales du monde paysan.
- 61) Pièce 93, Le Signal du 19 janvier 1905 "Les sociologues et les philanthropes sont unanimes à constater l'abandon croissant de la terre, l'exode vers les villes et à déplorer cet état de choses qui constitue une véritable plaie sociale : le nombre toujours plus grand des déclassés et des sans travail [...] Il faut enrayer ce lamentable exode. C'est à la femme qu'il appartient de donner l'exemple, et revenant elle-même aux travaux de la terre, elle y ramènera bientôt son compagnon égaré : la famille tout entière se reconstituera dans son véritable milieu, retrouvant la santé du corps, et la santé de l'âme ; et une bonne partie, tout au moins, de la question sociale, sera résolue".
- 62) A. Prost, L'histoire de l'enseignement en France, Armand Colin, op. cit., p.330. "Et précisément parce qu'elle ressent confusément ce désir [d'éduca-

- tion] comme une menace pour sa propre situation de classe dirigeante, la bourgeoisie refuse d'ouvrir largement l'enseignement secondaire".
- 63) "Causeries féministes", in Le Chrétien libre du 13juin-11juillet 1919 62 J7 pièce 4. "Remarquez que c'est dans la classe moyenne, petite bourgeoisie, employés, ouvriers aisés, que ce mal sévit d'avantage. Chez les ouvriers ordinaires, la femme travaille de façon lucrative, faisant des ménages, de la couture, etc., et si le mari n'a pas de vices, il traite sa compagne à peu près en égale. [...] Il en va de même dans les classes riches; l'homme et la femme oisifs et désœuvrés prennent leur plaisir chacun de son coté."
- 64) Pièce 114, coupure de presse tirée du Signal du 6 juin 1905, "Le travail féminin" "Pendant des siècles, notre instruction est restée inférieure ; il nous faut travailler à présent, non seulement pour notre propre individualité, mais pour vaincre le redoutable atavisme de l'ignorance et de la faiblesse ; il nous faut travailler pour nous-mêmes et pour les générations qui nous ont précédées ; il nous faut accomplir le vaillant effort de monter d'un coup au niveau que l'homme a graduellement atteint."
- 65) A. Prost L'histoire de l'enseignement en France, Armand Colin, p. 331, op. cit., p130. "Le système éducatif n'est pas seulement un reflet neutre et indifférent des hiérarchies sociales ; il entretient activement supériorités et privilèges ; et ce n'est pas le moindre avantage des querelles autour du latin et des humanités que d'avoir dissimulé cette réalité sociale derrière un débat idéologique".
- 66) La Varenne n'est pas une commune indépendante. Il s'agit en fait d'un quartier de Saint-Maur-des-Fossés qui se caractérise par la concentration de grandes propriétés bourgeoises.
- 67) D'après Klejman (L.), Rochefort (Florence), L'Égalité en marche, le féminisme sous la Troisième République, op. cit.
- 68) D'après l'Exposition universelle internationale, rapports du jury international, France, Ministère du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes, Groupe XVI, Economie sociale, hygiène, assistance publique, Troisième partie, classes 109 à 111, Paris, Imprimerie nationale, 1902, 616 p., CNAM 8° Xae, 580.3, p. 210
- 69) Le terme est emprunté à Jean-Claude Farcy, in *Les premiers banlieusards, aux origines de la banlieue parisienne 1860-1940*, Paris, Créaphis, 1991, 283 p.
- 70) Les premières associations de terrain véritablement féministes s'installent dans la banlieue sud-est après la première guerre mondiale, elles travaillent surtout dans le domaine social. Cf. E.Diebolt, *Les Associations face aux institutions, les femmes dans l'action sanitaire, sociale et culturelle 1900-1965*, doctorat d'État ès Lettres sous la direction de Mme Michelle Perrot, Paris, Université de Paris VII, 1993, tome I : 140 p., tome II : 327 p., tome III : 188 p., tome IV : 175 p.

# "RAYMOND RADIGUET, L'ÉTERNEL JEUNE HOMME"

Nous sommes le 14 décembre 1923. Le temps, sur la capitale, est froid et pluvieux ; une triste journée comme le mois de décembre sait si bien nous en réserver. A l'église Saint-Honoré d'Eylau, le Tout-Paris des artistes et des intellectuels est réuni pour les obsèques d'un enfant : cercueil blanc, fleurs blanches, corbillard et chevaux blancs...

Il y a là Coco Chanel, Pablo Picasso, Jean Giraudoux, Joseph Kessel, André Salmon, Tristan Tzara, Drieu La Rochelle, Paul Morand, Marie Laurencin, Juan Gris, Constantin Brancusi, Darius Milhaud, Henri Sauguet, Bernard Grasset et Gaston Gallimard, Jean Lurçat, André Roussin et bien d'autres encore. Le président de la République lui-même s'est fait représenter par son directeur de cabinet.

Mais au premier rang, ce sont des enfants qui, venus de Saint-Maur avec leur père, pleurent leur grand frère, leur héros et leur soutien. Raymond Radiguet est mort de la fièvre typhoïde deux jours plus tôt, à cinq heures du matin, dans une clinique parisienne. Ses traits gardèrent, dit-on, une expression de désespoir. Sa mère, qui a contracté la maladie à son chevet, est absente.

Radiguet avait vingt ans et six mois. C'est pourtant bien pour lui, et pour lui seul, que tous sont réunis. Encore manque-t-il à cette assemblée Max Jacob, souffrant, Georges Auric et Francis Poulenc, en répétition à Monte-Carlo, Jean et Valentine Hugo, retenus à Montpellier, qui apprendront la nouvelle par un bref télégramme de Darius Milhaud: "Pauvre petit Radiguet mort cette nuit".

Jean Cocteau, bouleversé par la mort de son ami, reste prostré. Il fait un usage massif de l'opium et entame une longue descente aux enfers.

François Bott écrira : "Le fantôme du petit Raymond avait sûrement déjà rejoint les bords de la Marne...". ¹

Oui, c'est bien un très jeune homme, entré dans leur cercle à l'âge de quinze ans, que tous saluent aujourd'hui. En cinq ans, Raymond Radiguet a côtoyé tout ce que la capitale compte d'écrivains, d'artistes et de musiciens. Le "benjamin du cénacle", selon le mot de Gabory, a partagé avec eux dîners, soirées, concerts, spectacles et bals costumés : tout ce que pouvait offrir Paris au cœur des Années folles.

Il a aussi travaillé avec certains d'entre eux, et notamment Jean Cocteau, lors de longues vacances studieuses dans le Var ou sur le Bassin d'Arcachon. Radiguet abandonnait alors le whisky et le gin, buvait du lait et se mettait au travail.

Il a écrit des articles de journaux, des pièces de théâtre, des saynètes, des nouvelles, de nombreux poèmes, deux œuvres inachevées et deux romans. Le lendemain de ses obsèques, Joseph Kessel écrira :

"Que de promesses se fanent! Quel écrivain né s'en va! Mais il a déjà fait

une œuvre à un âge où d'autres commencent à y rêver. N'est-ce pas avoir bien et beaucoup vécu, même lorsqu'on meurt à vingt ans ?" <sup>2</sup>

Né à Saint-Maur-des-Fossés le 18 juin 1903, Raymond Radiguet connut en effet un formidable "concentré de vie". Il sera l'aîné d'une bruyante fratrie de dix enfants : cinq garçons (l'un naîtra en 1924, après la mort de Raymond) et cinq filles dont deux mourront en bas âge.

Quand on demande à Raymond Radiguet comment va sa mère il répond : "Je ne sais pas. Je ne vois jamais son visage. Elle est toujours baissée, en train de relacer les souliers d'un de mes frères et sœurs."

Son père, Maurice Radiguet, dessinateur et humoriste, jouit d'une certaine notoriété dans le milieu de la presse parisienne. Ses dessins sont publiés dans diverses publications. Mais il lui fallait en faire beaucoup pour nourrir toutes ces bouches!

En 1903, Saint-Maur est composée de quartiers encore indépendants les uns des autres et séparés par de vastes terrains vagues. Celui du Parc est bordé au nord par la Marne : "La Marne qui était tellement notre rivière que mes sœurs disaient, en parlant de la Seine, "une Marne".

Ce quartier a une origine prestigieuse puisqu'il a été aménagé dans le parc du château des princes de Condé, détruit à la Révolution. Il reste de cette époque de très beaux arbres, de larges avenues, des places tranquilles. On y respire le calme et la sérénité.

"Je me rappelle le terrain avenue du Rocher attenant à la maison de mes tout premiers ans. Mes souvenirs! Comme les herbes, j'en vois de diverses grandeurs." (...)

"Souvent avec mes frères nous allions jouer sur un monticule que nous appelions la "petite montagne", au bord de la Marne, et où jadis s'était élevé le château de Condé. Pour nos cache-cache, nous utilisions même, peureusement, un souterrain bouché presque à sa naissance mais qui nous paraissait n'en plus finir, et plein de mystères, alors qu'il l'était surtout de détritus." Et de conclure : "Je ne troquerais mes souvenirs contre nul autre."

Yves Krier passe alors les mois d'été à Saint-Maur et se lie d'amitié avec Raymond Radiguet :

"Chez moi, c'était bourgeois. Chez lui, c'était plutôt la roulotte. Mais une roulotte bien sympathique. (...) Les jours où les enfants invités venaient s'ajouter aux enfants de la maison, c'était un joli chahut. Nous saccagions tout. (...) Il n'y avait plus moyen, quand nous étions là, de faire cesser les jeux ou les pillages.(...)" <sup>3</sup>

L'amour familial, Radiguet le gardera au cœur, se montrant affectueusement attentif à chacun de ses frères et sœurs : il leur offrira de menus cadeaux, pren-

dra des nouvelles de leur scolarité, ne cessera d'entretenir une longue et régulière correspondance avec toute sa tribu. Quand il vivra à Paris, il reviendra chaque dimanche partager le repas familial.

Raymond Radiguet fréquente l'école du Centre de 1910 à 1913, puis étudie à la maison sous la houlette de son père qui travaille chez lui. Il jouit de beaucoup de temps et en profite pour lire et lire encore, notamment dans la barque paternelle.

"Nous demeurions au Parc Saint-Maur. J'y étais né, je n'en étais jamais sorti, si bien animal dans un parc que ce mot de "parc" était vrai pour moi. Je m'y promenais comme une biche dans un parc, sans d'ailleurs un moment me croire emprisonné, et soupirer. Au contraire, j'étais fier de ma ville natale, comme si c'eût été mon bien, ma seigneurie. Je n'imaginais pas qu'aucun lieu sur la Terre put dépasser en noblesse celui où j'étais né." <sup>4</sup>

Radiguet gardera de Saint-Maur le souvenir d'une communion intime avec la nature presque sauvage de cette boucle au début du XX<sup>e</sup> siècle.

"Cette enfance plate comme une pelouse, qui pendant onze ans s'étend à perte de vue sans accidents de terrain, comme maintenant j'aime à m'y rouler, à m'y délecter. Ces herbes folles où je m'imaginais courir en liberté."

Et sa ville natale occupera une place particulièrement importante dans son existence et dans son œuvre. On peut voir à cela une raison dramatiquement simple : la brièveté de sa vie fait de ce lieu celui qu'il a le plus longuement fréquenté.

Même pour partie Parisien, il ne cessera de rechercher sa "niche" originelle, d'en vanter la douceur : "Dans cette renaissance des provinces, je m'étonne du silence qui enveloppe l'Île-de-France. Quelle injustice ! Cette injustice vient peut-être de ce que sa couleur locale, pourrait-on dire, est de n'en point avoir. Ses paysages ne sont jamais sublimes ; ils ne sont pas même toujours beaux ni attendrissants, mais ils sont."

En outre, Radiguet exprimera littérairement cet enracinement. Que de belles pages dédiera-t-il à cette rivière dont il connaissait les moindres recoins.

"Ces bords de Marne, quelle niche où se reposer de toute éternité. (...) Ce que je chérissais le plus c'est la Marne, sans me douter de quelle gloire bientôt cette rivière se parerait." <sup>5</sup>

Pourtant, en ce début de XX° siècle, l'Île-de-France devient elle aussi un lieu de *l'entre-deux*, oscillant entre ville et campagne, ce que note, désolé, Radiguet :

"Alors que le tourisme redonnait leur forme à chacune des provinces, il se passait cette chose horrible que l'Île-de-France, à cause même de ces moyens nouveaux de locomotion, du rang de première province de la France, descendait à celui de banlieue de Paris! Grande banlieue: les horribles mots."

Jean Cocteau lui-même dédiera à Raymond Radiguet de petits poèmes évoquant Saint-Maur et la Marne,

tel celui-ci:

"Ma grenouille, mon Radi,

C'est ici le paradis

Paradis c'est pour les morts

Je préfère le Parc-Saint-Maur."

ou encore celui-là:

"Sur la Marne, il aimait surtout l'île d'Amour,

Avec arbres dessus, avec fleuves autour.

C'est une île de vin blanc et de balançoires

Qu'on range dans le ciel dès que tombe le soir." (...)

À la déclaration de guerre, Raymond Radiguet a onze ans. Et si Saint-Maur n'aura heureusement pas à souffrir de bombardements, la peur est cependant là comme le relatera quelques années plus tard le jeune écrivain :

"Nous entendîmes le canon. On se battait près de Meaux. On racontait que des uhlans avaient été capturés près de Lagny, à quinze kilomètres de chez nous. Tandis que ma tante parlait d'une ancienne amie, enfuie dès les premiers jours, après avoir enterré dans son jardin des pendules, des boîtes de sardines, je demandai à mon père le moyen d'emporter mes vieux livres ; c'est ce qui me coûtait le plus de perdre. Enfin, au moment où nous nous apprêtions à la fuite, les journaux nous apprirent que c'était inutile." <sup>6</sup>

Les trains qui partent vers le front de l'Est s'arrêtent pour la plupart à la gare de Champigny. C'est une attraction, notamment pour les enfants. On s'y rend chaque soir en famille. Une cantine s'organise et on lui donne un nom : "La goutte de café". La plupart des hommes pensent être de retour chez eux pour Noël, mais les choses ne se passent pas ainsi. Radiguet remarque :

"Les voix avaient toutes changé de son. (...) Déjà au bout de quelques jours, les trains militaires n'allaient plus dans un sens unique. Les premiers blessés passaient. A cause d'eux on criait moins fort, par décence."

Triste spectacle pour les enfants dont l'environnement change : "Sur la Marne, plus une barque. On aurait pu croire qu'elles étaient toutes en amont, réquisitionnées par Caron."

Le quartier du Parc, c'est aussi la gare du même nom qui voit passer, depuis 1859, le Petit train de la Bastille. C'est un lieu très vivant où les voitures à chevaux attendent les voyageurs.

Raymond Radiguet obtient son certificat d'études en 1915. En 1916, il est admis en 4° au lycée Charlemagne, près de la Bastille, et prend le train avec Yves Krier qui en gardera le souvenir : "Le matin, nous n'avions guère le temps de

bavarder. Bien qu'âgés seulement de treize ou quatorze ans — il avait un an de plus que moi —, nous étions de grands dévoreurs de journaux. Et il fallait bien, aussi, jeter un coup d'æil sur les livres de classe. Mais le soir, [...] nous parlions. Nous échangions nos jeunes idées sur la littérature, la philosophie, la politique et la guerre. Les siennes étaient beaucoup plus mûres que les miennes et de beaucoup plus d'un an. Je dois dire que ces conversations avec Radiguet dans le train de la Bastille ont plus fait que les cours de mes chers professeurs pour me donner le goût des lettres." <sup>7</sup>

Mais Radiguet s'ennuie au lycée et sèche les cours. L'année suivante sa bourse n'est pas renouvelée. Sa scolarité s'achève à quatorze ans. Elle aura duré trois ans.

En 1917, il n'est donc plus scolarisé et va porter les dessins de son père à André Salmon, responsable de la rubrique "Nos Échos" à *L'Intransigeant*. Il noue des contacts dans les milieux littéraires, fait des piges pour le quotidien *L'Éveil*, gagne de l'argent et acquiert son indépendance. Si son enfance a été saint-maurienne, son adolescence sera essentiellement parisienne.

"A Montmartre et à Montparnasse, le petit provincial de Saint-Maur découvrait les charmes, les imprévus, les négligences de ce que l'on appelle la vie de bohème. Il rencontrait des peintres et des artistes de toutes sortes." 8

Heureusement, pour permettre à Radiguet de retrouver un peu d'équilibre, il y a Saint-Maur. Saint-Maur c'est à lui, c'est chez lui. Francis Poulenc, de quatre ans son aîné, habite Nogent et sera pour Raymond un ami fidèle. Après des soirées tardives, ils prennent parfois le train ensemble. Poulenc dira à ce propos :

"Je le retrouvai à la Bastille. Il était très différent à ce moment du personnage qu'il était à Paris... C'était la timidité de la jeunesse. C'était le petit garçon génial, mais c'était – dans le train – le fils de Radiguet. Il avait dix-sept ans..."

Ce dernier train porte un nom : c'est le "train des théâtres". Raymond Radiguet le décrira dans Le Bal du comte d'Orgel, son second roman paru en 1924, à titre posthume : "Il ne s'emplit qu'à la dernière minute, et de singuliers voyageurs. Ce sont des acteurs et des actrices, pour la plupart demeurant à La Varenne, et plus ou moins mal dégrimés selon la distance qui sépare leur théâtre de la gare." Ce qui inspire à François Bott ces lignes : "On faisait le trajet avec l'ombre (fatiguée) d'Alceste ou le fantôme (défraîchi) de Richard III. Qu'allaient-ils faire dans la banlieue sud-est ?" 9

C'est aussi dans le train que Raymond rencontre Alice Saunier, institutrice à Saint-Maur, en conversation avec Maurice Radiguet. Elle peint et voudrait qu'il l'aide à exposer. Mais c'est vers le fils qu'elle tourne le regard, bien qu'elle ait dix ans de plus que lui...

Peu après Alice se marie et habite non loin des Radiguet. Son époux est à la guerre et elle s'ennuie. Elle invite le jeune Raymond chez elle et ils deviennent amants. Ils ne s'en cachent pas, se promènent dans les rues et sur les bords de Marne.

Cette liaison fera scandale à Saint-Maur, comme elle fera scandale dans la

France entière quelques années plus tard quand elle inspirera à Radiguet son premier roman, *Le Diable au corps*, où Alice deviendra Marthe.

Et voilà le train qu'il manque, le contraignant (mais est-ce vraiment le mot ?) à dormir chez Jean et Valentine Hugo, sur la table de Max Jacob ou parmi les toiles et les pinceaux de Juan Gris, un ami de son père qui lui prodigue, dit-on, des "leçons de sagesse". Quand il ne rentre pas à pied par le bois de Vincennes!

La Marne, ses îles, ses barques et ses pêcheurs, la guinguette de l'île d'Amour, le passeur, l'Écu de France, les promenades sur les rives ombragées, le train à impériale... tout cela sera présent dans l'œuvre de Radiguet. Cet amour pour sa ville natale ne se démentira pas. D'aucuns, un rien caustiques, diront que le temps lui aura manqué. Nous préférons croire que cet amour aurait grandi encore.

A l'automne 1918, il a quinze ans et commence sa vie de bohème dans le Paris d'après-guerre en explorant les coins et les recoins de Montparnasse, un quartier riche en talents, en bizarreries, en spectacles et en leçons. Il s'y lie d'amitié avec des artistes et des écrivains attablés aux terrasses du Dôme ou de La Rotonde. Mais il veut surtout connaître les hommes célèbres qu'il admire et obtient des lettres d'introduction. Un jour, il se présente chez Modigliani qui fait aussitôt son portrait !<sup>10</sup>

Il rend souvent visite au sculpteur Constantin Brancusi qui mène, dans son atelier de Montparnasse, la vie traditionnelle, mais hautement insolite en plein Paris, d'un paysan roumain.

Il a moins de chance avec Guillaume Apollinaire, qu'il admire pourtant beaucoup. Blessé à la tête pendant la guerre, le poète souffre cruellement. Il soupçonne dans les quelques vers que Radiguet lui adresse par l'intermédiaire de Salmon une contrefaçon d'*Alcools* et se montre sévère à son égard. Radiguet ne le verra probablement pas : Apollinaire décédera le 9 novembre 1918.

Introduit une fois encore par André Salmon, Raymond Radiguet rencontre le poète et peintre Max Jacob chez lui, rue Gabrielle, à Montmartre, le 6 février 1919. Son l'expérience l'instruit et l'enchante. Avec lui, le jeune homme se "ravitaille d'esprit, de conseils et d'encouragements". Cette amitié durera jusqu'à la mort du jeune homme, même si Max se plaint de ne pas le voir aussi souvent qu'il le souhaiterait...

C'est précisément Max Jacob qui organise en juin 1919 une matinée poétique en hommage à Apollinaire. Radiguet y lit quelques poèmes. Jean Cocteau est dans la salle. Quelques temps après, Radiguet se présente chez Cocteau dont la femme de chambre annonce : "Monsieur, il y a dans l'antichambre un enfant qui vous demande, un enfant avec une canne." Entre Radiguet et Cocteau, une amitié particulière vient de naître.

Si Cocteau s'éprend passionnément du jeune homme dès leur première rencontre et ce jusqu'à sa mort quatre ans et demi plus tard, Radiguet paraît plus nuancé : son amitié est certainement sincère et la séduction qu'exerce Cocteau sur lui bien réelle.

Comment, en effet, ce jeune homme de seize ans, hanté par une volonté farouche de pénétrer les milieux littéraires de la capitale, pourrait-il rester insensible au charme de cet homme brillant, âgé de trente ans, réputé pour avoir la conversation la plus spirituelle de Paris et devant lequel s'ouvrent toutes les portes ? Mais cet amour ne sera pas vraiment partagé car Radiguet a une nette préférence pour ces dames.

Raymond Radiguet rencontre aussi Germaine Tailleferre, autre Saint-Maurienne. Musicienne, elle remporte les prix les plus prestigieux du conservatoire de Paris et compose de nombreuses œuvres pour les instruments les plus divers. <sup>12</sup>

Appelée par Jean Cocteau et Erik Satie, elle constitue avec Arthur Honnegger, Francis Poulenc, Darius Milhaud, Georges Auric et Louis Dumey le célèbre *Groupe des Six* qui compose la musique des *Mariés de la Tour Eiffel*, un spectacle de Cocteau. Le 18 juin 1921, jour de la première, Raymond a dix-huit ans. Oui, Paris est une fête perpétuelle.

Le 10 mars 1923 paraît *Le Diable au corps*, sous le double signe de la publicité et du scandale. Car c'est bien une fantastique campagne publicitaire qu'orchestre Bernard Grasset : envoi des "bonnes feuilles" à diverses personnalités, affiches, encadrés dans les journaux, diffusion d'une bande-annonce aux Actualités Gaumont sous le titre : "*Le plus jeune romancier de France, Monsieur Raymond Radiguet, vient de terminer son premier roman,* Le Diable au corps." Tout cela fera dire à Henri de Régnier, dans Le Figaro : "*Il faudra que M. Raymond Radiguet ait un jour bien du talent pour qu'on lui passe l'impudent début qu'on lui a fait faire dans les lettres.*" Et le scandale tient au thème même du roman – les amours d'un adolescent avec une femme de dix ans son aînée dont le mari est au front – qui paraît quatre ans et demi seulement après la fin de la Grande Guerre. Pourtant, le livre se vend, et d'autant mieux qu'il reçoit, le 15 mai 1923, le prix du Nouveau Monde qui rapporte sept mille francs à son auteur, lui promet la traduction immédiate de son roman en anglais et son lancement aux États-Unis.

Après l'été 1923, la santé de Raymond décline. Il a du mal à mettre un point final au *Bal du comte d'Orgel*.

Début octobre, il s'installe à Paris avec Bronja Perlmutter<sup>14</sup>. Il la présente à ses parents, la promène sur les bords de Marne et parle de l'épouser pour mettre fin aux "fausses rumeurs le taxant d'homosexualité" : "Je ne veux pas qu'on

*m'appelle Madame Cocteau"*, dira-t-il. Bronja deviendra, en 1927, Madame René Clair.

Quel itinéraire fascinant, à peine imaginable de nos jours, que celui de cet enfant entré si vite dans le monde des adultes pour le quitter à l'âge de vingt ans. Une vie en forme de préface pour celui qui restera l'éternel jeune homme du Paris de l'après-guerre.

En 1924, Jean Cocteau, anéanti, fera cette confidence :

"Entre tous, j'ai choisi Radiguet pour qu'il devienne mon chef-d'œuvre." 15

Et bien des années plus tard, en 1961, il affirmera: "Toutes mes œuvres portent son deuil."

Il est vrai que leur association dans le domaine littéraire s'avère fructueuse et leur influence mutuelle très enrichissante. Ils écrivent au même moment *Le Grand écart* et *Le Diable au corps*, puis *Thomas l'imposteur* et *Le Bal du comte d'Orgel*. Cette émulation étonne aujourd'hui encore.

L'aîné dira de son cadet :

"Raymond Radiguet parut. Il avait quinze ans et s'en donnait dix-huit, ce qui embrouille ses biographes. Il ne se faisait jamais couper les cheveux. Il était myope, presque aveugle, il ouvrait rarement la bouche. (...) Quelquefois il sortait d'une poche un sale petit papier chiffonné. On repassait le chiffon, et on lisait un poème frais comme un coquillage, comme une grappe de groseilles".

Des amours passionnées, des amitiés nombreuses et riches, une soif inextinguible de connaître, d'apprendre, de faire... Radiguet, génie impatient, a connu le bouillonnement intellectuel d'une époque à nulle autre pareille, portant sur chacun un regard parfois hautain, souvent critique, un regard de myope "qui le condamnait, dit Georges Auric, à une absurde muflerie".

Pour François Mauriac "la cause est entendue. Cet enfant était un maître."

Quant à la boucle de Saint-Maur, elle aura été tout à la fois pour Radiguet un refuge et une peur de l'enfermement résumés dans la notion d'insularité.

Dans Le Diable au corps, on reconnaît fort bien cette ville "au bord de la Marne", "proche de la gare de Champigny". L'intrigue repose certes sur un souvenir autobiographique, mais rien n'interdisait à Radiguet d'en déplacer le cadre. Cela aurait eu le mérite d'atténuer le scandale local. Or il ne l'a pas fait.

Dans Le Bal du comte d'Orgel, il ne se résout pas non plus à se détacher littérairement de la Marne bien qu'aucune nécessité narrative ne l'impose. Madame de Séryeuse, dont l'époux, officier de marine, a péri en mer, a la phobie de l'eau : elle "ne se promenait jamais le long de la Marne. Quand elle faisait atteler, c'était à Cœuilly, à Chennevières qu'elle allait, loin de la Marne". Elle est très proche en cela de la mère de Raymond, Marie, dont le père est mort noyé : "Par les moyens les plus absurdes, les plus touchants, raconte Radiguet, on m'apprenait à craindre l'eau. Jamais ma mère ne voulait y aller. [...] Tout ce qui rappelait la mer à maman lui donnait des syncopes."

Une obsession qui le marquera profondément, associant en lui l'eau et l'angoisse de la mort.

Ainsi dans *Île-de-France*, *île d'Amour*, il évoque une tragédie qui s'est imprimée en lui :

"Un lieu m'attirait entre tous, qui me semblait mystérieux, l'île d'Amour. [...] Un jour pourtant je devais y aller. [...] J'ai encore dans l'oreille [...] le grincement de la balançoire. Un couple s'y balançait. [...] Ils montaient toujours. Le rire devenait plus grinçant, plus énervé. Tout à coup il se changea en cri. La balançoire était toujours en haut presque verticale à la barre du portique, mais le jeune homme était seul [...]. Le cœur soulevé, je regardais la fille sanglante : spectacle atroce [...]."

Mais il y a aussi les îles de rêve... La famille de Marie, qui a une lointaine parenté avec Joséphine de Beauharnais, est précisément originaire des îles.

"Le charme des Créoles, écrit Radiguet, c'est l'Île-de-France". De fait, hasard toponymique, l'Île de France est à la fois le nom de sa région natale et celui qu'on donnait à l'île Maurice et, par extension, à ces îles tropicales et cependant françaises. L'Île de France est bien, dans tous les sens du mot, sa terre maternelle.

Son lieu d'enfance est pour Radiguet un ancrage singulier, viscéral, qui équilibre ses multiples errances affectives et sociales où le conduit son avidité de vie.

C'est aussi le point de départ de fantasmes qui nourrissent sa création littéraire et construisent sa personnalité.

Et si, du début à la fin de sa courte carrière, il a habité Saint-Maur avec quelques intermittences, Saint-Maur l'aura continûment *habité*.

# JOELLE CONAN CHARGÉE DE MISSIONS ART ET CULTURE À LA VILLE DE SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS

#### NOTES

- 1) F. Bott, L'Enfant avec une canne, Flammarion (1995).
- 2) Y. Krier, "Au lycée avec Raymond Radiguet", *Le Figaro littéraire* (12 juillet 1952).
- 3) cf. note 1.
- 4) Ile-de-France, Ile d'Amour, Œuvres complètes, édition établie par C. Radiguet et J. Cendres, Stock (1993).
- 5) R. Radiguet fait référence à la seconde bataille de la Marne.
- 6) R. Radiguet, *Le Diable au corps*, Folio classique n°1391, Éditions Gallimard (1982).

- 7) cf. note 2.
- 8) cf. note 1.
- 9) cf. note 1.
- 10) Modigliani fera quatre portraits de Raymond Radiguet : trois dessins au crayon et une huile sur toile.
- 11) "Ne désespérez pas, monsieur, Arthur Rimbaud n'écrivit son chef-d'œuvre qu'à dix-sept ans."
- 12) Le Marchand d'oiseaux connaîtra le succès avec les Ballets suédois en 1923.
- 13) Cité par M. Nemer dans la préface à l'ouvrage *Le Diable au corps* suivi du *Bal du comte d'Orgel*, texte intégral et édition établis par M. Nemer, Éditions Grasset, *Les Cahiers rouges* (2003).
- 14) Hollandaise d'origine polonaise et mannequin de Paul Poiret.
- 15) A Jacques Maritain, philosophe et homme de lettres.

Remerciements particuliers à Madame Monique NEMER \* pour son précieux concours et ses critiques avisées.

#### BIBLIOGRAPHIE

#### Œuvres de Raymond Radiguet

- R. RADIGUET, *Le Diable au corps* suivi du *Bal du comte d'Orgel*, texte intégral et édition établis par M. Nemer. Éditions Grasset, *Les Cahiers rouges*, 2003.
- R. RADIGUET, *Le Bal du comte d'Orgel*, édition présentée et commentée par B. Pingaud, Folio classique, Éditions Gallimard, 1983.
- R. RADIGUET, Œuvres complètes, édition établie par C. Radiguet et J. Cendres, Éditions Stock, 1993.
- R. RADIGUET, *Le Diable au corps*, Folio classique n°1391, Éditions Gallimard, 1982.

#### Ouvrages

- G. BOILLAT, Un maître de dix-sept ans, Raymond Radiguet, Neuchâtel, A la Baconnière, 1973.
- C. BORGAL, Radiguet, Paris, Éditions universitaires, coll. "Classiques du XXe siècle", 1969.
- J. BOTHOREL, Bernard Grasset, Vie et passions d'un éditeur, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1989.
- F. BOTT, Radiguet, L'enfant avec une canne, Paris, Flammarion, 1995.
- M. CHIMENES (réunie, choisie, présentée et annotée par), Francis Poulenc,

<sup>\*</sup> Auteur de Raymond Radiguet, Librairie Arthème Fayard, 2002.

- Correspondance 1910-1963, Paris, Fayard, 1994.
- J. COCTEAU, Lettre à Jacques Maritain, Paris, Gallimard, 1926.
- J. COCTEAU, Mes monstres sacrés, Éditions Encre, 1979.
- J. COCTEAU, Poésie de journalisme, 1935-1938, Paris, Éditions Belfond, 1973.
- B. FAŸ, Les Précieux, Paris, Librairie académique Perrin, 1966.
- É. GALTIER, *Histoire de Saint-Maur-des-Fossés, l'abbaye, le château, la ville,* La Varenne Saint-Hilaire, Librairie Legrain éditeur, 1927 (deuxième édition).
- K. GOESCH, *Radiguet*, Avant-propos de Jean Cocteau, Paris-Genève, La Palatine, 1955.
- J. HUGO, Avant d'oublier, 1918-1931, Paris, Fayard, 1976.
- A. de MARGERIE, Valentine Hugo, 1887-1968, Paris, Jacques Damase, 1983.
- F. MAURIAC, Mes grands hommes, Monaco, Éditions du Rocher, 1949.
- M.-Ch. MOVILLIAT, Raymond Radiguet ou la jeunesse contredite 1903-1923, Paris, Bibliophane-Daniel Radford, 2000.
- M. NEMER, Raymond Radiguet, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2002.
- D. NOAKES, Radiguet, "Poètes d'aujourd'hui", Paris, Seghers, 1969.
- N. ODOUARD,"Les Années folles de Raymond Radiguet, L'Archipel", Paris, Seghers, 1974.

#### Revues, journaux

- "Le Diable au corps", Les Nouvelles littéraires, 10 mars 1923.
- J. KESSEL, "Raymond Radiguet est mort", Les Nouvelles littéraires, 15 décembre 1923.
- J. KESSEL, Le Figaro, 14 juillet 1924.
- R. MARTIN du GARD, "Raymond Radiguet", Les Nouvelles littéraires, 6 et 13 septembre 1924.
- M. JACOB, Esprit de Raymond Radiguet, texte dédié à Jean Cocteau, Le Fond de l'eau, 1927.
- B. GRASSET, "Radiguet le taciturne" (lettre à Jean Cocteau), Comædia, 11 décembre 1943.
- La Revue du cinéma, n° 7, septembre 1947.
- J. COCTEAU, "Cet élève qui devint mon maître", Les Nouvelles littéraires, 5 juin 1952.
- Y. KRIER, "Au lycée avec Raymond Radiguet", Le Figaro littéraire, 12 juillet 1952.
- Le Vieux Saint-Maur, numéro spécial consacré à Raymond Radiguet, nos 22-23, 5e série, automne 1957.
- F. FELS, "Le poète appliqué ou Ce soir nous aurons Radiguet", *Actualité littéraire*, n°55, mars 1959.

- "Le Romancier", Cahiers Jean Cocteau, n° 8, Paris, Gallimard, 1979.
- "Raymond Radiguet Jean Cocteau", Cahiers Jean Cocteau, n° 4, Paris, Gallimard, 1983.
- J. GARCIN, "Bernard Grasset, La "promo" avant la lettre. Comment on a lancé les livres cultes (VI), 1923, Le Diable au corps", Le Nouvel observateur, 17-23 août 2000.

#### Divers

J. COCTEAU, "D'un ordre considéré comme une anarchie", allocution prononcée au Collège de France, 3 mai 1923.

#### Archives

Archives municipales de Saint-Maur-des-Fossés.

Archives des Éditions Grasset.

Bibliothèque de la ville de Saint-Maur-des-Fossés (fonds local).

Fonds Axel Radiguet, Institut Mémoires de l'édition contemporaine (Paris).

# FRANÇOIS CAVANNA, UNE REPRÉSENTATION DISSIDENTE DE NOGENT-SUR-MARNE

Nogent-sur-Marne appartient au paysage littéraire français. D'Eustache Deschamps<sup>1</sup> à Marcel Aymé<sup>2</sup>, de *César Birotteau*<sup>3</sup> au *Concile de pierre*<sup>4</sup>, les références à Nogent sont nombreuses. Pourtant, ces mentions restent presque toujours allusives : des bords de Marne fugitifs, une campagne reculée...

Seul, François Cavanna consacre entièrement à Nogent-sur-Marne deux de ses autobiographies<sup>5</sup>: *Les Ritals* parus d'abord sous forme de feuilleton dans *Charlie Hebdo* entre 1976 et 1977 puis chez Belfond en 1978 et, dix ans plus tard, *L'Œil du lapin* (1987). Nogent-sur-Marne n'est plus alors seulement un vague "décor" romanesque mais un personnage à part entière. Et, si toute la production littéraire de Cavanna n'est pas – loin sans faut – consacrée à Nogent, Nogent y affleure sans cesse. *Cavanna par Cavanna* (1968), *Les Russkoffs* (prix Interallié 1979), *Bête et méchant* (1981) et bien des articles de *Charlie Hebdo* ou de *Hara-kiri* témoignent de cet attachement charnel de Cavanna à Nogent-sur-Marne.

Dans Les Ritals et L'Œil du lapin, Cavanna fait le récit de son enfance nogentaise de sa naissance en 1923 à la déclaration de la guerre en 1939. Les Ritals sont plus particulièrement un hommage à son père, immigré italien né à Bettola fuyant la misère des campagnes du Val Nure pour trouver du travail en France à la veille de la Grande Guerre. L'Œil du lapin est un hommage à sa mère, jeune Nivernaise venue faire des ménages dans les beaux quartiers parisiens et qui épouse en 1920, à Nogent-sur-Marne, Luigi Cavanna. Les deux livres sont une évocation haute en couleur de la communauté italienne de Nogent de l'entredeux-guerres. Mais ces deux ouvrages sont aussi une formidable rupture avec la représentation que l'on pouvait faire jusque dans les années quatre-vingts de Nogent-sur-Marne. Les Ritals surtout prennent le contre-pied de "la représentation officielle" de Nogent écrite essentiellement jusqu'alors sur un mode pittoresque qui privilégie tout ce qui est charmant, original et digne d'être peint. Nogent apparaît alors, suivant cette représentation, comme un petit village harmonieux aux marges du bois de Vincennes, sur les bords de la Marne, fréquenté par de grands personnages et animé par ses guinguettes et ses fêtes héritées de son passé rural et viticole.

Or, Cavanna offre, avec ses autobiographies, un récit dissident. Il fait entrer dans l'histoire de Nogent-sur-Marne des acteurs jusque-là passés sous silence : les immigrés italiens. Et avec eux surgissent aussi la pauvreté, les petites ruelles

sombres et délabrées de Nogent, les clivages politiques et sociaux, l'industrialisation et l'urbanisation de la banlieue, autant de notions soigneusement escamotées jusque-là. François Cavanna nous livre l'envers du décor d'une commune à la réputation bourgeoise.

Le succès des *Ritals*, dès leur parution à la fin des années soixante-dix, contribue à donner une notoriété à la communauté italo-nogentaise et à cette version de l'histoire de Nogent-sur-Marne. Désormais concurrencée et distancée, la représentation pittoresque de Nogent doit s'adapter et intégrer une partie du récit de Cavanna. Mais, parfois, la synthèse entre ces deux représentations est impossible et des conflits naissent.

En quoi consiste cette représentation pittoresque de Nogent-sur-Marne (I) ? Quel est l'apport des récits autobiographiques de François Cavanna (II) ? Comment s'opère la confrontation entre ces deux représentations (III) ?

# I - UNE REPRÉSENTATION PITTORESQUE DE NOGENT-SUR-MARNE

### Des institutions fondatrices

Une nouvelle représentation pittoresque de Nogent-sur-Marne prend corps dans les quinze années qui suivent la Libération. Héritière entre autre de l'étude d'Antoine Dufournet en 1914, cette représentation va prendre une nouvelle ampleur avec la naissance ou le renouvellement de trois institutions. Il s'agit d'abord de la *Société historique et archéologique de Nogent-sur-Marne et de son canton*, créée en 1949, qui fait de Nogent-sur-Marne un objet d'étude à part entière dont les résultats sont publiés dans un bulletin annuel.

Onze ans plus tard, en 1961, est inauguré le musée du vieux Nogent dont les collections, centrées sur le village et sur ses résidences royales et aristocratiques, ont été constituées au terme d'une collecte de plus de dix ans.

Le troisième acteur décisif dans la constitution de cette histoire pittoresque est la commune de Nogent qui se dote en 1959 d'une nouvelle municipalité et d'un nouveau maire : Roland Nungesser. Ce dernier soutient immédiatement toutes les initiatives historiques intéressant sa commune.

#### Une histoire déterminante

Parmi toutes les initiatives prises par ces trois acteurs, l'une d'entre elles est sans doute la plus emblématique de la constitution de cette représentation pittoresque. En 1962 paraît en effet une histoire de Nogent-sur-Marne : Nogent-sur-Marne, images d'hier et d'aujourd'hui<sup>6</sup> qui fait date. Cet ouvrage préfacé par Roland Nungesser, édité par la Société des amis du musée du Vieux Nogent est rédigé par Jean Roblin, passionné d'histoire et fondateur du musée Louis Braille.

L'histoire proposée est d'abord celle d'une succession de grands personnages du Moyen Age jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Deux des quatre chapitres du livre, soit un tiers de l'ouvrage, sont consacrés au Moyen Age. Différentes villégiatures et résidences royales nogentaises sont alors évoquées : celles de Chilpéric I<sup>er</sup> et d'autres rois mérovingiens ; celles de Charles V, Charles VII et Agnès Sorel résidents et propriétaires du manoir de Beauté. Un troisième chapitre est consacré au XVIII<sup>e</sup> siècle. Là encore, les grands personnages nationaux séjournant à Nogent font l'objet d'amples commentaires, comme le peintre Watteau mort à Nogent-sur-Marne en 1721, les Coignard imprimeurs du roi, Arnauld de Pomponne, la marquise de Lambert, ou le financier Pâris-Duvernay.

Parallèlement, cette histoire pittoresque est faite aussi d'événements qui ont marqué le territoire communal : la construction du viaduc séparant Nogent du Perreux au milieu du XIX<sup>e</sup>, la guerre de 1870 et la Seconde Guerre mondiale, la fin de la bande à Bonnot (1912), le développement des guinguettes, la création de la Fête du petit vin blanc (1954).

Cette histoire est une représentation positive de Nogent-sur-Marne, une représentation sans aspérité, sans clivage, sans question polémique, il n'est question que des "transformations heureuses qui lui [Nogent-sur-Marne] donnent cette jeunesse, cette allure accueillante, et belle." Nogent-sur-Marne prend les allures d'un village atemporel et éternel sur lequel les évolutions du temps n'ont pas de prises.

Cette histoire pittoresque est aussi une histoire sélective. Elle n'aborde pas la révolution industrielle en tant que telle. Le XIX<sup>e</sup> et ses mutations qui ont pourtant profondément modelé Nogent-sur-Marne ne font l'objet d'aucun chapitre, contrairement au Moyen Age ou au XVIIIe siècle. Et, si la construction de la ligne de la Bastille en 1854 et celle du viaduc de Nogent quelques années après sont bien mentionnées, elles ne le sont pas pour elles-mêmes ou comme révélatrices des bouleversements qui s'opèrent en région parisienne. La construction de la ligne de la Bastille est évoquée parce qu'elle permet la découverte des derniers fragments archéologiques du manoir médiéval de Beauté. L'édification du viaduc ferroviaire qui coupe Nogent-sur-Marne sert de faire-valoir au village rural de Nogent. C'est l'endroit d'où l'on peut l'admirer : "1858. Le viaduc vient d'être terminé. Avec ses huit cents mètres de long, ses trente-quatre arches, il forme un ensemble imposant et harmonieux. A ses pieds, c'est la campagne. Peu d'habitations."8. L'urbanisation et l'industrialisation de Nogent-sur-Marne qui transforment, en moins d'un siècle, un village rural de moins de mille âmes en une commune de banlieue de dix mille habitants échappent à tout commentaire. Ni les lotissements de la commune, ni la scission d'avec Le Perreux, ni l'arrivée

importante de travailleurs italiens, ni l'installation d'usines qui occupent un tiers des bords de Marne à Nogent n'est prise en compte dans le corps de l'ouvrage.

La préface de l'ouvrage offre une explication à cette amnésie. Cette histoire pittoresque est l'expression de la nostalgie du petit village rural qu'était Nogent-sur-Marne et d'une défiance vis-à-vis de son urbanisation et de ses méfaits supposés : sa "population [...] a doublé", et "les jardins et les prés, les bosquets et les promenades ont été envahis par les lotissements". Nogent-sur-Marne est sur le point de devenir une "cité dortoir" de la "morne banlieue parisienne".

Mais l'invention de cette histoire pittoresque n'est pas seulement révélatrice de la nostalgie du passé, elle constitue, dans le discours de ses promoteurs, au début des années soixante, à une époque où le village rural de Nogent n'existe plus si ce n'est sous forme de trace, une sorte d'antidote aux effets négatifs de l'urbanisation de Nogent. C'est parce qu'elle revitalisera ses racines anciennes que Nogent pourra échapper à l'anonymat de la banlieue. La création de la Fête du petit vin blanc en 1954 obéit, tout au moins dans le discours de son fondateur, à cette analyse. Faire "renaître la vie locale, le folklore" renouer "avec la fête de la St Vincent que célébraient au siècle dernier, les vignerons nogentais" c'est faire renaître Nogent.

Passé et présent doivent ainsi fusionner pour donner naissance à une harmonie : "Aujourd'hui dans les paysages de Watteau s'égrène l'accordéon d'Alexander et le sourire des Mimi Pinson du siècle de l'atome rejoint les charmes de la belle Agnès. Tout cela se dilue en une fresque haute en couleurs que les Nogentais doivent être fiers de posséder"<sup>15</sup>.

## II - UNE REPRÉSENTATION DISSIDENTE DE NOGENT-SUR-MARNE

Les Ritals, Les Russkoffs, Bête et méchant et L'Œil du lapin imposent, en dix ans, une représentation de Nogent-sur-Marne en totale rupture avec la représentation pittoresque qui avait droit de cité jusqu'alors. Brutalement Cavanna fait émerger des acteurs majeurs de l'histoire de la ville cantonnés dans les mémoires familiales : les immigrés italiens. Avec eux Cavanna impose aussi l'urbanisation et l'industrialisation, les hiérarchies sociales et les rapports de forces sociaux et politiques.

#### L'arrivée des Italiens

Avant que des historiens comme Pierre Milza et Marie-Claude Blanc-Chaléard ne fassent des immigrés italiens de l'est parisien un objet d'étude, Cavanna révèle la communauté italienne de Nogent-sur-Marne et lui donne une notoriété et des lettres de noblesse. Au travers du récit de la vie de son père, il

brosse l'histoire de cette communauté homogène faite, pour une large part, de centaines d'agriculteurs des montagnes du Val Ceno et du Val Nure de la province de Plaisance trop pauvres pour vivre de leur travail. Il révèle alors le départ pour la France, l'installation dans le cœur historique de Nogent-sur-Marne vétuste, délabré, déserté par les Français et que les Italiens investissent faute de pouvoir vivre ailleurs.

Il décrit aussi une communauté numériquement importante – près de 1 500 Italiens dans l'entre-deux-guerres – qui au fil des ans se structure et forme des réseaux de sociabilité comme le Petit et le grand Cavanna : petit bistrot et grand restaurant italiens. Il consacre une large part des *Ritals* à l'univers du travail de ces immigrés, du simple maçon comme son père à l'entreprise installée comme celle des Cavanna et des Taravella.

Il invente alors une autre représentation de Nogent-sur-Marne. Nogent n'est plus la survivance d'un village et de ses grands notables mais une commune qui s'est urbanisée à la faveur du peuplement et de l'industrialisation de la banlieue parisienne. Nogent est désormais faite d'immeubles de rapport et de petits pavillons.

## Clivages politiques et sociaux

Mais François Cavanna ne s'oppose pas seulement à la représentation pittoresque de Nogent en dévoilant son urbanisation et son industrialisation, il s'y oppose aussi en rompant avec le discours unanimiste et irénique du pittoresque. Cavanna présente Nogent comme une ville faite de clivages sociaux et de hiérarchies. Pour l'essentiel Nogent apparaît au jeune François Cavanna comme une "ville archi-bourgeoise et petite-bourgeoise, hermétiquement bouclée sur ses propriété cossues aux murs opaques" le quartier pauvre du centre ville, "les rues à Ritals" les rues Sainte-Anne et du curé Carreau entre autres. Il introduit aussi, chose impensable dans la représentation pittoresque, le débat politique. Nogent-sur-Marne s'émeut de la victoire lors du Front populaire du socialiste Jean Allemane face au maire du Perreux-sur-Marne, Jean Goy. Il évoque aussi, pour les années cinquante, la section nogentaise du Parti communiste et sa difficile visibilité sur la scène politique locale : "L'infime noyau de communistes cramponné à la vie dans Nogent, ville archi-bien-pensante" la scène politique locale : "L'infime noyau de communistes cramponné à la vie dans Nogent, ville archi-bien-pensante" la scène politique locale : "L'infime noyau de communistes cramponné à la vie dans Nogent, ville archi-bien-pensante"

Cavanna parle aussi de la misère : celle de son père qui fait tous les sales boulots les plus dégradants dont ne veulent pas les autres, celle de sa mère qui fait les ménages dans les maisons bourgeoises de Nogent. Il fait du chômage de son père et du risque de perdre sa carte de séjour l'un des éléments majeurs du récit des *Ritals*.

# Une représentation inversée

La représentation dissidente de Cavanna fonctionne aussi sur toute une série

d'inversions de la représentation pittoresque.

C'est d'abord une inversion de la géographie de Nogent. Alors que la représentation pittoresque résumait Nogent aux abords du bois de Vincennes, à la Marne, à l'axe central et structurant de Nogent qu'est la Grande Rue et aux maisons bourgeoises et aristocratiques. Cavanna fait de la rue Sainte-Anne – petite et vieille ruelle qui donne dans la Grande Rue et qui n'est jamais évoquée pas même en carte postale – le centre de sa représentation de Nogent. Il déstructure Nogent et fait de l'envers du décor le cœur des choses. De même, les abords du fort de Nogent, no man's land interlope du nord-est de la ville devient pour l'enfant qu'il est un paradis : "C'est bossu, fendu, tortillé, vallonné, toute une géographie. Des montagnes, des ravins, des falaises à pic, des grandes pentes à dévaler sur le cul. tu croirais la Suisse."

Dans le même esprit, Cavanna convoque aussi dans son récit le Moyen Age, élément majeur de la représentation pittoresque. Mais l'argument du Moyen Age n'est plus utilisé pour peindre des séjours royaux mais pour ennoblir la rue Sainte-Anne qui devient sous la plume de Cavanna la seule, avec les ruelles voisines, à dater de cette époque. "La rue Sainte-Anne, il paraît qu'elle est comme ça depuis le Moyen Age, elle a pas bougé, c'est la demoiselle de la bibliothèque municipale où je vais chercher des livres le jeudi qui me l'a dit. Toutes les rues autour, pareil."<sup>20</sup>. De la même manière, Agnès Sorel figure tutélaire du Nogent pittoresque n'est plus associée au manoir de Beauté mais à la rue Sainte-Anne dont elle est contemporaine. "La rue, elle a sûrement pas bougé depuis Agnès Sorel"<sup>21</sup>. La rue à Ritals devient alors non seulement le centre géographique de Nogent mais elle en devient aussi l'origine par son ancienneté et sa noblesse.

Cavanna procède aussi à une inversion de langage. Le récit pittoresque reposait sur une langue soignée voire précieuse à force de vouloir donner ses lettres de noblesse au récit pittoresque. Cavanna, quant à lui, utilise une langue parlée, populaire qu'il crée en utilisant le français parlé, l'argot et le dialecte placentin, dialecte des Italiens du Val Nure.

Enfin, Cavanna va démythifier la Fête du petit vin blanc, élément clef de la représentation pittoresque. Il dénie à cette fête tout lien avec le passé viticole Nogent, "Des vignes, à Nogent, j'en ai jamais vu la queue d'une"<sup>22</sup>. Il récuse l'idée qu'elle puisse participer à la permanence de la dimension pittoresque de Nogent-sur-Marne. Cavanna ramène cette fête à sa valeur mercantile : "une connerie de commerçants roublards"<sup>23</sup>. Il ne voit en elle qu'une construction artificielle pour donner l'illusion de la permanence du pittoresque depuis long-temps révolu. Elle n'est pour lui qu'une imposture : "[une] fête pseudo-folklo-rique en préfabriqué"<sup>24</sup>.

## III - LA CONFRONTATION DE DEUX REPRÉSENTATIONS

Une telle représentation aussi âpre et virulente engendre un double phénomène: une synthèse avec la représentation pittoresque et un conflit.

## Synthèse

Les récits autobiographiques de Cavanna fragilisent la représentation pittoresque de Nogent-sur-Marne, ils contraignent ses différents promoteurs à la modifier progressivement.

Ainsi, cinq ans après la publication des *Ritals*, la ville de Nogent-sur-Marne découvre son histoire italienne et se jumèle avec les trois villes d'où sont originaires les premiers fondateur de la colonie italo-nogentaise : Ferriere, Bettola et Farini. Les noms de ces trois communes et celui du Val Nure sont même retenus pour orner Nogent<sup>25</sup>. Toutefois la municipalité ne retient pas le centre historique de Nogent, celui où avaient vécu les premiers Italiens de Nogent, pour inscrire ces différents noms de rues. Ferriere, Bettola et Farini deviennent des noms d'allées au pied même de la mairie à l'écart du centre historique. Ce choix est aussi symbolique : la municipalité n'entend ainsi pas se dessaisir complètement de sa représentation de Nogent.

Par ailleurs, près de trente ans après sa première publication, Jean Roblin est l'auteur d'une nouvelle histoire de Nogent-sur-Marne différente de la première version. Ignorés dans la version de 1962, les Italiens apparaissent désormais. Formellement, Jean Roblin interrompt son récit pittoresque pour introduire les éléments dissidents du récit de Cavanna: "Les splendeurs de la propriété Smith-Champion, toutes ces richesses que nous venons de découvrir, ne peuvent faire oublier la misère qui, à Nogent, vers 1930, se réfugie en des ghettos sordides. Au fond des impasses de la Grande Rue, s'entasse, dans des immeubles vétustes, une population ouvrière qui se bat pour survivre. Certains de ces îlots misérables vivent à l'heure italienne. Ils sont venus ces hommes et ces femmes, de leur Italie natale, particulièrement de Plaisance et de Ferrière" Deux pages sont alors consacrées à la communauté italienne de Nogent rédigées presque en totalité avec des citations des Ritals.

Mais cette synthèse n'a pas toujours lieu et des conflits peuvent survenir entre les deux représentations.

#### Conflits

La confrontation des deux représentations donne lieu un affrontement dont l'enjeu est la mémoire de la rue Sainte-Anne.

En effet, à la fin des années quatre-vingts, la municipalité décide de rénover le centre ancien de Nogent. Dans les faits, une partie des constructions du centre ville est rasée, la totalité des constructions de la rue Sainte-Anne, devenues insa-

lubres, disparaissent, à l'exception de l'immeuble construit par l'entreprise Cavanna et Taravella. Cette opération s'accompagne d'une communication qui vise à disqualifier le centre ancien pour mieux justifier sa destruction : "La rue Sainte-Anne. En plein cœur de Nogent, c'est un bien triste spectacle qui s'offrait, il y a peu, au passant indiscret, qui s'écartait un instant de la Grande-rue et de ses belles boutiques : les pavés disjoints conduisaient à de vieux immeubles où l'insalubrité régnait et où l'insécurité menaçait. De vagues baraques, une allure de décharge publique... A l'aube de l'an 2 000, c'était un Nogent bien peu reluisant." Malgré Les Ritals et la consécration de la rue Sainte-Anne comme berceau de la "ritalie nogentaise", la rue Sainte-Anne est déconsidérée et rasée.

Plus encore, son nom lui est retiré. La municipalité va en effet tenter de substituer la mémoire du Nogent pittoresque à celle des Italiens. Le 28 mars 1990, le conseil municipal débaptise la rue Sainte-Anne pour la nommer "ruelle des vignerons"<sup>28</sup>, réminiscence du passé viticole de Nogent, autocélébration de ceux qui avaient inventé dans les années cinquante la Fête du petit vin blanc. Mais cette représentation pittoresque est fondée sur une mémoire beaucoup trop artificielle pour être durable. Aussi la nouvelle municipalité née de l'alternance politique de juin 1995 rend-elle à la rue Sainte-Anne son nom initial au nom de son passé italien<sup>29</sup>. La représentation dissidente devient officielle.

Les Ritals ont bouleversé la représentation traditionnelle de Nogent conçue comme un petit village des bords de Marne, atemporel. Cette autobiographie a participé à la révélation d'une partie de l'histoire de Nogent-sur-Marne ainsi qu'à sa réconciliation avec l'industrialisation de la banlieue. Elle a contribué à faire de Nogent-sur-Marne un acteur original et déterminant de l'histoire de la banlieue parisienne.

#### **VINCENT VILLETTE**

#### NOTES

- 1) DESCHAMP Eustache, Œuvres complètes, Paris, F. Didot, 1878-1903. Onze volumes.
- 2) AYME Marcel, Le Vin de Paris, Paris, Gallimard, collection Biblos, 1989.
- 3) BALZAC Honoré de, Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, parfumeur, chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au maire du deuxième arrondissement de Paris, Paris, Folio, 1990, p. 298.
- 4) GRANGÉ, Jean,-Christophe, Le concile de pierre, Albin Michel, 2000.
- 5) Un auteur c'est toutefois inspiré de Nogent-sur-Marne pour l'un de ses romans

- policiers. OPPEL Jean-Hugues, *Brocéliande sur Marne*, Paris, Editions Payot et Rivages, 1994. Oppel y décrit les bouleversements immobiliers d'une commune de banlieue à la fin des années quatre-vingts.
- ROBLIN Jean, Nogent-sur-Marne. Images d'hier et d'aujourd'hui, Nogent-sur-Marne, Société des Amis du vieux Nogent, 1962.
- 7) Ibid. p. 107.
- 8) *Ibid*. p. 90.
- 9) *Ibid.*, préface. p. 7-9.
- 10) *Ibid*.
- 11) *Ibid*.
- 12) *Ibid*.
- 13) *Ibid*.
- 14) *Ibid*.
- 15) Ibid., p.105.
- 16) CAVANNA François, Les Ritals, Paris, Le Livre de poche, 1996, p. 30.
- 17) *Ibid*.
- 18) CAVANNA François, Bête et méchant, Paris, Le livre de poche, 1981, p. 308.
- 19) Les Ritals, op. cit., p. 66.
- 20) Les Ritals, op. cit., p. 17.
- 21) Ibid.
- 22) Les Ritals, op. cit., p. 141 n.
- 23) Bête et méchant, op. cit., p. 209.
- 24) Ibid.
- 25) Arch. Mun, Nogent-sur-Marne. 1 D 1/56. Par quatre délibérations du 28 janvier 1983, le conseil municipal crée le carrefour du Val Nure et les allées de Bettola, Farini et Ferriere.
- 26) ROBLIN Jean, *Nogent-sur-Marne. La mémoire retrouvée*, Nogent-sur-Marne, 1991, p. 186.
- 27) Arch. Mun, Nogent-sur-Marne. 456W32. Promenade dans Nogent [1988], p. 10.
- 28) Ibid., 1 D 1/58.
- 29) *Ibid.*, 191W02D05. Rapport aux membres du conseil municipal, séance du 28 février 1996.

# JULIEN VALLOU DE VILLENEUVE LITHOGRAPHE ET PHOTOGRAPHE BOISSEEN

Julien Vallou de Villeneuve est né à Boissy-Saint-Léger le 12 décembre 1795 (21 Frimaire An IV), dans la maison, Grande Rue (rue de Paris), de son grandpère maternel, Claude-Louis Deseignerolle, où sa mère Marie-Elisabeth est venue accoucher. Son père, Jean-Baptiste Vallou de Villeneuve, est receveur des Domaines nationaux à Paris où il habite, section de la Fraternité. Son grand-père paternel, Claude-Antoine Vallou de Villeneuve, était directeur de la Régie générale et résidait à Montfort-L'Amaury où il est mort le 20 décembre 1788 à l'âge de 69 ans, et où son grand-oncle Michel Vallou de Boisroger, frère de Claude-Antoine, avait été curé de 1739 à 1785. La famille vivait à Chartres à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Jean-Baptiste Vallou Villeneuve (il n'y a pas de "de", mais ce n'est guère conseillé en cette période révolutionnaire !) a épousé Marie-Elisabeth Deseignerolle à Paris en décembre 1794. Il a 39 ans ; elle en a 35.

La famille Deseignerolle est établie à Boissy-Saint-Léger depuis quelques années. Claude-Louis (le grand-père) est huissier à Paris. Son frère, Jacques-Louis, est contrôleur des vivres à l'Armée du Nord. Ils ont tous deux leur maison de campagne à Boissy-Saint-Léger. Claude-Louis a également un fils, Louis-Jérôme. Le frère de Marie-Elisabeth sera maire du village de 1800 à 1802 et chargé de la poste aux Armées pour le département du Mont-Tonnerre à Mayence où il mourra le 21 novembre 1813.

Julien fait ses études au collège, puis travaille quelques temps, comme clerc, chez un notaire à Paris. Mais il est plutôt attiré par les arts. Il découvre la peinture et commence à peindre lui-même. Il suit les cours des peintres Jean-François Garneray et Frédéric Millet. Il peint des aquarelles, aujourd'hui peu recherchées. Puis il se passionne pour la lithographie, domaine où il va acquérir une renommée certaine en France et à l'étranger. Ses lithographies sont encore aujourd'hui très appréciées des amateurs.

La lithographie, dont l'exécution paraît (faussement) facile, est un art à part entière et un métier où s'associent à la fois le talent de l'artiste et l'habilité de l'imprimeur. L'artiste y exprime directement sa touche personnelle instantanée, sa maîtrise manuelle dans l'harmonie de la composition, l'expression des reliefs, du mouvement, des contrastes et de la lumière, avec simplement le crayon, la plume et une encre plus ou moins additionnée d'eau pour en varier la transparence. A ses côtés, plus qu'un simple artisan, l'imprimeur apporte toute son expérience pour la qualité des feuilles lithographiques. L'imprimerie Lemercier, à Paris, est en ce domaine fort connue.

La lithographie connaît son plein épanouissement au cours de la première moitié du XIX° siècle. C'est le moyen de reproduction le moins cher et le plus rapide pour la diffusion de "masse". Très vite, les peintres et les artistes de premier plan en font un procédé original qui leur permet de publier leurs œuvres jusqu'alors réservées à une clientèle aisée et restreinte.

La lithographie sert pour tous les genres : imagerie bien pensante de piété ou dans le sentimentalisme primaire sur l'amour et la famille, titres de romance, catalogues de mode, portraits, paysages pittoresques et romantiques, illustration de livres et d'albums, caricatures de la société bourgeoise et du monde politique, scènes de la vie sociale et de mœurs. La lithographie politique, souvent féroce, succombera à la censure.

Julien Vallou de Villeneuve expose pour la première fois, sous le nom de Villeneuve, quelques dessins d'après des sujets anglais, au Salon des Beaux Arts de 1824. En 1826, il publie *Costumes des provinces septentrionales des Pays-Bas*, puis, en 1829, *Types de femmes, souvenirs d'un artiste*, ensemble de portraits finement exécutés, plus vrais que nature qui captent la personnalité du modèle. Il a toute une collection de costumes de femmes italiennes, espagnoles, suisses, grecques, françaises et d'Orient pour habiller ses modèles. Ses gravures de mode, ses dessins de costume, ses scènes de la vie quotidienne connaissent une grande vogue. Les reproductions au tirage soigné sur papier de choix sont des petits chefs-d'œuvre, souvent copiés par de nombreux lithographes de l'époque.



The Select Principle Assess Photographs (P.C.) then the beauty Elberg man areas blands

Avec Achille Devéria, Numa, Maurin et Tassaert, Julien collabore, en 1830, à des publications érotiques et romantiques comme *L'Imagerie Galante*. Ces images, très spirituelles, à prétention émoustillante, sans être osées, représentent des scènes de la vie de tous les jours, parfois grivoises, de grisettes, de lorettes décolletées, de baigneuses et de femmes à leur toilette.



En 1835, comme peintre de genre, il reçoit une médaille d'or à une exposition à Rouen - la seule médaille qui lui sera décernée - pour son tableau L'amour

sous les toits. Il fera don de ce petit tableau, qu'il a conservé dans sa chambre à coucher, au musée des Beaux Arts de Rouen, qui le possède toujours.

Julien publie, en 1839, de nouvelles lithographies *Les jeunes femmes, groupes de têtes*. Régulièrement, il expose au Salon des Beaux Arts en 1827, en 1831, puis chaque année de 1833 à 1841 et de 1844 à 1849. Plusieurs de ses tableaux de genre, de ses dessins et de ses lithographies sont exposés au Louvre. Il participe à de nombreuses expositions en province. A Arras, en 1838, il obtient la mention honorable pour son tableau *Agar et Ismaël dans le désert*. A Boulognesur-Mer, en 1845, sa lithographie *Le déjeuner des ouvrières, scène de mœurs parisiennes* est acquise par la Société des Amis des Arts pour être offerte au gagnant de la loterie des objets d'art.

C'est au moment où la lithographie est partout adoptée comme procédé de reproduction illimitée d'images dans les livres et les revues qu'est inventée la photographie. D'abord passée inaperçue, celle-ci va concurrencer la lithographie et la supplanter à partir de 1855.

Des artistes curieux et des lithographes désireux de reproduire fidèlement la nature par des moyens rapides et précis sont les premiers à s'adonner à la photographie. Dès 1842, Julien Vallou de Villeneuve s'y intéresse en ce qu'elle l'aide dans son travail de lithographe. Si l'on conteste qu'elle soit une œuvre d'art, rares sont ceux qui lui refusent le droit d'être un instrument à son service.

Certains ne voient dans la photographie que le résultat de l'action de la lumière, de la physique et de la chimie, de la représentation absolument fidèle de la réalité, qu'un moyen industriel et rentable de reproduction où la main, l'esprit, l'imagination de l'artiste n'ont aucun rôle, et même une menace au goût pour le beau et la forme idéale. D'autres estiment que la photographie est un art, non pas une copie qui rend d'elle-même les objets extérieurs tels que l'œil humain les voit avec la valeur relative des tons et de la perspective, mais un tableau, un effet artistique par le choix du point de vue, la délimitation du tableau, la concentration de l'intérêt sur le sujet principal, la bonne distribution de la lumière, selon les différents plans, pour produire les effets voulus. La photographie aura quelque peine à forcer les portes des expositions officielles.

En 1851, Julien adhère à la Société Héliographique. Il lui donne, pour son "album", une académie et un portrait et propose dans sa revue *La Lumière*, à la rubrique publicité, de photographier "tous sujets et modèles obtenus sur papier avec la plus grande supériorité, depuis 5 francs".

Après la disparition rapide de la Société Héliographique, Julien est parmi les fondateurs, en 1854, de la Société Française de Photographie, "association (qui existe toujours) purement artistique et scientifique". A l'exposition de 1855 de la Société, ses photographies figurent aux côtés de celles de Charles Nègre, de Louis-Adolphe Humbert de Molard, de Gustave Le Gray, etc. La même année, il offre à la Société un portrait de femme et quatre études d'après nature. Il est de

ceux qui croit que la technique du négatif sur le papier est "l'avenir réel de la photographie", au moment où le négatif sur verre prend le pas sur le calotype. On lui reproche toutefois de retoucher ses négatifs mais on reconnaît que "ses compositions sont arrangées avec beaucoup de goût et se distinguent par un sentiment artistique". La femme demeure son modèle favori... lui qui restera toute sa vie célibataire... Ses personnages sont dépourvus d'ornements. Ils sont photographiés sur des fonds neutres, dans des décors d'une grande simplicité qui mettent en valeur leurs expressions naturelles. Les zones d'ombre et de lumière, la pose et la mise en scène sont organisées avec soin.

Julien Vallou de Villeneuve est parmi les premiers à imprimer sur le montage de ses épreuves la mention "Etude d'après nature". Ses tirages de modèles costumés en domestiques, de portraits d'acteurs, de nus et de modèles drapés sont très utilisés par les artistes. La photographie est pour le peintre un moyen fidèle au vrai, plutôt économique qui peut le dispenser des longues et coûteuses séances de pose des modèles payés à l'heure. Elle offre une image nouvelle de la morphologie du corps humain dont la nudité ne se laisse ni lisser, ni idéaliser. Le peintre se sert de la photographie pour sa création, tout comme le photographe photographie le modèle tel que le peintre aurait pu le peindre.

Julien, qui pense ses photographies comme le peintre -qu'il est aussi- imagine ses tableaux, a travaillé pour Gustave Courbet. Henriette Bonnion, qui a posé



pour *Les baigneuses*, est reconnaissable sur des photographies de 1853 et de 1854 de Julien. Le parallèle n'est pas moins frappant entre une autre photographie déposée en 1854 et le modèle de *L'atelier du peintre*. De grandes similitudes de forme et de pose sont perceptibles entre les nus photographiques et ceux de toiles du peintre franc-comtois. La qualité de la photographie de Julien, l'éclairage soigné du corps du modèle, ont sans aucun doute inspiré Courbet. Ces photographies ont conservé toute leur fraîcheur.



Julien Vallou de Villeneuve meurt le 4 mai 1866 d'une attaque d'apoplexie foudroyante dans le bureau du baron Taylor, fondateur de l'association des artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs, dont Julien est membre et donateur perpétuel. Il repose (toujours) au cimetière du Père-Lachaise, aux côtés de ses parents et de son frère Théodore, né aussi à Boissy-Saint-Léger en 1798, et qui a eu son heure de célébrité comme auteur de comédies et de vaudevilles.

Julien vivait dans une aisance certaine. Il possédait plusieurs hectares de terres à Montfort-L'Amaury, à Maurepas et près de Provins, ainsi qu'une propriété au Port à l'Anglais à Vitry. N'ayant plus d'ascendants et pas de descendants, il a disposé de sa fortune pour effectuer de nombreux legs en faveur des personnes "qu'il connaissait depuis longtemps" ou qui ont servi ses parents et lui-même, et de l'association des artistes pour porter secours et appui aux artistes.

Il n'a pas oublié Montfort-L'Amaury, "où il est allé à toutes époques de sa vie chez sa grand-mère paternelle", ni Boissy-Saint-Léger, où il a certainement séjourné, étant enfant, dans la famille de sa mère. Aux deux villes, il a légué une rente perpétuelle de 400 francs sur l'Etat, dont le produit doit récompenser, chaque année, une personne pauvre pour ses vertus et sa bonne conduite. Le prix doit servir à "favoriser l'émulation des jeunes gens pour leur conduite régulière, leur vertu et leur travail". Il sera décerné à Boissy-Saint-Léger jusqu'en 1968!

Julien a fait don de ses 8,40 hectares de terres près de Provins à la ville de Provins à charge pour elle de récompenser une ou deux personnes dignes d'intérêt avec le produit du fermage évalué à 850 francs par an.

Pour marquer leur reconnaissance, Boissy-Saint-Léger et Provins ont chacune donné le nom de Vallou de Villeneuve à une rue de leur commune. Ce sont certainement les deux seules rues de France qui portent le nom de Julien.

Julien Vallou de Villeneuve est aujourd'hui plus connu comme photographe, un des pionniers du négatif papier. Ses nus féminins sont souvent exposés. Quatre de ses études d'après nature, dont *La laveuse* et *L'odalisque dans le goût d'Ingres*, datées de 1853-1855, faisaient partie des dizaines d'œuvres illustrant les rapports entre les peintres et les photographes au cours des années 1839-1939, à l'exposition *Un siècle de vision nouvelle*, à la Bibliothèque nationale du 4 au 28 mai 1955. Deux de ses œuvres étaient présentes au Grand Palais à l'exposition *L'art en France sous le Second Empire*, du 11 mai au 13 août 1979. Cinq de ses photographies figuraient parmi les "180 chefs- d'œuvre de la Bibliothèque nationale" de l'exposition *Regards sur la photographie en France au XIXe siècle*, que l'on pouvait voir au Petit Palais du 18 septembre au 23 novembre 1980. Neuf de ses études d'après nature trouvaient tout naturellement leur place parmi les 350 œuvres de l'exposition consacrée par la Bibliothèque nationale de France à *L'art du Nu au XIXe siècle – Le photographe et son modè* 

*le*, du 14 octobre 1997 au 18 février 1998. Et plus récemment, cinq de ses nus étaient aux côtés des chefs-d'œuvre de Gustave Courbet au Grand Palais du 13 octobre 2007 au 28 janvier 2008.

Toutes les histoires consacrées à la photographie n'oublient pas de rappeler le travail de Julien Vallou de Villeneuve, un artiste bien dans son époque, brillant lithographe aux belles heures de la lithographie, photographe de talent qui avait compris que, dès ses débuts, la photographie était un art promis à un bel avenir.

#### ROGER GUILLEMARD

Roger GUILLEMARD, *Julien Vallou de Villeneuve*, *peintre*, *lithographe*, *photographe* (1795-1866), Boissy-Saint-Léger, 2001, 144 p. (reproduction de 219 lithographies et de 73 photographies, format 22 x 28,5).

#### LES BORDS DE MARNE VUS PAR LES PEINTRES

#### UN ACCES FACILE POUR CETTE CAMPAGNE AUX PORTES DE PARIS

Les paysages des bords de la Marne ont inspiré les artistes-peintres depuis plusieurs siècles. Le problème récurrent reste l'identification des lieux, faute de repères tangibles, comme un pont, un moulin à eau ou un bateau-lavoir.

Ainsi, on peut supposer que *L'embarquement pour l'île de Cythère* d'Antoine Watteau aurait été inspiré par un paysage vu depuis les hauts de Nogent, un lieu qu'il connaissait fort bien, et où il est décédé en 1721. Mais aucune preuve n'a pu être apportée jusqu'ici.

François Boucher aurait peint le pont de Charenton avec ses moulins sous les arches, et Camille Corot celui de Joinville-le-Pont. Mais rien n'est moins sûr quant à l'identification de ces ouvrages.

Il faut attendre la construction du chemin de fer dans les années 1856-1859 (lignes de Mulhouse et de la Bastille), ainsi que l'industrialisation de notre ban-lieue, voulue par Napoléon III, pour voir arriver en plus grand nombre les artistes avec leurs chevalets, alors que leur petit univers des bords de Seine commençait à se constituer également sur les bords des Marne : guinguettes, bals, constructeurs de bateaux, sociétés de canotage.

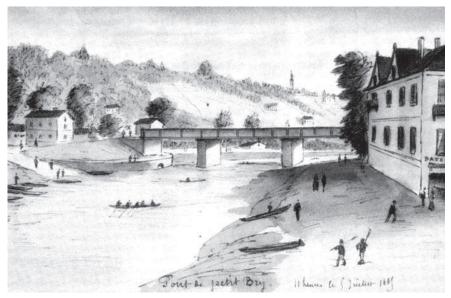
Camille Pissarro fut l'un des premiers à venir s'installer plusieurs années à La Varenne, où il vit la transformation du paysage s'effectuer très rapidement (de 1863 à 1866 environ). Plusieurs de ses paysages des coteaux de Chennevières, vus depuis La Varenne en témoignent. Quant à son *Bac de La Varenne* (1864, Musée d'Orsay), il fixe pour toujours sur la toile une activité qui disparaîtra trois ans après avec la construction du premier pont de Chennevières.

La guerre de 1870 fut également une opportunité pour de nombreux artistes de venir dans notre banlieue, pour des travaux sur commande de l'armée française. L'ambulance de la Presse à Joinville par Alfred Decaen et Jacques Guiaud (1871, Musée de l'Île-de-France à Sceaux) et Les combats de Chennevières par Alphonse de Neuville (1870, Musée de Versailles), ainsi que de nombreuses scènes de batailles à Champigny, figurent parmi les tableaux les plus significatifs de cette période.

Une fois la paix revenue, c'est tout le calme des paysages de la Marne que nos artistes vont mettre en valeur. Paul Cézanne créa plusieurs œuvres sur la Marne, souvent difficilement identifiables, car représentant des arbres au bord de l'eau, sans repère architectural. Une de ces toiles figure tout de même en tant que

"Bord de Marne" au Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. Bien plus identifiable est son *Pont sur la Marne à Créteil* (1883, Musée Pouchkine à Moscou). Il est à noter que ce tableau est daté de la même année que le roman d'Emile Zola, *Au bonheur des dames*, qui décrit notamment l'île Fanac de Joinville-le-Pont et sa guinguette. La liaison entre Zola et plusieurs peintres, dont Cézanne, serait un sujet à étudier de manière plus approfondie.

Albert Capaul a également laissé de nombreuses aquarelles, toujours datées et situées avec précision. Ce sont des éléments iconographiques très importants, dont les Archives départementales du Val-de-Marne possèdent une collection significative. Sa *Vue prise du fort de Gravelle* vers 1880) en est un bon exemple, avec la représentation de la boucle de la Marne et le moulin des corbeaux de Saint-Maurice.



Albert Capaul : "Pont de Petit Bry". (Archives Départementales du Val-de-Marne)

## Ferdinand Gueldry: champion d'aviron et peintre.

Parmi tous ces artistes, il en est un qui se distingue par son originalité. Il s'agit de Ferdinand Gueldry (1858-1945). Issu d'une famille aisée (son père était un industriel et sa mère, née Morris, héritière du pactole des fameuses colonnes parisiennes), il n'a jamais eu besoin de travailler. Toute sa vie a été consacrée à la peinture. Elève du célèbre Gérôme à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, il ne l'a fort heureusement pas écouté lorsque celui-ci lui conseillait de laisser ses scènes de canotage à d'autres!

Bien que Gueldry ait peint beaucoup de sujets différents avec autant de maîtrise (scènes d'usines, paysages de Bretagne, du Midi ou d'Alsace, portraits), ce sont ses scènes de canotage et d'aviron, sur la Marne comme sur la Seine ou même la Tamise, qui ont fait sa renommée. Rameur à la Société nautique de la Marne à Joinville-le-Pont, avec son frère Victor, et ayant remporté de nombreuses compétitions dans les années 1880, il devint ensuite arbitre international d'aviron. Sur plusieurs de ses toiles, immédiatement vendues ou données à ses amis rameurs, il avait représenté des athlètes ou des constructeurs de bateaux fort connus à l'époque, dont ses petits carnets de notes nous ont laissé la trace.

Toutes les toiles représentant des scènes de canotage, encore en possession de ses enfants, ont finalement rejoint, d'une façon ou d'une autre, les bords de Marne. Citons notamment *Le saut du barrage* (1895, Hôtel de ville de Joinville-le-Pont), *Aux sources du canotage* (1896, Musée de Nogent-sur-Marne), *L'embarquement* (non daté, Aviron Marne et Joinville) ou encore la *Mise à l'eau d'une yole* (1905, collection privée).

Sa production intense reparaît de nos jours au cours de ventes publiques en France et aux Etats-Unis, où "ses" canotiers de la Marne font considérablement monter les enchères.

Seul l'américain Thomas Eakins (1844-1916) a pu acquérir une telle renommée avec des scènes d'aviron ; assez curieusement, cet artiste fut également



Ferdinand Gueldry: "Le saut du barrage" 1895. (Collection Gueldry)

l'élève de Gérôme à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, mais dix ans avant Gueldry. On peut supposer qu'il avait également refusé de suivre les mêmes conseils de son professeur!

Parmi les artistes de cette époque, il faut remarquer plus particulièrement : Victor Marec et son *Moulin brûlé de Charentonneau* (1902, Musée de l'Île-de-France à Sceaux), Victor Lecomte avec de très belles toiles sur Saint-Maur, comme *Matin, bords de Marne* (1910) ou *Quai de La Varenne* (1911), toutes deux au Musée de Saint-Maur, Villa Médicis.

### Les fresques des mairies : un patrimoine à préserver

Presque tous les hôtels de ville des communes situées au bord de la Marne possèdent des fresques montrant des aspects de notre rivière. Certaines ont failli disparaître, comme celles de Joinville-le-Pont, lorsque l'ancienne mairie fut démolie. Heureusement marouflées, elles ont pu être décollées des murs et replacées dans l'hôtel de ville actuel ; on peut ainsi continuer à contempler cette séries imposante de vues représentant divers aspects de la ville au début du XIX° siècle, illustrés par Charles Bricoux, comme *Le premier circuit d'aéroplanes* (1911), représentant l'ancien pont sur la Marne, ou *Le canotage* (1911-1913).

A la mairie de Saint-Maurice, Léon Félix retrace la vie d'un couple, de la naissance à la vieillesse, sur fond de Marne ; sur l'un des panneaux, intitulé *Les serments* (1927), le couple est représenté avec la passerelle de Charentonneau en arrière-plan.

En 1887, Géo-Roussel peint *La Marne à Charenton* pour la mairie de cette commune. De très belle facture, ces fresques nous laissent le témoignage d'un paysage bucolique perdu.

Quant à la mairie de Nogent-sur-Marne, elle est ornée de scènes représentant notamment la Marne et ses chalands, peints par Adrien Karbowski (1891-1892).

## Les artistes dits "contemporains", mais déjà du siècle dernier

A partir du XX<sup>e</sup> siècle, une nouvelle génération d'artistes perpétue l'image des bords de Marne, encore intacte dans la mémoire collective.

Ils ont la chance de pouvoir encore trouver l'inspiration avec un paysage peu détérioré par des activités industrielles, populaire, sportif et festif. Tout ce qu'ils ont peu à peu perdu sur les bords de Seine.

Raoul Dufy fut l'un d'entre eux. *Nogent, pont rose et chemin de fer* (vers 1940, Musée des Beaux-Arts du Havre), ou *Canotiers, bords de Marne* (vers 1940, Musée d'Art moderne de la Ville de Paris) évoquent bien cette joie de vivre, notamment par le choix de ces couleurs si particulières à Dufy, comme on a pu le voir dans l'importante rétrospective qui lui a été consacrée fin 2008 au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris.

André-Albert-Marie Dunoyer de Ségonzac nous a également laissé de nombreux paysages sur notre région, comme sa *Marne à Chennevières* (1950, Musée de l'Île-de-France à Sceaux).

Mais il faudrait également citer Albert Marquet, Roger Worms, Louis-André Berthommé Saint-André, qui ont peint des aspects de Joinville-le-Pont ou de Saint-Maur-des-Fossés avec la Marne en toile de fond.

Plus près de nous, certains artistes récemment décédés forment une sorte de trait d'union entre ces grands noms de la peinture et ceux de la génération actuelle qui arrivent encore à trouver l'inspiration en posant leurs chevalets sur les berges de notre rivière.

Maxime Secqueville, qui traitait la Marne à la manière des impressionnistes, avait réussi à en faire vivre sa famille en vendant presque toutes ses toiles de son vivant : un cas assez rare. Ses péniches et ses paysages de neige constituaient des sujets de tableaux privilégiés.

Marie-Thérèse Guillaume, avec sa *Mariée sur le chameau*, nous a laissé pour la postérité le souvenir des temps heureux et insouciants *Chez Gégène* à Joinville-le-Pont.

Roger Quintaine, également disparu il y a peu de temps, a laissé plusieurs toiles magnifiques représentant le pavillon Baltard à Nogent ou des îles au Perreux-sur-Marne (au Musée de Nogent).

Toujours à Nogent, Claude Delaunay a laissé au musée de la ville toute une série d'aquarelles montrant le patrimoine architectural important qui existait encore en 1970, et dont certains éléments ont disparu, comme son *Ancien pont de Nogent*, dont on regrette la belle architecture.

## L'Ecole des Bords de Marne : dernier vestige des artistes paysagistes ?

Créée en 1990 cette association regroupe des artistes pour lesquels la Marne et ses environs représentent une source d'inspiration. Des sorties sur le motif, tout au long de l'année, permettent de voir l'intérêt porté par les populations riveraines de la Marne pour ces peintres qui, parfois en une demi-journée seulement, arrivent à fixer sur la toile tout ce qu'ils ont à portée de leur regard. L'erreur n'est pas possible ; seules la formation et l'expérience permettent d'atteindre de tels résultats. C'est la raison pour laquelle il devient de plus en plus difficile de recruter de bons éléments, de nombreux artistes préférant des sujets à peindre en atelier.

Néanmoins, le succès des expositions organisées chaque année par l'Ecole des Bords de Marne dans différentes communes riveraines montre à quel point les habitants proches de notre rivière sont sensibles à son charme et à sa beauté encore intacte en bien des endroits, et ceci est plutôt encourageant pour les prochaines générations d'artistes.

#### MICHEL RIOUSSET

## À LIRE:

Michel RIOUSSET, Les environs de la Marne et leurs peintres, Le Mée-sur-Seine, Editions Amatteis, 1986.

Michel RIOUSSET, Les boucles de la Marne, promenade avec les peintres de l'Ecole des Bords de Marne, Le Mée-sur-Seine, Lys Editions Amatteis, 2006 (collection "Promenade avec les peintres", tome V).

## À VOIR:

Prochaine exposition des artistes de l'Ecole des Bords de Marne : en novembre 2009, à l'Espace Jean-Marie Poirier à Sucy-en-Brie.

## LE VAL-DE-MARNE DANS LA LITTÉRATURE POPULAIRE

On peut donner de la littérature populaire une définition minimale : littérature qui, par sa thématique et son écriture, son mode de fabrication à bon marché, son mode de diffusion, vise à atteindre le plus grand nombre de lecteurs. Eugène Sue, Alexandre Dumas, Paul Féval, Xavier de Montépin, Ponson du Terrail, Jules Verne, Zévaco font partie de la famille. J'ajouterai toutefois un autre critère. Si un livre produit dans des conditions différentes connaît un grand retentissement, s'il entre dans la mémoire collective et constitue une référence partagée, il rejoint la littérature populaire. C'est le cas, me semble t-il, de "La Guerre des boutons" de Louis Pergaud, qui fut instituteur à Arcueil et à Maison Alfort.

La littérature populaire a pris son essor au XIX<sup>e</sup> siècle parce qu'il fallait la réunion de trois conditions. Le développement de la lecture dans le peuple, le développement des techniques d'imprimerie permettant de fabriquer en grand nombre et à prix accessible livres et journaux, l'existence de moyens de communication permettant de diffuser rapidement et sur tout le territoire cette production. D'où l'importance considérable des chemins de fer, d'où l'expression péjorative "littérature de gare".

L'avènement de la littérature populaire coïncide avec la naissance du romanfeuilleton. Le premier roman-feuilleton français paraît en 1833, "Les Mésaventures de Jean-Paul Chopart" de Louis Desnoyers, dans "Le Journal des enfants". D'abord indifférencié, le roman populaire se situe dans le prolongement de ce qu'a été le mélodrame au théâtre. Puis, il donne naissance à plusieurs genres, roman policier, roman d'aventures, roman de science-fiction, roman sentimental ... D'emblée, cette littérature a suscité de l'hostilité, pour de mauvaises et de moins mauvaises raisons. Les mauvaises reposent sur un mépris du peuple, un élitisme. Les moins mauvaises sur une inquiétude quant au changement de statut de la littérature et de l'écrivain. Dans "De la démocratie en Amérique", Tocqueville écrit : "La démocratie ne fait pas seulement pénétrer la littérature dans les classes industrielles. Elle fait pénétrer l'esprit industriel dans la littérature." En un mot, la littérature devient un produit. Cette hostilité, prenant la forme de l'agressivité ou de l'indifférence, a duré. Il en résulte ce paradoxe : la littérature qui a été la plus lue a été la moins étudiée à l'école et à l'université. Pour la majorité d'entre nous, nous connaissons des livres que nos ascendants n'ont pas lus. Mes grands-parents n'ont pas lu Marcel Proust, ni André Gide. Ils ont lu d'autres auteurs, dans des fascicules fragiles matériellement, fragiles culturellement. L'humidité et les souris en ont eu raison.

Quand la littérature populaire bat son plein, au XIX<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XX<sup>e</sup>, le Val-de-Marne n'existe pas. Mais des lieux de l'actuel départe-

ment sont liés à la littérature populaire. Si on considère la biographie des auteurs, on trouve des séjours plus ou moins longs dans cette partie de banlieue. Le séjour le plus long est celui des auteurs qui y sont enterrés. Arthur Bernède, surtout connu pour "Belphégor" et "Judex", repose à l'Haÿ-les-Roses, mais il n'y a pas vécu. Hector Malot a vécu à Fontenay-sous-Bois, y a été conseiller municipal. Gustave Toudouze et son fils Georges-Gustave ont vécu à l'Haÿ. Certains auteurs n'ont fait que passer, mais dans des circonstances marquantes. Emile Gaboriau, inventeur du roman policier avce "l'Affaire Lerouge", participe aux combats de 1870 à l'Haÿ. (On comprend qu'une Maison du roman populaire se soit créée dans cette ville). S'il est intéressant de savoir qu'un écrivain a vécu ici, qu'un autre est passé par là, le thème de cette journée invite surtout à parler des œuvres.

Le 3 octobre 1863, "la Ruche parisienne", journal illustré paraissant tous les samedis, commence la publication d'un roman-feuilleton, "Jean Gobelin ou les Croix blanches" de Louis Berger. A ce jour, je n'ai trouvé aucun renseignement sur cet auteur. Le feuilleton a attiré mon attention parce qu'il commence ainsi : "En 1572, par un soir d'été, quelques habitants du village d'Arcueil, près de Paris, étaient assis sur la pelouse qui s'étendait des fossés du château seigneurial de ce village à une route conduisant à Paris, et ils s'entretenaient des affaires du temps." Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce roman une évocation précise d'Arcueil au XVI<sup>e</sup> siècle, mais il est intéressant de voir quel espace romanesque permet ce lieu. Dans le roman, comme dans la vie, la donnée structurelle fondamentale est la proximité et l'éloignement par rapport à Paris. Ainsi, s'exprime l'intendant du château : "Nous vivons ici dans une grande ignorance ; ce n'est pas à Arcueil que se débattent les questions, mais bien à Paris, d'où vous arrivez et où vous savez récolter quand les autres trouvent à peine de quoi glaner." Il s'adresse à un colporteur qui, en effet, apporte des nouvelles de ce qui se trame à Paris. Dans ses trajets, le colporteur longe la Bièvre, bordée de peupliers et de saules. On peut aussi remarquer que la conversation a lieu dehors. Dans le roman, Arcueil permet un espace doublement extérieur : on ets hors de paris, on est dehors. L'un des intérêts du roman populaire réside dans les illustrations qui l'accompagnent. Sur une couverture de "la Ruche illustrée", on voit au premier plan trois personnages et, au-delà, un château, une rivière, des roseaux, un côteau, un pont. Sur une autre illustration figurent des blanchisseuses puisque la Bièvre est caractérisée par les activités qu'elle attire. Il serait excessif de parler de cliché. Disons que cela s'imposait comme un élément de reconnaissance.

Dans "Sans famille" d'Hector Malot (Dentu,1878), Vitalis meurt de froid à Gentilly où il cherchait une carrière pour s'abriter. Rémi est ensuite recueilli par Acquin, un jardinier qui produit des fleurs dans le quartier de la Glacière. La Bièvre, toute proche, polluée par les tanneries, a mauvaise réputation. Mais, dans une ville, une rivière permet une échappée onirique, une invitation à remonter

son cours. Ce qui amène Hector Malot à réhabiliter la Bièvre : "... l'on croit que cette vallée est un des endroits les plus sales et les plus tristes de la banlieue de Paris. Il n'en est rien cependant, et l'endroit vaut mieux que sa réputation. La Bièvre, que l'on juge trop souvent par ce qu'elle est devenue industriellement dans le faubourg Saint-Marcel, et non par ce qu'elle était naturellement à Verrières ou à Rungis, coule là, ou tout au moins coulait là au temps dont je parle, sous un épais couvert de saules et de peupliers, et sur ses bords s'étendent de vastes prairies qui montent doucement jusqu'à des petits côteaux couronnés de maisons et de jardins."

Un dimanche, Acquin et sa famille vont rendre visite à un ami, jardinier à Arcueil. Comme pour les poètes de la Pléiades, le voyage à Arcueil est une expédition, une fête. On sort les beaux habits et les chapeaux de paille, on part gaiement. Arrivés, on mange, là encore, dehors, dans une ambiance à la Jean Renoir.

Il n'y a pas que le Cal de Bièvre dans le Val-de-Marne! Gustave Toudouze, dans "la Tête noire" (Hachette, 1887), présente le pêcheur Galuchot qui a instal-lé sa maison à mi-chemin entre Joinville-le-Pont et Nogent-sur-Marne. Sa barque croise des yoles de course, des canotiers. Il approvisionne les guinguettes et les restaurants fréquentés par de "bons bourgeois en débauche de campagne". Voilà une autre image agréable de cette région : pêche, matelote, friture, plaisirs de l'eau.

Mais le Val-de-Marne n'est pas seulement cet espace bucolique constituant l'antithèse de Paris. Le roman populaire en donne une autre image, celle de la zone. Au début du roman d'Emile Gaboriau "Monsieur Lecoq" (Dentu, 1869), une patrouille de police sort de Paris au niveau de la barrière d'Italie, pour s'aventurer dans une véritable cour des miracles : "Les vagabonds et les repris de justice s'y donnaient rendez-vous. Si la journée avait été bonne, ils faisaient ripaille avec les comestibles volés aux étalages. Quand le sommeil les gagnait, ils se glissaient sous les hangars des fabriques ou parmi les décombres des maisons abandonnées." Ce n'est plus l'expédition ensoleillée pour Arcueil. Il fait nuit, il a neigé, les policiers pataugent dans la boue des fondrières. On entend des cris et des coups de feu qui viennent d'un cabaret mal famé, "La Poivrière" ... D'un côté les peupliers, les saules, les fleurs, les barques, de l'autre les terrains vagues, les taudis, les coupe-gorge. Deux réalités, deux mythologies.

Un événement historique a beaucoup marqué le département, la guerre de 1870, guerre fortement présente dans la littérature populaire. On trouve donc des lieux du Val-de-Marne dans des romans et des nouvelles évoquant ce conflit. Mais on peut avoir tendance à oublier que le Val-de-Marne a aussi été concerné par les combats de la Commune. Le 24 mai 1891, dans "La Vie populaire", Richard O'Monroy (pseudonyme de Vicomte Richard de Saint-Geniès) publie une nouvelle intitulé "Un sous-off". Le narrateur se souvient du temps où son

régiment séjournait à la Belle-Epine : "A l'époque dont je parle, il restait encore à la Belle-Epine quelques murs noircis, derrière lesquels on pouvait à grand'peine se mettre à l'abri des obus communards envoyés par la redoute de Villejuif." Il raconte l'attaque d'une locomotive à Choisy-le-Roi. Chaque jour les fédérés conduisaient jusque là une locomotive blindée pour tirer sur les avant-postes des troupes versaillaises. Sur l'autre rive, les Prussiens fumaient la pipe, regardaient comme un spectacle ce combat entre français. Les fédérés prisonniers étaient transportés dans un vieil omnibus Madeleine-Bastille tiré par deux chevaux.

Pour cette période, un roman est particulièrement intéressant, "Madame Lambelle" de Gustave Toudouze, publié en volume en 1880 et repris en feuilleton dans "Le bon journal" ou "La famille". On y trouve des pages très fortes sur les combats de l'Haÿ. Mais le roman a aussi une avant et une après-guerre. Charles Lambelle est le premier médecin a s'installer à l'Haÿ, en 1852. Pourquoi un homme jeune et brillant choisit-il ce lieu, ce trou ? On retrouve la structure fondamentale, le couple proximité-éloignement : "Rien ne viendrait le déranger entre sa femme et son enfant, tandis que par la même occasion, il donnerait ses soins aux habitants du village, et qu'il irait incognito prendre à Paris tous les renseignements dont il aurait besoin" A la fin du roman, quelques années après la guerre, Madame Lambelle ne reconnaît plus l'Haÿ. Les dernières pages sont une belle illustration du malaise créé par le changement du paysage, pour des raisons qui laissent aujourd'hui rêveur : "Une fois le cimetière de Bourg-la-Reine dépassé, au lieu des ombreuses rangées de peupliers garnissant le talus du chemin, au lieu des immenses prairies jetées de chaque côté des maisons, des enclos, des plantations avaient peu à peu envahi les étendues où les pâquerettes et les boutons d'or émaillaient de leurs couleurs gaies les grandes herbes engraissées par les boues nourrissantes de la Bièvre"

Nous avons donc aperçu Arcueil, Gentilly, l'Haÿ, la Belle-Epine, Nogent, Joinville, Villejuif, Choisy-le-Roi. J'aurais pu parler de "la Porteuse de pain" de Xavier de Montépin (Dentu, 1884), puisque l'héroïne est ouvrière dans une usine d'Alfortville. Trois lignes de force apparaissent dans ces représentations du Val-de-Marne. La dialectique de l'éloignement et de la proximité par rapport à Paris. L'ambivalence des images, entre campagne et zone. Une nostalgie particulière, accélérée, produite par le changement permanent du paysage. Quelle que soit l'époque, la banlieue n'est jamais ce qu'elle avait été.

Il reste beaucoup à faire pour explorer les apparitions du Val-de-Marne dans la littérature populaire, mine inépuisable et souvent insoupçonnée.

MICHEL BESNIER
(ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON
DU ROMAN POPULAIRE DE L'HAŸ-LES-ROSES)

## PIERRE-ANTOINE CLUZEAU ET LE JARDIN COLONIAL DE NOGENT-SUR-MARNE

Peintre peu connu en dehors de la boucle de la Marne, Pierre-Antoine Cluzeau est un artiste particulièrement ancré dans son territoire. La préparation d'une rétrospective de son œuvre en 1995 par le musée de Saint-Maur nous a permis de découvrir un aspect parfaitement inconnu de son travail. Je veux parler des portraits qu'il a réalisés pendant la Première Guerre mondiale alors qu'il était à l'hôpital du jardin colonial de Nogent-sur-Marne.

Ainsi avons-nous aujourd'hui l'opportunité de présenter à la fois un artiste de la Marne et une parenthèse dans l'histoire du jardin colonial de Nogent situé aux portes de Paris.

Né en 1884 à Saint-Mandé, Pierre-Antoine Cluzeau passe les vingt premières années de sa vie à Paris. C'est en 1904 qu'il s'installe à Saint-Maur avec ses parents. Il reste jusqu'à son décès, en 1963, dans la même maison située dans le quartier du Parc Saint-Maur. En effet, la cohabitation des générations est habituelle dans la famille Cluzeau. Couples et enfants se partagent les étages de cette grande maison. Cette permanence et cette stabilité, sont des atouts majeurs pour les guetteurs de témoignages que nous sommes. Pas de déménagements à déplorer au cours desquels bien des vieux papiers auraient pu disparaître. Au contraire, le respect mutuel des différents membres de la famille contribua à conserver correspondances familiales, coupures de presse, croquis et multiples travaux de l'artiste.

Le père de Pierre-Antoine, Auguste Cluzeau, envisageait pour ses deux fils une carrière dans la finance ou le commerce. L'aîné, Henri, s'y lance avec succès. En revanche, Pierre Antoine parvient à convaincre son père que sa vocation n'est pas là. Ce dernier lui fait confiance et le soutient dans ses études. Plus tard, il lui facilitera bien des démarches pour des expositions et sera un précieux soutien financier. Pierre-Antoine suit donc des cours pour accéder à l'Ecole des Beaux-arts. Il y entre en 1908 et est admis dans l'atelier de Luc-Olivier Merson, fervent défenseur du classicisme. Ensuite, Cluzeau intègre l'atelier de Raphaël Collin. Il étudie plus spécialement le nu, les compositions décoratives et les portraits, genre qui nous intéresse plus particulièrement aujourd'hui.

Sans approfondir la carrière de Cluzeau, il est à noter qu'il obtient des médailles de bronze de la Ville de Paris dans les sections anatomie et compositions décoratives.

Sa rencontre en 1912 avec l'aquafortiste Lochelongue est décisive pour la poursuite de son travail. Il se révèle alors un excellent graveur. Les techniques de la pointe sèche et de l'eau-forte s'accordent parfaitement à son souci de précision et son sens de l'observation.

Mais quel type d'œuvres nous a laissé Pierre-Antoine Cluzeau?

Dans un style très classique, voire académique, il a, tout au long de sa carrière, privilégié les représentations de monuments et d'édifices religieux, les vues pittoresques de Paris, Rouen, Nantes ou des principales villes d'Alsace.

Le goût du détail de l'artiste prend maintenant toute sa mesure puisque ces œuvres ont de nos jours une richesse documentaire et historique précieuse.

Habitant non loin de la Marne, il descend fréquemment sur les bords de la rivière et croque les paysages qui lui sont familiers. Si les informations sont assez vagues concernant les rives, le plus souvent entre Champigny et Saint-Maur, il nous laisse le témoignage des activités de loisirs qui s'y déroulent : la baignade du Père tranquille au parc Saint-Maur avec son plongeoir, les concours de pêche, les pêcheurs dans les barques. Il s'intéresse aussi à la flore comme en témoigne sa série "En suivant la Marne".

Mais la Grande Guerre éclate. Elle apportera à Pierre-Antoine son lot d'épreuves et sera aussi une parenthèse dans sa vie artistique.

En raison de sa santé fragile et de ses fréquentes crises d'asthme, Cluzeau est affecté à la 22° section d'infirmerie militaire. Il arrive le 2 février 1915 à l'hôpital du jardin colonial de Nogent-sur-Marne, six mois après son ouverture. Il est recruté comme garde magasin et infirmier. Mais il fera tout pour faire reconnaître son statut d'artiste.

Mais qu'était donc ce jardin colonial?

Si notre propos n'est pas de raconter son histoire, il convient toutefois d'en rappeler les grandes lignes. Il est situé en bordure du Bois de Vincennes. Jean Thadée Dybowski en est le fondateur et le premier directeur. Ce premier "jardin d'essai colonial" est créé par décret le 28 janvier 1899. Il jouera un rôle fédérateur au niveau national et servira d'exemple au jardin Thuret d'Antibes et au parc du général Blottereau de Nantes.

Le jardin colonial a pour but d'étudier les productions françaises de thé, café, cacao, vanille, bananes et épices issues des multiples possessions françaises. Peu à peu, il se spécialise dans la recherche agronomique tropicale. La France essaie d'accroître les productions agricoles de ses colonies pour améliorer ses approvisionnements. Le jardin colonial est créé pour cordonner les expériences agrono-

miques, multiplier les végétaux afin de les introduire dans de nouveaux sites de production. Il accueille également les expositions coloniales de 1905 et 1907. Pour cette dernière, plusieurs pavillons sont construits. Certains sont toujours visibles actuellement.

En 1909, Emile Prudhomme succède à Dybowski. Il sera durant trente ans "le grand directeur de Nogent". Grâce à lui, Cluzeau mettra à profit ses talents d'artiste.

Mais revenons à ces premières heures de la Grande Guerre. C'est à la fin de l'année 1914 que la décision est prise d'utiliser les pavillons du jardin colonial pour accueillir des blessés.

Un hôpital militaire auxiliaire de grande chirurgie est installé très rapidement après le début des hostilités par l'association des Dames françaises, qui comptait trois cent cinquante hôpitaux. L'hôpital est placé sous la direction du Service de santé du gouvernement militaire de Paris.

Des travaux de constructions annexes "temporaires" sont immédiatement autorisés par la Préfecture de la Seine en raison du "but humanitaire et patriotique" du projet. Sa situation dans le bois de Vincennes empêchait toutes installations permanentes.

Parmi ces travaux, on note la naissance de la première mosquée de Paris.

L'hôpital commence à recevoir des blessés dès le 31 août 1914. Il compte alors 49 lits.

Au début du conflit, il héberge les troupes métropolitaines. Puis, par décision ministérielle du 14 décembre 1914, il se trouve affecté aux blessés musulmans. Se pose alors la question de la communication avec ces soldats qui ne sont pas tous francophones. Une dizaine de religieuses d'Algérie viennent rejoindre les équipes soignantes et font office de traductrices. Leur connaissance des différents dialectes est une aide précieuse pour les blessés et le personnel soignant.

La biographie de Sœur Marie-Cléophas relatée dans l'ouvrage intitulé *Dans la paix*, *vie de Sœur Cléophas* et la correspondance de Cluzeau sont une source d'information précieuse sur les activités et l'organisation de l'hôpital.

Nous apprenons ainsi que le pavillon de Tunisie dans lequel ils ont l'un et l'autre travaillé est une construction de style mauresque avec coupoles et arabesques et qu'il est réservé au repos des blessés.

L'administration s'était entendue avec les religieuses pour permettre aux blessés d'observer certaines coutumes et rites religieux. Au moment du ramadan, les soldats qui observaient le jeûne étaient installés dans un pavillon qui leur était réservé. Les édifices religieux ont effectivement été une des préoccupations des responsables car très vite se sont posées les questions relevant du culte et des

pratiques funéraires des soldats de confession musulmane. La construction d'une mosquée avait été envisagée à Paris dès 1865. En décembre 1915, des correspondances ministérielles soutiennent le vœu émis par la commission des affaires musulmanes quant à la construction provisoire, à l'hôpital du jardin colonial, "d'une mosquée tout en bois avec dôme, minaret, salle mortuaire et dépendance pour les ablutions." La dépense totale s'élève à huit mille francs.

Pour Cluzeau, c'est l'occasion de participer à une des réalisations majeures du jardin pendant la guerre. Le 10 janvier 1916, il est sollicité par le directeur et écrit à ses parents : "Une nouvelle à vous annoncer. Le directeur M. Prudhomme vient de me faire appeler tout à l'heure, m'a présenté à 2 artistes peintres dont M. Cesbron, un décorateur connu et m'a demandé ma collaboration pour la décoration intérieure de la mosquée. Comme vous pouvez le penser cet ouvrage n'est pas fait pour me déplaire, il fera une heureuse diversion à la monotonie de mes occupations actuelles et plus tard, si je fais de la décoration, j'aurai, quand il s'agira d'exécuter en grand une composition des notions suffisantes pour ne pas être embarrassé. Je suis donc très heureux de ce qui m'arrive et vais tâcher de me distinguer. Il n'a pas été question d'une rémunération quelconque mais je crois comprendre que l'on m'en récompensera un peu. M. Prudhomme va donc me faire remplacer au magasin provisoirement, car il est probable que cet ouvrage demandera un certain temps".

On comprend que Cluzeau se berce d'illusion. Il est alors persuadé que le travail sera vraiment intéressant et même lui servira rapidement pour son avenir professionnel.

Mais la guerre est loin d'être terminée et les motifs décoratifs de la mosquée sont répétitifs.

Cluzeau commence le 26 janvier 1916. Il poursuit son travail de magasinier mais est remplacé à la désinfection. Pour le décor de la mosquée, il découvre la technique du pochoir. Le 11 février s'achèvent les 70 mètres de décoration. "Je vous avoue très sincèrement que je pousserai un ouf de satisfaction tant cela est dénué d'intérêt".

Il continuera pourtant avec la décoration de la grande porte et les 40 vitraux. Monsieur Prudhomme lui trouve un assistant. C'est un jeune blessé annamite et avec son aide, il terminera début mars les vitraux pour le mihrab. "Ces vitraux font très bien et la teinte de plomb que j'ai composée joue admirablement les vrais plombs. Maintenant, ce n'est pas tout, comme il faut que l'intérieur de la mosquée soit terminé le plus tôt possible pour pouvoir être livré au culte, il nous faut activer l'exécution de 22 vitraux, 11 grands et 11 petits et cesser tout autre travail pour ne nous occuper que de cela".

Le 5 avril 1916, il précise : "Mon travail s'avance en ce qui concerne la mosquée et demain matin, j'aurai enfin terminé le dernier vitrail ; il va surmonter la

décoration de la grande porte au pochoir, l'inscription en arabe et le décor des deux petites portes. J'aurai fini le tout dans une quinzaine de jours..."

Une semaine plus tard, le 12 avril 1916, il écrit : "Ici, inauguration de la mosquée vendredi, à cette occasion doivent venir une centaine de blessés musulmans d'autres hôpitaux et l'on compte qu'il y aura 200 convives pour déjeuner; 4 moutons ont été commandés, les pauvres bêtes ne se doutent guère du triste sort qui leur est réservé, c'est le marabout qui les tuera demain suivant le rite musulman. Ce sera donc grande fête vendredi ; il y aura distribution d'instruments de musique arabes, tambourins, flûtes, etc., je doute que ce soit harmonieux, cela fera en tout cas un beau tam tam".

Il faut préciser que la mosquée est abandonnée après la guerre et détruite sans doute en 1919. Ce n'est qu'en 1926 que sera terminée la Grande Mosquée de Paris, derrière le jardin des Plantes.

Une fois la mosquée achevée, Cluzeau reprend son activité de magasinier.

On sait qu'en 1914, la France fait appel aux "indigènes" de l'empire. Ils viennent en renfort sur les fronts européens. Une partie d'entre eux se bat aux cotés des poilus, tandis que d'autres travaillent dans les usines de guerre.

Cluzeau est affecté au magasin, c'est-à-dire qu'il réceptionne les paquets des soldats à leur arrivée. "Dans les paquetages, une foule de choses à cataloguer, des gris-gris, des amulettes de toutes sortes forcément parfois des colis bien encombrants ; une chose curieuse a retenu mon attention : un couteau de kanak, baïonnette mais plus court portant gravés ces mots "le vengeur de 1870" : c'est le modèle courant distribué aux "nettoyeurs de tranchées"".

Il travaille aussi dans le baraquement de la désinfection. Il doit s'occuper des soldats et du ravitaillement en équipement. Pour son activité d'infirmier, il se forme sur le tas, en suivant le médecin-chef.

Très vite, il réalise quelques portraits de soldats et de soignants. La confiance s'installe et les soldats passent même commande. Il écrit à ses parents le 15 novembre 1916 : "Ayant accepté, en remplacement d'un infirmier permissionnaire, de coucher les 7 jours dans un pavillon de blessés (celui du jeu de boules), service peu compliqué puisque je n'ai là pour le moment que 12 convalescents qui se lèvent tous et que cela nous dispense de gardes beaucoup plus dures — J'étais tout d'abord hésitant quand cette proposition m'a été faite et le motif qui m'a fait accepter, c'est que chaque soir avant de nous coucher j'ai là l'occasion de faire un peu de portrait. J'ai déjà commencé hier soir et j'entrevois la possibilité de pouvoir augmenter ma série de dessins de quelques nouvelles études".

Il date bon nombre de dessins et indique aussi le nom et le prénom du soldat, son origine géographique et ethnique, ses blessures et les batailles auxquelles il a participé.

S'il garde des dessins pour lui, il en réserve aussi à ses modèles. Il parvient à dupliquer le dessin grâce à un papier chimique, sans doute une sorte de papier carbone.

Monsieur Gouzy, successeur de Monsieur Prudhomme comme président de la commission administrative de l'hôpital, précise dans un bilan daté du 14 novembre 1918 adressé au ministre des colonies que 4 813 personnes ont été soignées. 2 875 Africains du Nord, 1 222 Africains de l'Ouest et du Centre, 293 Africains de l'Est, 190 Asiatiques, 29 Américains et Antillais et 404 Européens dont 399 Français. Nous retrouvons à peu près les mêmes proportions dans les portraits de Cluzeau. De plus, les affinités qu'il éprouve envers certains soldats l'incitent sans aucun doute à les prendre plus facilement comme modèles.

On sait que la Première Guerre mondiale marque une évolution du regard porté sur les colonies et leurs habitants. Dans la correspondance qu'il entretien avec ses parents, Cluzeau ne cache pas ses impressions sur les comportements des soldats d'origines différentes. Il n'est pas forcement tendre envers certains d'entre eux. En revanche, la justesse des expressions de ces jeunes soldats dessinés par Cluzeau confère à ces portraits une tendresse et un profond respect.

La mort de son frère sur le champ de bataille le 16 avril 1917 – on ne retrouvera pas son corps – est une épreuve terrible. L'état de santé de Pierre-Antoine se dégrade. A son asthme s'ajoutent des problèmes cardiaques. Il est hospitalisé au Val-de-Grâce en juin 1917 et quitte définitivement le jardin colonial.

Cluzeau titre cette série de portraits "Nos blessés coloniaux". Le possessif souligne bien le lien qui unie ces militaires d'Outre-mer à la patrie.

En 1925, un ensemble de ces croquis est exposé au Salon du Blessé qui a lieu au Val-de-Grâce, parallèlement à un congrès international de médecine et de pharmacie militaire.

Les dessins de Cluzeau répondent parfaitement au but de cette manifestation "destinée à mettre sous les yeux des congressistes une vision de la guerre exprimée par les artistes de notre pays et consacrée au malade, au blessé de guerre ainsi qu'à ceux et celles qui leur ont donné leurs soins".

On souhaite y voir réunies "toutes les œuvres, d'une valeur esthétique suffisante et d'une entière sincérité documentaire, se rapportant aux douloureuses étapes du combattant frappé".

Que ce bref exposé vous donne l'envie de découvrir ou redécouvrir ce lieu atypique et délaissé qu'est le jardin colonial. Actuellement, on peut y voir encore des vestiges de certains bâtiments : la porte chinoise, le pont khmer, le pont ton-kinois et ses "najas" de pierre, le portique rouge indochinois (reconstruit en 1992). De ce passé d'hôpital militaire de la Première Guerre mondiale, le site conserve aussi plusieurs monuments élevés à la mémoire des soldats coloniaux morts pour la France.

Suite au don des enfants de Cluzeau, les dessins sont conservés dorénavant au musée. Nous sommes fiers de veiller à leur conservation. C'est un témoignage précieux de la participation des soldats des colonies, qui, au-delà des chiffres des morts et des blessés apportent une humanité à ceux qui payèrent un lourd tribu pour la patrie.

## BERNADETTE BOUSTANY CONSERVATEUR EN CHEF DU PATRIMOINE, MUSÉE DE SAINT-MAUR

#### BIBLIOGRAPHIE

Bernadette BOUSTANY, Emilie RUFFIN, *Pierre-Antoine Cluzeau 1884-1963 Peintre-graveur*, catalogue d'exposition, Musée de Saint-Maur, 18 mai-21 septembre 2008.

Michel GRIFFON, Isabelle LEVEQUE, Dominique PINON, Le jardin d'agronomie tropicale de l'agriculture coloniale au développement durable, Actes sud/CIRAD, 2005.

## LOUISE BOURGEOIS, DES RACINES CHOISYENNES POUR UNE ŒUVRE INTERNATIONALE

Lorsque Louise Bourgeois évoque Choisy-le-Roi, ce n'est pas une ville dont elle parle et elle en parle souvent. Une maison à la rigueur et encore... Pourtant le nom de notre ville, elle le fait résonner à travers la planète partout où s'exposent ses œuvres. C'est d'elle-même dont elle parle. "Je suis mon œuvre", dit-elle.

Justement, parlons de Louise Bourgeois. Elle est née à Paris en 1911, le jour de Noël. Elle a sept ans lorsque sa famille s'installe à Choisy-le-Roi, sur les bords de Seine, avenue de Villeneuve-Saint-Georges. Son père restaure des tapisseries anciennes et sa mère s'ingénie à camoufler les allusions grivoises des dites tapisseries destinées aux riches mais pudibonds clients américains. A onze ans, elle participe à l'activité familiale par des travaux d'aiguille. Mais un fait marquera sa jeune conscience pour toujours. Ses parents lui ont donné une gouvernante, Sadie, une jeune anglaise qui ne l'aime pas et qui est la maîtresse de son père. Sa mère, semble-t-il, souffre silencieusement. Cette mère à laquelle elle est très attachée et qu'elle figurera curieusement sous la forme d'une araignée géante. Quand, en plus, Louise Bourgeois apprendra que sa sœur aînée couche avec le voisin elle confiera: "j'avais une révulsion pour tous, surtout pour des raisons érotiques". Œdipe trahi ? Qui sait... Elle peut-être... qui tuera maintes fois son géniteur dans des œuvres ou installations insolites. En particu-



lier on a pu le voir lors de la dernière exposition de ce printemps à Beaubourg. La visite, c'est bien simple, commence par Cell (pour cellule), intitulée "Choisy (1990-1993)", l'une des fameuses cellules grillagées conçues par l'artiste pour exorciser douleurs et traumatismes. La maquette en marbre de la très bourgeoise maison de famille de Choisy-le-Roi où elle vivait, enfant, attend la sentence d'une guillotine grandeur nature suspendue au-dessus d'elle. D'entrée, dans ce style baroque qu'elle affectionne, l'artiste balance que les gens se guillotinent à l'intérieur des familles. Que le passé est guillotiné par le présent. Encore qu'on ne fasse pas table rase du passé comme cela... C'est lors d'un déjeuner familial dit-elle dans une interview qu'un fait la conduira vers la sculpture. Son père découpe une forme de fillette dans une peau de mandarine et déclare en riant à la tablée : "C'est Louise, elle n'a que des filaments blancs entre les jambes !". Un peu plus tard, au cours d'un repas, Louise sculpte à son tour un bonhomme en mie de pain, puis, à l'aide d'un couteau, en coupe les membres. "C'était là ma première solution sculpturale", avouera-t-elle.

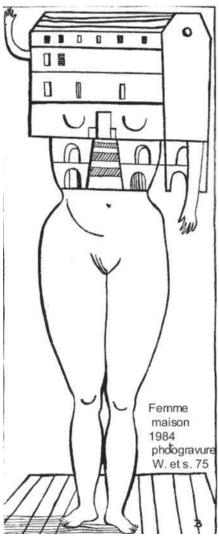
La vie continue et, bonne élève au lycée Fénelon, elle s'imprègne de la physionomie de ce lycée et de ce qu'elle y vit et voit. Elle subit la vexation d'être retirée du lycée alors qu'elle est une excellente élève (parce que née fille, penset-elle). Louise Bourgeois subit aussi au lycée la violence féminine qu'elle exprime face à cet univers carcéral où les vestiaires sont des cages, monde féminin, hypocrite et policé, et puis le rapport au père comme un clin d'œil, la fascination pour une statue, vaguement incestueuse, d'Œdipe guidé par Antigone qui trône au bas d'un escalier et dont la rampe en fer forgé forme une frise de pénis... raconte-t-elle dans une "confession" à Mâkhi Xénakis une confidente, elle-même artiste, dans un livre titré *L'aveugle guidant l'aveugle*.

Elle revient au lycée Fénelon et obtient son bac puis tente des études de mathématiques à la Sorbonne pour, dit-elle, "la géométrie et le sens de l'ordre qu'elle me donnait", mais l'algèbre la fait changer de route. "L'incertitude de la géométrie non euclidienne dit-elle m'ont fait choisir la certitude des sentiments". Elle s'inscrit ensuite à l'Ecole des Beaux Arts, fréquente diverses académies parmi lesquelles La Grande Chaumière où elle suit les enseignements, entre autres, de Fernand Léger qui décèle, dit-il, ses talents de sculpteur.

En 1938, elle rencontre l'historien d'art Robert Goldwater qu'elle épouse et elle part vivre aux Etats-Unis. Elle aura trois enfants.

Elle présente sa première exposition personnelle à New York en 1945, mais c'est en 1947 qu'apparaît la première "femme-maison" qui constitue un thème récurrent tout au long de son œuvre. C'est cette maison de Choisy-le-Roi qui la tourmente... C'est un corps de femme surmonté d'une maison à la place de la

tête comme si cette maison occupait toutes ses pensées, maison familiale qui contient tous les souvenirs mouvementés de l'enfance, l'enfermement domestique ou la promiscuité fascinante... Cette relation femme-maison fera d'elle un mythe du féminisme aux Etats-Unis. C'est sur le toit de son immeuble, à New York dans les années 1950, qu'elle réalise ses premières sculptures. Sa nostalgie de la France lui fait dresser des sortes de totems qui représentent ses proches restés au pays. Elle les charge de ses affections, au double sens du terme, et de ses manques. C'est la préfiguration de la signification de la plus grande partie de son œuvre.



Les critiques d'art la classent dans les inclassables tant elle a exploré de chemins de traverses, utilisé de matériaux divers. De la peinture à la gravure dont on dit qu'elle ne grave pas mais qu'elle entaille, de la sculpture sous toutes ses formes statiques, mouvantes, suspendues, aux installations les plus diverses. "Ma force vient du fait que je me suis toujours opposé au courant du moment", nous dit-elle. Mais toutes ses créations sont à la fois introspection, souvenirs qui surgissent par bouffées et qui génèrent des créations dans l'urgence, quitte à y revenir plusieurs années après. Elle aborde avec une franchise candide la sexualité dans ses aspects les plus crus, formes, suintements, humeurs diverses. Est-ce une revanche qu'elle prend sur sa gouvernante, Sadie, au prénom dont elle fait un programme...? Sa première exposition en France aura lieu en 1985, organisée par la galerie Maeght Lelong.

Mais revenons à Choisy-le-Roi et sur son désir d'y voir une de ses œuvres comme une trace sur son parcours artistique. Cette idée qui a trouvé de l'écho à la Direction régionale des Affaires culturelles (DRAC) fera son chemin avec le soutien actif du service municipal d'Art plastiques et sa directrice Marianne Montchougny. Il fallait surmonter les problèmes financiers et la commune de Choisy-le-Roi n'était pas en mesure d'y contribuer. En effet le prix de l'œuvre s'élève à 750 000 F rapporte *Le Parisien*, édition du Val-de-Marne, du 10 avril 1996. La commune accompagne cependant fortement l'installation de l'œuvre, sa promotion avec, en particulier une exposition à la bibliothèque Aragon et assure son entretien. En "dépôt" à Choisy-le-Roi, elle reste propriété de l'Etat, à l'époque, la seule création monumentale de Louise Bourgeois, en France, dans le domaine public.

L'artiste, comme à son habitude, déconcertante dans son inspiration, fait référence à la maison, plus exactement au nid. Le nid... comme une antithèse de sa maison de Choisy. Et pas n'importe quel nid, celui de la fauvette couturière comme pour rappeler les travaux d'aiguilles de la petite fille qu'elle était. Cet oiseau, très élégant et familier de tout le sud-est asiatique, doit son nom à son étonnante technique pour construire son nid. Il perfore de son bec aigu les bords d'une ou deux grandes feuilles d'un arbuste et les coud en utilisant des fibres végétales, des soies d'araignées ou des cocons d'insectes.

L'œuvre se compose de deux masses en fonte d'aluminium de 100 et 86 kg, suspendues primitivement à un vénérable tilleul du parc de la Mairie. L'ensemble est intitulé "Les Bienvenus".

Lors d'un entretien en février 1996 avec son assistant Jerry Gorovoy et Marie-Laure Bernadac, conservateur du patrimoine et commissaire de l'exposition de ce printemps à Beaubourg, Louise Bourgeois explique le sens de son œuvre :

**L.B.** - Nous allons essayer d'élaborer ensemble une présentation des bienvenus pour expliquer ce que l'œuvre veut dire et lui donner un sens. Elle se trouve

dans le parc de la mairie et s'adresse à de jeunes mariés : la cérémonie vient d'avoir lieu et il s'agit de prendre des photographies de l'évènement. Les deux mariés vont aller s'installer sur le banc en dessous de cette pièce qui les protège et qui leur fait comprendre que nous sommes tous heureux pour eux. Qui va se marier à Choisy ? Peut-être des émigrés venant des quatre coins du monde : ils vont avoir une carte d'identité différente qui va garantir que le produit de ces mariages, les enfants, seront français. Or, je peux facilement m'identifier à une émigrée car je me suis retrouvée dans cette situation quand je suis arrivée en Amérique. Je suis bien consciente de cette question : êtes-vous les bienvenus ou êtes-vous des étrangers dont on veut se débarrasser ? Par conséquent, c'est une chose qui a des implications politiques : mon but est ici de célébrer des gens qui s'aiment et qui sont aimés. Je participe aujourd'hui à cette célébration parce que j'ai passé les premières années de ma vie à Choisy au 4 avenue de Villeneuve-Saint-Georges. Mon enfance en France a formé ma psychologie d'adulte et donc mon art.



Les Bienvenus photo A. Morin Collection Choisy

## Question - L'œuvre est-elle suspendue ? S'agit-il d'un nid ?

**L.B.** - Le fait de suspendre l'œuvre dans un arbre suppose qu'un mariage est une chose fragile qui tient à un fil. Cet objet qui a l'air d'un gros cœur implique une certaine attitude, celle d'un amour pur et simple. Tout mariage suppose équilibre, tendresse et confiance.

## Question - Il semble qu'une des deux formes soit mâle, l'autre femelle...

**L.B.** - C'est évident. Ça se voit. C'est une entité de deux êtres humains qui quelquefois se regardent, qui tournent comme nous tournons tous psychologiquement toute la journée. Nous avons des humeurs, des degrés d'affection, nous avons des degrés de révolution, mais nous sommes toujours là ensemble, on passe sa vie à avoir la possibilité de se regarder et de s'aimer.

## Question - Que peut-on dire sur la forme en spirale ?

**L.B.** - Ce n'est pas complètement une spirale. C'est une chose qui tourne vers la gauche, atteint un point de stabilité puis tourne vers la droite ; les deux personnages du couple se regardent, sont dos à dos, ne se regardent plus, puis se regardent de biais, car il y a beaucoup de façons de s'entendre, de contempler un paysage et de voir les choses.

Lors de son discours d'inauguration le 10 avril 1996, Louis Luc, maire de Choisy, tenait à expliquer le choix de la commune : "La fonction de maire suppose le devoir de modifier, d'améliorer, d'anticiper. Tenter de comprendre les audaces, les recherches dans tous les domaines de la vie et, bien sûr, dans celui des arts est nécessaire parce que l'être humain, irrésistiblement, éprouve un besoin de progresser d'anticiper et, oserais-je le dire, de rêver. Aussi devonsnous remercier cette fillette de 85 ans de nous avoir donné une occasion supplémentaire d'accomplir pleinement notre rôle en accueillant dans notre cité l'œuvre qu'elle lui destinait, en donnant sa place à l'artiste qu'elle est, en acceptant d'écouter sa chanson particulière. Louise Bourgeois a grandi à Choisy-le-Roi et cela n'est pas sans importance parce qu'elle-même dit : "Toute mon inspiration provient de mon enfance, de mon éducation". Elle ajoute : "Je ne suis ni à la recherche d'une image ni d'une idée ; je veux créer une émotion, celle du plaisir, du don, de la construction". Voilà pourquoi sa sculpture où la prépondérance va au corps humain, donc à l'être humain, dans ses aspirations et difficultés à vivre fait écho si fort à notre temps ; elle en partage les turbulences, la cruauté, l'ironie et l'espoir...". L'adjoint à la Culture d'alors déclarait : "Ces sculptures seront le symbole d'une cité accueillante et tolérante mais fière d'elle-même, qui ne renie pas son passé, ouverte sur l'avenir, apte à décider de son destin, déterminée à agir contre les exclusions et les violences de toute nature".

L'œuvre ne plaît pas à tout le monde. Un mystérieux "Front de libération du tilleul", pendant quelque temps, punaise nuitamment de véhémentes protestations sur l'arbre soutenant "Les Bienvenus". Le vénérable tilleul d'ailleurs ne résiste pas à la tempête de fin 1999 et il ne fut, hélas, pas le seul dans ce si joli jardin public. Etait-ce pour donner raison à un promeneur interrogé par Le Parisien et qui déclare : "C'est assez bizarre. Personnellement je ne suis pas très rassuré. Ils ont l'air lourd ces œufs ; alors, le jour où il y aura un peu de vent, je ne viendrais pas me promener ici. Je n'ai pas envie qu'un de ces engins

me tombe dessus" ? Un platane un peu moins vulnérable que le tilleul accueille "Les Bienvenus" à son tour.

En octobre 2000, Hélène Luc, alors sénatrice du Val-de-Marne et conseillère générale de Choisy-le-Roi est à New York pour "La Marche mondiale des Femmes". Elle a obtenu un rendez-vous avec Louise Bourgeois. "Je prends un taxi, j'ai du retard, je suis anxieuse. Je suis heureuse mais j'ai peur de ma trop grande émotion. Elle est assise à son bureau avec un verre de coca. Il y a là de nombreux invités, artistes pour la plupart. Elle écrit sur un carnet : "Hélène Luc, veuve de Louis Luc, maire de Choisy-le-Roi". Elle me dit : "Je vous attendais, je savais que vous viendriez. Asseyez-vous". Nous nous embrassons puis nous visionnons la cassette d'inauguration des "Bienvenus". Louis Luc fait son discours. Il est très heureux d'accueillir "Les Bienvenus", fier d'avoir compté une telle citoyenne dans notre ville quand elle était enfant... Je pleure beaucoup [Louis Luc est décédé brutalement en juillet 1996] mais je ne veux pas en perdre une seconde... Louise s'adresse à ses amis musiciens et leur demande de composer un morceau de musique car, dit-elle, Hélène est triste. Le flûtiste se met à jouer. Sa musique est mélancolique, je le serre dans mes bras et je l'embrasse. J'explique les raisons de ma présence à New York. Louise Bourgeois me dit que c'est très bien et ajoute: "Je suis féministe. Il faut que les femmes puissent donner tout leur talent dans tous les domaines ".

Pour conclure, citons un extrait de la revue Beaux Arts de novembre 1992 : "Louise Bourgeois pourrait bien avoir inventé un genre inédit dans l'histoire de l'art moderne : la sculpture autobiographique. Avec un sens accompli de l'ironie et de la tragi-comédie, elle nous livre depuis 50 ans la panoplie toujours recommencée de ses trophées personnels et élabore, ce faisant, l'une des œuvres les plus dérangeante de ce siècle". Et donnons à l'artiste le dernier mot : "Si vous ne pouvez vous résoudre à abandonner le passé alors vous devez le recréer. C'est ce que j'ai toujours fait".

# PIERRE BRONDEL ASSOCIATION LOUIS LUC POUR L'HISTOIRE ET LA MÉMOIRE DE CHOISY-LE-ROI

#### SOURCES

- Michael KIMMELMAN, article dans *International Herald Tribune*, 1er septembre 1992.
  - Stuart MORGAN, dans Beaux Arts, janvier 1989 et novembre 1992.
  - Louise Bourgeois Estampes, Bibliothèque Nationale, janvier 1995.

- Actualités de la Bibliothèque Nationale, janvier-mars 1995.
- DRAC Ile-de-France, Louise Bourgeois: chronique d'une commande publique, avril 1996.
- Louis LUC, Discours d'inauguration des "Bienvenus", 10 avril 1996 (collection particulière).
  - Le Parisien, édition du Val-de-Marne, 10 avril 1996.
  - Catherine FIRMIN-DIOT, article dans Télérama, 3 janvier 2001.
  - En direct avec Hélène Luc, bulletin, janvier 2001.
  - Choisy Information, bulletins municipaux, mars et avril 1996.

## **NOTES**

1) Catherine Firmin-Didot – Télérama du 3 janvier 2001.

#### CONCLUSION

La région est si proche de Paris qu'elle est sensible à toutes les évolutions, à toutes les modes littéraires et artistiques, ce qui explique une sorte d'émiettement des œuvres et du patrimoine. Le passage de Julien Vallou de Villeneuve de la peinture à la lithographie, de la lithographie à la photographie, est un exemple de cette sensibilité à la modernité, comme les façons successives de peindre les bords de Marne.

De l'ensemble des communications se dégage une grande rupture dans l'inspiration des écrivains et des artistes devant notre région : jusqu'à la monarchie de Juillet, peut-être jusqu'à la construction de l'enceinte de Thiers, c'est l'inspiration champêtre et rustique qui domine. De Ronsard à Hugo, le Val-de-Marne est la belle campagne de Paris, lieu de la liberté et du bonheur. Puis naît la réalité, mais aussi le mythe de la banlieue dont notre région, en partie industrialisée et largement traversée par des voies de communication, grande terre d'immigration, est devenue une des incarnations. Mais cette transformation reste toujours partielle : au moins pour une élite intellectuelle, notre région est encore pour longtemps un lieu de refuge dont la Haute Maison de Ludovic Halévy ou la boucle de la Marne pour Radiguet sont l'image. Cette dualité est illustrée par le roman populaire, on l'a vu, ou par les réactions de François Cavanna. Elle nourrit, pour reprendre l'heureuse expression d'un des intervenants, une nostalgie particulière.

Explorer le passé lointain et récent du sud-est parisien, c'est, sur un autre plan, ressusciter des figures intéressantes que les histoires simplifiées de la littérature et des arts font oublier inévitablement, telles celles de Ludovic Halévy ou de Marguerite Baudouin. Les contributions ont attiré aussi l'attention sur des auteurs, des photographes et des peintres contemporains qu'une excessive centralisation tend parfois à marginaliser. Ont été révélés des aspects peu connus, voire inconnus, d'auteurs restés populaires comme Raymond Radiguet, grâce à une connaissance des lieux et de la documentation locale qu'on ne maîtrise vraiment qu'en vivant soi-même dans la région.

En conclusion, cette journée met en évidence la grande richesse de l'histoire intellectuelle, littéraire et artistique du sud-est parisien. Depuis des siècles, les hommes et les femmes y ont trouvé un prolongement ou une compensation des expériences parisiennes. Le travail des sociétés savantes, des érudits et des responsables culturels sur le terrain met au jour un trésor : on doit leur en être reconnaissant.

GENEVIEVE ARTIGAS-MENANT UNIVERSITÉ PARIS 12 - VAL-DE-MARNE

## **ERRATUM**

## POUR L'ARTICLE DE MARIE-MADELEINE ETASSE, CLIO 94, N°26.

- p.4, lire Marie-Madeleine ETASSE
- pp.198,201,203,205, il convient de considérer les chiffres entre parenthèses en euros.
  - p.204 les paragraphes 6 et 8 sont à rétablir de la façon suivante :

	Ménage avec 1 enfant francs*	Ménage avec 4 enfants francs*
St-Maurice	+ 8	+ 32
Charenton	+10	+ 21
Alfortville	+ 5	+ 7,50

<sup>\*</sup>en 1936 10 F = 6,41 €

	francs	euros
6/1/1936-9/3/1937	2 898 804	283 588
1938	3 538 448	242 313
1939	3 529 004	225 860
1940	3 243 469	176 281
1941 (3 trimestres)	1 903 367	88 071

### **ERRATUM**

## POUR L'ARTICLE DE DANIEL MARTIN : LE BIDONVILLE A CHAM-PIGNY-SUR-MARNE 1956-1972 : LES ANNEES DE BOUE

Les illustrations de l'article de Daniel Martin, enseignant détaché auprès du Centre régional de Documentation pédagogique (CRDP) de l'académie de Créteil, cellule audiovisuelle, ont malheureusement été oubliées. Elles sont reproduites dans cet erratum avec les légendes correspondantes



Photo 1 / L'emplacement du bidonville et de ses principaux chemins sur une photographie aérienne de 1967 © IGN





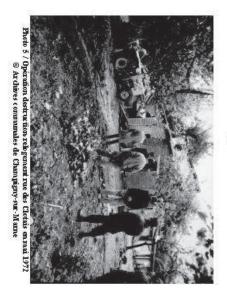






Photo 6./ Inauguration du mémorial le 22 juin 2008. Broits réservés

## Pour aller plus loin

"Histoire et mémoires des immigrations" - coffret double DVD - collection "Mémoires et histoire" - CRDP de l'académie de Créteil – 2008



Un coffret de deux DVD réalisés par le CRDP de l'académie de Créteil, en partenariat avec la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances, l'histitut national de l'Audiovisuel et le musée de l'h=Histoire vivainte.

#### BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE VAL-DE-MARNAISE\*

#### 1) OUVRAGES GENERAUX

- La France des "petits-moyens". Enquête sur la banlieue pavillonnaire, Paris, Editions La Découverte, 2008, 319 p.
- BERNARDOT Marc, *Loger les immigrés. La Sonacotra (1956-2006)*, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2008, 296 p.
- COULEAU Matthieu, *Le Val-de-Marne et la Grande Guerre (1914-1918)*, Créteil, Service départemental de l'Office national des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, 2009, 27 p.
- FOUCARD Denise, *Des rires qui cachent les larmes*, Le Kremlin-Bicêtre, Les Points sur les i, 2008, 159 p.
- GALLOIS Lucien, *Régions naturelles et noms de pays. Etude sur la région parisienne*, Paris, Editions du CTHS, 2008, 381 p.
- GAUTHIER Philippe, *Le Montage alterné avant Griffith. Le cas Pathé*, Paris, L'Harmattan, 2008, 145 p.
- PAQUOT Thierry, *Banlieues. Une anthologie*, Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2008, 162 p.
- Présence royale et aristocratique dans l'Est parisien à la fin du Moyen Age. 6<sup>ème</sup> colloque historique des bords de Marne, Communauté d'agglomération de la Vallée de la Marne, 2008, 107 p.
- VAL-DE-MARNE. Archives départementales, *Val-de-Marne. Terre d'écriture. Catalogue de l'exposition (6 mai 31 décembre 2008)*, réalisé par Elise Lewartowski, sous la dir. de Valérie Brousselle, Créteil, Conseil général du Val-de-Marne, 2008, 86 p.

## 2) TRAVAUX MONOGRAPHIQUES

#### **Charenton-le-Pont**

- LABORDE Marie Françoise, *Charenton-le-Pont. Une histoire en trois temps*, Ville de Charenton-le-Pont, 2008, 203 p.

#### Créteil

- Migrations cristoliennes. Les métissages qui construisent la ville. Carnet de voyages cristoliens n°7, Ville de Créteil, 43 p.

#### Fresnes

- SURIG Bernadette, *Un Psy à la prison de Fresnes. Psychocriminologie-étude de cas*, Paris, Les Editions Demos, 2008, 239 p.

#### Maisons-Alfort

- AUBERT Marcelle, *Maisons-Alfort. Lieu de villégiature depuis le XIV<sup>e</sup> siècle*, Maisons-Alfort, AMAH, 2008, 19 p.
- AUBERT Marcelle, *Maisons-Alfort. A travers l'écriture, la peinture, la photographie, le cinéma et la chanson,* Maisons-Alfort, AMAH, 2008, 50 p.

#### Vincennes

- GAUME Luce, PENICAUT Emmanuel, *Le Château de Vincennes. Une histoire militaire*, Service historique de la Défense, 2008, 254 p.

ALAIN AIECH RESPONSABLE DE LA BIBLIOTHEQUE DES ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU VAL-DE-MARNE

## LISTE DES SOCIÉTÉS ADHÉRENTES

Alfortville	Comité d'Histoire du Confluent d'Alfortville	P	M. Henri Lesoin 25, rue de Choisy 94140 Alfortville 01 43 75 15 09
Arcueil	Commission Patrimoine Centre culturel Erik Satie	V.P.	M. Robert Touchet 113, rue Marins Sidobre 94110 Arcueil 01 45 47 76 72
Cachan	Ateliers du Val de Bièvre	P	M. Patrick H. Simon 45, avenue Carnot 78500 Sartrouville
Champigny	Société d'Histoire de Champigny sur Marne brossarde@aol.com	P	M. Eric Brossard Rés. La Pommeraie E 10 94350 Villiers s/ Marne 01 55 98 04 79
Charenton-Saint-Maurice	Société d'Histoire et d'Archéologie de Charenton-St-Maurice hoisyleroi@gmail.com	P	Mme Michèle Lejeune Arch. Mun. Charenton 6, rue Gabriel Péri 94220 Charenton 01 46 76 46 73
Choisy le Roi	Association d'Histoire Louis Luc	P	M. Pierre Brondel 65, av. Villeneuve St Georges 94600 Choisy le Roi 01 48 90 73 93
Créteil	Les Amis de Créteil	P	Mme M. Jurgens 27, av. de la République 94000 Créteil 01 42 07 20 05
Fontenay s/Bois	Association Saint-Georges Dalayrac	P	Mme Marise Bique 15, rue Guynemer 94120 Fontenays/Bois 01 48 73 96 30
Chevilly-Larue	Amis du vieux Chevilly	P	M. Pierre Léoust 42, rue des Alouettes 94550 Chevilly-Larue 01 46 86 57 87

Fresnes	Société Archéologique	P	M. Georges Koenig 2, rue des Marronniers 94260 Fresnes 01 46 66 13 07
Gentilly	Société d'histoire de Gentilly	P	Mme Raymonde KROP 23, rue de la Div. Leclerc 94250 Gentilly 01 45 46 49 34
Ivry-sur-Seine	Association des Amis du Moulin de la Tour d'Ivry	S.G.	M. Yves Boisson 1 bis, rue Jules Ferry 94200 Ivry-sur-Seine 01 46 72 34 96
La Queue-en-Brie	Association Caudacienne, d'Étude du Patrimoine gaston.meziere@wanadoo.fr	P	M. Gaston Mezière 56, av du Dr Schweitzer 94510 La Queue-en-Brie 01 45 94 31 50
Limeil-Brevannes	Guilde brévannaise d'Histoire contact@gbh94.com	P	M. Ludovic Thely 54, avenue Victor Hugo 94450 Limeil-Brevannes 01 45 95 48 70
Maisons-Alfort	Maisons-Alfort, Mille Ans d'Histoire	P	Mme Aubert 21, rue Blanchet 94700 Maisons-Alfort 01 43 78 34 36
Mandres-les-Roses	s Les Amis de Mandres-les-Roses boureaurene@orange.fr	P	M. René Boureau 6, allée Saint-Martin 94520 Mandres-les-Roses 06 84 01 39 60
Marolles-en-Brie	Les Amis de Marolles	P	Mme. J. Hémon 2, place Charles de Gaulle 94400 Marolles-en-Brie
	bureau@amis-marolles.org		06 12 62 38 59
Nogent-sur-Marne	stehistorique_npb@yahoo.fr	P	Mme Nicole Renollet 22, rue de la Station 94170 Le Perreux 01 43 24 19 51
Le Plessis-Trévise	Société historique du Plessis-Trévise	P	Mme E. Canda 14, allée des Mésanges 94420 Le Plessis-Trévise 01 45 76 52 07

Périgny	Amis de Périgny	P	Mme Lucile Audouy Place du Général de Gaulle 94520 Périgny-sur-Yerres 01 45 98 96 80
Rungis	Société historique et archéologique de Rungis menager.serge@free.fr	Trés.	M. Serge Ménager 3, rue de l'Église 94150 Rungis 01 46 87 79 82
Saint-Maur-des- Fossés	Le Vieux Saint-Maur	P	M. Bernard Javault 25, avenue Ledru-Rollin 94100 Saint-Maur
	a3a2@wanadoo.fr		01 42 83 50 16
Sucy-en-Brie	1 - Société historique et archéologique de Sucy- en-Brie balard@univ-paris1.fr	P	M. Michel Balard 4, rue des Remparts 94370 Sucy-en-Brie 01 45 90 15 37
	2 - À la Découverte du Fort de Sucy fortsucy@wanadoo.fr	P	M. Robert Jacques 11, rue Lacarrière 94370 Sucy-en-Brie 01 45 90 26 48
	jorisucy & wantatoo.jr		01 43 90 20 40
Villecresnes	Sociéte d'Études et de Documentation historique de Villecresnes et Environs	P	M. A. Dumazel BP 20 94440 Villecresnes 01 45 99 08 51
Villeneuve-le-Roi	Cercle d'Etudes savantes artistiques, archéologiques de Villeneuve-le-Roi et environs (CESAF)	P	M. Edouard Crusson 9, rue Georges Hervier 94290 Villeneuve-le-Roi 01 45 97 86 89
Villeneuve-Saint- Georges	edouard.crusson@wanadoo. Société d'Histoire et d'Archéologie de Villeneuve-St-Georges	<i>Jr</i> P	Mlle L. Castel 15, av. des Mousquetaires 94350 Villiers-sur-Marne 01 49 30 69 59
Villiers-sur-Marne	Société historique de Villiers-sur-Marne et de la Brie française	P	M. D. Poisson 37, av. du Gros Chêne 94350 Villiers-sur-Marne 01 49 30 21 91
Vincennes	Association cartophile historique et archéolo- gique de Vincennes	P	M. J. Lesterpt 52, bd de la Libération 94300 Vincennes 01 43 98 21 18

Vincennes	Amis de Vincennes	P	Mme Maryse Couchariere 28, rue de la Prévoyance 94300 Vincennes 01 43 74 22 66
Vitry-sur-Seine	Société d'Histoire de Vitry histoire.vitry94@free.fr	P	M. A. Carville 27, avenue Lucien Français 94400 Vitry-sur-Seine 01 46 80 98 75
Val-de-Marne	Les Vieilles Maisons françaises	D	M. Patrick de Castet 2, rue de la Fontaine 94440 Santeny 01 43 86 06 12
Val-de-Marne	Cercle d'Etudes généalogiques et démographiques du Val-de-Marne boulethj@orange.fr	P	M. H. Boulet 3, rue J. le Brix 94370 Sucy-en-Brie 01 45 90 14 42

## **COMPOSITION DU BUREAU**

#### Président

M. Michel Balard, Société historique et archéologique de Sucy-en-Brie.

#### Vice-Président

M. Bernard Javault, Le Vieux Saint-Maur.

## Secrétaire

M. Eric Brossard, Société d'Histoire de Champigny-sur-Marne.

## Secrétaire-adjoint

Mme Madeleine Jurgens, Les Amis de Créteil.

#### Trésorier

Mme Debord, S. H. A. S. M. Maurice Clément, SHAS

#### Membre

M. Patrick de Castet

Achevé d'imprimer en septembre 2009 sur les presses numériques de l'Imprimerie Maury S.A.S. Z.I. des Ondes – 12100 Millau Dépôt légal : septembre 2009  $N^{\circ}$  d'impression : 109/44008C